

# Le Long du Paillon

Roman de Claude RIZZO

1

Blaise Caponi négligea les vêtements préparés par son épouse. Il ouvrit l'armoire, sortit son costume en velours à grosses côtes et sa chemise bleu marine. L'événement valait bien la tenue des grandes occasions.

Il trouva Félicien Boyer dans la salle des délibérations, une pile de dossiers devant lui.

— Tu crois que ça ira pour les chaises ? lui demanda-t-il.

Le secrétaire de mairie leva son regard de myope.

— Ça ne fera certainement pas le compte. Ceci dit, tu n'aurais pas pu en mettre une de plus.

Blaise avait fait ajouter une vingtaine de chaises empruntées à son auberge. Précaution bien utile à en croire les rumeurs. La foule des grands jours était en effet attendue à la séance du conseil municipal qui s'annonçait.

Caponi fut bientôt rejoint par son premier adjoint, Louis Fighiera, employé à l'usine des chaux et ciments de Blausasc.

Les conseillers municipaux arrivaient l'un après l'autre. Les villageois occupaient déjà la moitié des chaises, chuchotant entre eux dans le respect d'une église avant la messe.

Philibert Masséna entra à son tour. Il portait ce soir-là un costume trois-pièces, une cravate en soie et des mocassins blancs et noirs, à la dernière mode italienne.

Philibert, à l'en croire, descendait du fameux maréchal d'Empire. Une origine jamais contrôlée, bien qu'il eût la faconde et l'immodestie de cet ancêtre que le destin lui avait offert, ou qu'il s'était attribué.

Un nom prestigieux, auquel s'ajoutait un titre qui ne l'était pas moins dans cette vallée. Masséna avait en effet occupé le poste d'ingénieur en chef à cette même usine avant sa mise à la retraite.

Celui-ci vint serrer la main du maire. Un geste positif, premier signe du pacte de non-agression qui devait prévaloir durant cette séance extraordinaire.

La salle affichait à présent complet. Les élus avaient pris place. L'entente cordiale n'allait pas jusqu'à l'abandon du rituel. Le maire siégeait d'un côté de la table, entouré par son équipe. Les quatre membres de l'opposition, conduits par Philibert Masséna, faisaient groupe à l'autre bout.

Blaise Caponi regarda sa montre.

— Je déclare ouverte cette séance du conseil municipal. Une seule question étant inscrite à l'ordre du jour, je suggère que nous abordions le sujet sans autres formalités, dit-il de sa voix haute et claire.

Une belle élocution, qui lui valait bien des suffrages aux élections. Elle s'ajoutait à l'autre argument, déterminant celui-ci. Blaise Caponi tenait en effet

l'unique débit de boissons du village, lieu de réunion où se retrouvaient bien des hommes de la commune.

Le secrétaire de mairie fut invité à présenter l'objet de la présente assemblée. Il le fit dans un exposé qui pourrait se résumer ainsi :

Notre pays sort d'une période de privations imposées par la guerre. Notre agriculture, par un effort de modernisation sans précédent, a doublé la plupart de ses productions. Notre industrie tourne de nouveau à plein régime. Les prévisionnistes annoncent que la part des revenus réservée aux besoins essentiels ne fera que décroître dans les années qui viennent. Dès lors, nos concitoyens disposeront de plus en plus d'argent destiné au superflu. Et, face à cette aspiration au bonheur que l'on connaît après toute phase douloureuse, bien des sociologues prédisent que les prochaines décennies seront celles de la consommation et des loisirs.

Les communes devaient ainsi gérer de nouvelles exigences. Les plus dynamiques avaient pris les devants, investissant leurs deniers dans des équipements culturels, sportifs et récréatifs. Force était de reconnaître que la leur enregistrait un retard considérable dans ces domaines. Pas une seule association, pas le moindre club sportif ni même une bibliothèque des plus modestes, offrant quelques centaines de livres ; on s'ennuyait ferme au village.

— Pensez que nous ne disposons même pas d'un clos de pétanque digne de ce nom, intervint Blaise Caponi, concluant ainsi le propos de son secrétaire.

Un brouhaha dans la salle prouva que le maire avait touché un point sensible. Une carence inadmissible le long du Paillon.

Joseph Albin, membre de l'opposition, prit alors la parole sans l'avoir demandée.

— Je vous signale que nous avons tout de même une église, avec une messe le matin et des vêpres le soir.

— On lui parle de loisirs, et ce couillon nous sert à nouveau sa soutane, lui envoya Louis Fighiera, premier adjoint, anticlérical convaincu, baptisé et marié à l'église malgré tout.

Masséna ne pouvait laisser passer pareille insulte contre son camp, bien qu'il reprouvât la foi aveugle de son coéquipier, dont chacun savait qu'il représentait le curé au sein du conseil municipal. Joseph Albin appartenait toutefois à son groupe suivant le principe que tous les adversaires du maire comptaient parmi ses amis.

— Intolérable atteinte à l'honneur d'un homme de bien, déclara Philibert Masséna de sa voix grandiloquente, montant ainsi au créneau pour la défense de ce brave Joseph.

Quelques applaudissements saluèrent son intervention. Le public n'était pas tout acquis à la majorité.

— Encore une manifestation de ce genre, et je fais évacuer la salle ! s'écria le maire en tapant sur la table.

Le calme rétabli, l'on revint au sujet, dressant un constat qui emporta une bonne partie des adhésions : l'on s'ennuyait au village. Rien à faire le soir, les week-ends étaient mortels. Et l'on assistait depuis quelque temps à un phénomène des plus inquiétants, qu'il fallait bien appeler l'exode du dimanche. À pied, en vélo, en bus, les habitants fuyaient le bourg pour aller se divertir ailleurs. Un mauvais coup porté au commerce local, dont le maire apparaissait comme la première victime. Le temps où les femmes se réunissaient sur la place pour écosser des petits pois ou reprendre leur linge tout en bavardant, tandis que les hommes s'affrontaient à la manille dans son bistrot jusqu'à la nuit, était révolu. Ces dames voulaient à présent sortir. Et les jeunes de cette génération semblaient avoir la bougeotte. Ils partaient pour Nice en toutes occasions, couraient les fêtes patronales quand ils n'allaient pas se baigner sur les plages du littoral.

— Il nous faut donc trouver des idées pour occuper nos concitoyens, et leur ôter ainsi le besoin d'aller dépenser leur argent ailleurs, reprit le maire. Des idées réalistes, pas des rêves au-dessus de nos moyens. Vous connaissez l'état de nos finances, mises à mal par les urgences auxquelles il a fallu faire face ces dernières années.

L'occasion semblait trop belle aux yeux de Philibert Masséna. Oubliant sa promesse, dans un couplet qui n'avait pas pris une ride en cinquante ans, il épingla la gestion financière de l'équipe municipale.

— Tu nous emmerdes, Philibert, le reprit Louis Fighiera en bondissant de sa chaise.

— Pas de familiarités, mon cher. Je vous l'ai répété vingt fois. Pour vous, je resterai toujours M. Masséna.

— Les titres ne valent plus rien ici. L'ingénieur en chef est resté à l'usine. Tu n'es plus désormais que le citoyen Masséna.

— Vous m'avez fait peur, mon ami. J'ai craint un instant de n'être plus que le camarade Masséna.

Deux adversaires de longue date : le délégué syndical et le représentant de la direction que les hasards de la politique mettaient de nouveau face-à-face.

Le maire leva la main, voulant calmer son adjoint. Il n'oubliait pas que son père avait trimé sur les carrières qui approvisionnaient l'usine des chaux et ciments. Toutefois, depuis son mariage avec la fille de l'aubergiste, devenu employeur à son tour, Blaise était moins marqué par les luttes syndicales. L'engagement avait laissé place au pragmatisme. Ce qui signifiait qu'il avait désormais un discours adapté à chacun, suivant les circonstances.

— Et si nous organisions un concours de belote le dimanche après-midi ? On pourrait le faire chez toi, Blaise, suggéra l'un des conseillers municipaux de la majorité.

Joseph Albin faillit s'étouffer. Il ne manquait plus que ça, un tripot à quelques mètres de l'église. Et pourquoi pas une boîte de nuit tant qu'on y était ?

Le concours de belote passa ainsi aux oubliettes, au nom du consensus que ces messieurs avaient décidé d'obtenir.

L'idée de créer une fête communale, à l'exemple des villages environnants, leur fit perdre un quart d'heure. Les uns désirant qu'elle eût lieu le jour anniversaire du saint patron, les autres qu'elle fût laïque et républicaine, ils furent contraints de dresser un nouveau constat d'échec.

Mlle Alberte Bonfils prit alors la parole. Directrice à la retraite, elle avait eu dans son école une bonne majorité des présents. Sa tolérance, son esprit de discernement, méritaient bien le respect que le village lui accordait.

— Ce qu'il nous faut, dit-elle, c'est une activité susceptible de motiver le plus grand nombre : enfants, adolescents et adultes, et pas seulement pour une journée, mais tout au long de l'année. Distraire, mais pourquoi ne pas instruire en même temps ? Alors se pose une question : quelle est la passion qui nous rassemble, les uns et les autres, petits et grands ?

Elle arrêta son discours, préservant ainsi ses effets.

— L'amour que nous portons à ce terroir où sont nés nos ancêtres, ajouta-t-elle ensuite. L'attachement à notre belle rivière qui, même quand ses colères la poussent à sortir de son lit, n'oublie jamais d'engraisser nos champs de riches alluvions avant de regagner son cours.

Il y eut des hochements de tête. L'affection qu'ils éprouvaient pour cette terre représentait bien leur lieu commun, face à laquelle les opinions divergentes paraissaient dérisoires.

La directrice à la retraite développa ensuite son idée, simple et ambitieuse à la fois. « À la recherche de notre passé », tel fut le titre qu'elle lui offrit. Un travail sur l'histoire du village, à partir duquel ils pourraient créer de petites reconstitutions qui deviendraient de mini pièces de théâtre.

— Cette salle est libre presque tous les soirs, reprit-elle. Nous trouverons là une bonne façon de l'utiliser. Et si ce projet était adopté, je vous proposerais alors de m'en occuper. J'ai fait un peu de théâtre dans ma jeunesse. Et désormais tout mon temps m'appartient.

Un grand silence accueillit la fin du discours d'Alberte Bonfils. Blaise Caponi était déjà conquis par l'alternative. Il savait que toutes sortes de rassemblements : enterrements, mariages, réunions, se terminaient dans son bistrot. Gustave Rostagni, second adjoint, homme de grande culture, avait lui aussi basculé dans le camp des partisans.

— Je félicite notre amie Alberte, dit celui-ci sans cacher son enthousiasme. Mais pourquoi ne pas aller plus loin dans son idée ? Nous pourrions, à partir de ces scénettes, monter un véritable spectacle que nous donnerions sur la place durant l'été. Ce serait en outre la meilleure manière de conduire une grande partie de la population à participer à l'entreprise. Il y aurait ceux qui prendraient un rôle dans l'une des reconstitutions, et d'autres, volontaires, qui se chargeraient de créer les costumes, les décors et les accessoires. Et tout ceci ne devrait pas coûter les yeux de la tête.

Le maire lança alors les débats. La majorité ne compta que des avis favorables. L'opposition, par la bouche de son meneur, émit une condition avant de donner son accord :

— Il faudra, leur dit-il, que le maréchal Masséna, personnage de première grandeur, trouve sa place dans le spectacle.

C'est jouer avec l'Histoire que de prétendre que le duc de Rivoli, prince d'Essling, a séjourné dans ce village, lui fit-on remarquer. Un argument que Philibert eut vite fait de contourner. Il avait lu toutes les biographies racontant la vie de son illustre aïeul. Aucune d'entre elles n'indiquait qu'il n'y était pas venu.

— Et s'il a fait le déplacement, c'est sûrement pour engrosser une fille, remarqua Fighiera.

Masséna, celui du village, se leva d'un bond en pointant un doigt accusateur.

— Cette insulte ne restera pas sans lendemain.

Le premier adjoint esquissa un sourire.

— Tu as lu tous les livres parlant de ton ancêtre, si ancêtre il y a. Alors ne fais pas l'étonné. Tu sais bien que « l'Enfant chéri de la Victoire » n'était pas un fier gaillard que sur les champs de bataille. C'était aussi un sacré étalon. De ce côté-là, on ne pourrait pas l'accuser d'avoir trahi l'esprit de la Révolution. Les chambrières et les lingères y passaient comme les autres.

L'on se prit à rire dans la salle. Les deux adversaires, suivant la tradition, donnaient le spectacle. Et bien des habitants assistaient aux délibérations du conseil municipal pour le seul plaisir de suivre leurs chamailleries.

— Poursuivez, monsieur Masséna, fit le maire après avoir exigé le silence.

— J'en avais fini. Vous connaissez mes exigences. Notre vote favorable est soumis à leur acceptation.

Les voici de nouveau dans l'impasse. Gustave Rostagni envisagea alors une solution de nature à satisfaire majorité comme opposition. Il proposa un spectacle un peu plus ambitieux, dépassant le cadre du village, prenant en compte les événements survenus le long du Paillon. Leur histoire, après tout, se mélangeait à celle de Nice et des bourgs environnants. Dès lors, le maréchal en question pourrait y trouver sa place sans aucun anachronisme.

— D'autant plus que notre village n'a pas eu d'existence légale avant le onzième siècle. Qu'en pensez-vous ? dit-il en s'adressant à Mlle Bonfils.

La principale intéressée n'était pas contre une nouveauté donnant plus d'ampleur à son projet.

— Dans ce cas, il faudrait lui trouver un autre nom.

— J'en ai un, lui répondit Rostagni : « Le long du Paillon » Qu'en dites-vous ?

Aucune remarque n'étant formulée, le nom fut retenu. Ils croyaient pouvoir en arriver au vote quand Alberte Bonfils demanda à nouveau la parole.

— J'étais partie sur une idée bien moins ambitieuse. Nous nous retrouvons à présent avec une affaire qui me dépasse, surtout sur un point, confessa-t-elle. Avec votre aide, je pense que je pourrais mettre en place toute l'organisation. Mais un spectacle pareil exige l'écriture d'un vrai scénario, autant dire un travail de professionnel.

Elle réfléchit un instant.

— Je crois avoir trouvé l'homme de la situation.

— Vous pouvez nous dire à qui vous pensez ? questionna le maire.

— À l'écrivain, répondit-elle.

Ils se regardèrent sans dire un mot. Chacun se demandant si leur directrice ne perdait pas un peu le sens commun avec l'âge.

— L'écrivain ! répéta Blaise Caponi sans cacher son scepticisme.

— J'irai le voir, insista Mlle Bonfils. Et vous serez peut-être surpris par sa réponse.

D'évidence, elle n'avait convaincu personne tant sa démarche paraissait saugrenue et sans espoir. Aussi crut-elle bon d'ajouter :

— Ce sera lui ou quelqu'un d'autre. Considérez ce problème comme résolu. J'en fais mon affaire !

Le maire interrogea Masséna du regard. Celui-ci lui donna son accord d'un hochement de tête. Le projet obtint l'unanimité moins une voix. Joseph Albin préférant s'abstenir en attendant l'avis de M. le curé.

La séance levée, Blaise se précipita sans perdre un instant tandis que les membres de la majorité rapportaient les chaises. Le temps de retirer son costume et de revêtir son tablier de limonadier, le maire retrouva son bistrot. Son épouse finissait de découper la socca des deux plateaux que l'on venait de sortir du four.

La troisième mi-temps du conseil municipal assurait l'un des meilleurs chiffres d'affaires du trimestre.

Charles Lebel rentra de sa promenade matinale. Il avait marché durant deux heures parmi les oliviers, traversant des forêts de chênes et de pins maritimes.

Mathilde Trivério l'attendait, assise sur les escaliers, son panier posé près d'elle. Hélène jouait à la marelle sur la terrasse.

Mme Trivério se refusait à pénétrer dans la maison en son absence, bien que Lebel, par dix fois au moins, l'eût invitée à le faire.

Charles ouvrit la porte, s'effaçant pour laisser passer Mathilde. Celle-ci se rendit à la cuisine où elle rangea ses courses avant de se mettre au travail. Deux heures durant lesquelles elle assumait le ménage et préparait le repas. Le soir, de retour de Touët-de-l'Escarène où elle occupait un autre emploi, Mathilde Trivério rapportait ses provisions et celles de son voisin.

Lebel prit sa pipe et son tabac avant de venir s'asseoir sur la terrasse.

— Allez, c'est l'heure de la classe, dit-il à l'intention d'Hélène qui continuait à sautiller parmi les rectangles dessinés à la craie sur les tommettes.

— Mais vous n'avez pas encore préparé votre pipe, monsieur Charles, lui répondit-elle sans quitter son jeu.

Il eut un sourire. Cette gosse s'y entendait pour trouver cent excuses retardant le moment d'ouvrir livres et cahiers. Il bourra sa pipe, l'alluma et en tira quelques bouffées.

— Voilà, j'ai commencé à fumer.

Elle arriva, s'assit en soupirant.

— Où vous êtes allé vous promener ce matin, monsieur Charles ?

Il connaissait à présent la combine. Des dizaines de questions qui n'avaient d'autre but que de leur faire perdre du temps.

— Allez, montre-moi le travail que tu devais faire hier après-midi.

Hélène lui tendit son cahier. Elle lui demanda, tandis qu'il corrigeait les opérations :

— Pourquoi les gens du village ont peur de vous ?

Il leva son regard, se forçant à ne pas rire.

— De qui tiens-tu cette information, tu ne vas jamais au village ?

Hélène avait quand même une copine, Marie-Louise, qui montait quelquefois le jeudi avec son père. Celui-ci possédait des champs d'oliviers sur ces collines.

Elle réfléchit quelques instants avant d'ajouter :

— C'est parce que vous êtes trop grand que les gens vous craignent. Et ma copine, elle m'a raconté qu'ils vous appellent M. l'écrivain les gens de là-bas. C'est peut-être aussi pour ça qu'ils ont peur de vous. Parce que des écrivains, il n'y en a pas d'autres au village. C'est Marie-Louise qui me l'a dit.

Charles arrêta ses corrections, l'observa par-dessus ses lunettes. Des traits bien dessinés, de grands yeux noirs jamais en repos, lui offraient un visage

agréable à regarder. Il fut malgré tout contraint d'admettre qu'Hélène n'avait pas hérité de la beauté insolente de sa mère. Il tenta de déceler quelques traits lui rappelant Lucien, fut déçu de n'en trouver aucun. Sans doute était-ce du côté du caractère qu'il fallait chercher l'hérédité. Comme lui, elle détestait l'effort et les contraintes. Une espèce venue au monde pour être heureuse. Une engeance qui voulait ignorer le péché originel, se bâtissant pour y parvenir un univers aux couleurs de leurs désirs.

Il revint aux devoirs. Barrant une opération, il lui demanda :

— Huit fois huit ?

Hélène réfléchit un long moment, gesticulant sur sa chaise à la recherche de l'inspiration.

— Soixante-deux.

— Non, soixante quatre. Je pense qu'il faudra que nous reprenions les tables de multiplication.

Il lui rendit son cahier. Un véritable désastre. Cette gosse n'avait pas fini de le déconcerter. Une maturité bien au-dessus de ses huit ans. Une vivacité d'esprit, des réflexions, prouvant qu'elle ne manquait pas d'intelligence. Un terrain imperméable dès qu'il s'agissait du travail scolaire. Exception faite de la géographie, qui semblait mettre au jour une faille dans un océan de désintérêt. Lebel percevait que cette discipline éveillait en elle des désirs de voyages, ouvrant des horizons inconnus dans lesquels se promenaient ses rêves. « Encore un trait hérité de Lucien, se dit-il. Le voyage pour le voyage, inutile et sans but, sinon celui de fuir le monde réel, à la recherche de l'utopie, mais aussi pour donner un sens à leur paresse. »

Au loin, comme un écho venu d'un autre univers, la cloche de l'église Saint-Pierre-es-Liens sonna les douze coups de midi. Le calvaire d'Hélène était arrivé à son terme. Elle retrouva sa marelle et son entrain.

Mathilde sortit de la maison. Lebel l'invita à prendre place. Ils bavardaient ainsi durant quelques minutes avant de se quitter pour déjeuner. La jeune femme aperçut alors l'enveloppe posée sur la table. Celle-ci portait son nom.

— Monsieur Charles, les comptes ne sont pas justes entre nous, dit-elle en secouant la tête. Vous passez autant de temps à vous occuper d'Hélène que moi à travailler chez vous.

Le propos revenait chaque fois qu'il lui payait ses gages.

— Mathilde, vous ne m'avez rien demandé. Je le fais par plaisir. Et vous n'ignorez pas d'autre part la tendresse que j'éprouve pour cette petite.

— Je sais que vous avez beaucoup d'affection pour elle ; mais quand même !

— N'en parlons plus Mathilde.

Elle se tut, lui servant de nouveau ce regard où se lisaient bien des sous-entendus. Et lui, baissa la tête. Un instant, Mathilde se demanda s'il aimait les femmes. Elle avait découvert avec ses quinze ans que sa beauté vigoureuse ne



laissait pas ces messieurs insensibles. Il ne se passait pas de semaine sans voir l'un ou l'autre s'attacher à ses trousseaux, avec tact s'agissant d'un admirateur aux bonnes manières, sans délicatesse quand elle croisait l'un de ces malotrus qui la considéraient comme une marie-couche-toi-là. Une réputation qu'elle devait à ce maudit village, qui lui collait à la peau comme une étiquette. Un village où elle n'avait plus mis les pieds depuis sept ans.

— J'ai beaucoup de chance, dit-elle en revenant à Charles. Deux maisons voisines perdues sur cette colline isolée. Et deux hommes qui se sont attachés à ma petite. Je ne sais pas si je vous l'ai déjà raconté. Mais figurez-vous que M. Chassepot gardait Hélène pendant que j'allais travailler à Touët-de-l'Escarène. Et ma fille n'était qu'un bébé à l'époque.

Lebel sourit en imaginant Lucien en charge d'un nouveau-né, lui donnant le biberon et lui changeant ses couches.

— Hé oui, pauvre M. Chassepot, reprit Mathilde. Quand on y pense, on se demande ce qui a bien pu lui passer par la tête. Il paraissait si heureux ici, parmi nous. Et puis, un beau matin...

Mathilde eut un soupir. Elle croisa ses mains sur la poitrine et pencha la tête sur le côté.

« L'avait-elle aimé ? » se demanda Lebel. Sans doute s'était-elle attachée à lui à sa manière, sans mots excessifs ni serments de fidélité. « Un bel oiseau volage ; c'est certain ! » se dit-il encore en la regardant. Lucien devait se retrouver dans cette voisine frivole et accueillante. Deux êtres légers, jouissant du quotidien sans question et sans jamais se donner rendez-vous pour le lendemain.

— Monsieur Charles.

— Oui, Mathilde !

Elle hésita un instant. Quelque chose à lui dire, elle n'osait pas, à l'évidence. Il l'y invita d'un geste de la main.

— Je l'ai promis, je dois le faire, annonça-t-elle à regret. Voilà, une personne du village voudrait vous rencontrer. Et c'est à moi qu'elle est venue le demander. Elle a fait le voyage jusqu'à Touët-de-l'Escarène pour savoir si vous êtes d'accord pour qu'elle vienne vous voir.

Charles se rembrunit. Il savait d'avance que cette démarche cachait une sollicitation à laquelle il n'offrirait aucun espoir. En outre, il ne comprenait pas la démarche de Mathilde. Il avait cru comprendre que celle-ci ne tenait pas les habitants du bourg en grande estime.

— Il n'y a qu'elle que je respecte au village. C'est la seule à prendre ma défense quand on raconte des méchancetés sur mon compte. Et croyez-moi, elle ne se gêne pas pour répondre aux langues de vipère qu'elles sont mal placées pour juger les autres.

— Diantre ! Qui est donc cette personne si courageuse ?

— C'est l'ancienne directrice de l'école. Une vieille fille, à la retraite à présent.

Lebel fut surpris. Il s'attendait à une requête émanant du maire, de l'un de ses adjoints ou encore d'un journaliste, mais pas à celle d'une directrice d'école à la retraite.

— Vous vous êtes engagée Mathilde, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas dit oui. J'ai seulement promis de vous en parler. Et peut-être aussi d'insister un peu.

— Je vais donc recevoir cette dame, par amitié pour vous. Mais pour l'amour de Dieu, répondez que je ne veux voir personne si d'aventure vous étiez à nouveau sollicitée. Qui que ce soit et sous aucun prétexte, vous m'entendez bien Mathilde !

Il ajouta, changeant de ton :

— Je crois qu'il est temps à présent de vous sauver. Ne vous mettez surtout pas en retard.

Mathilde se leva. Hélène vint à lui pour l'embrasser. Il lui tendit la joue, résistant au désir de la prendre dans ses bras et de la serrer contre lui.

Dans la maison, il trouva la table mise et le rôti encore chaud. Il déjeuna comme de coutume, un livre ouvert devant lui. Il lava ensuite son couvert. Puis, sortant sa machine à écrire, il s'installa sur la terrasse, s'offrant au doux soleil d'un hiver qui avait bien du mal à se prendre au sérieux. Des brumes légères montaient du Paillon. Des gouttes d'eau s'accrochaient aux branches de l'amandier dénudé, hésitant un long moment avant de se laisser tomber sur une terre avide malgré la saison. Un vol d'étourneaux, commençant la récolte des olives bien avant l'heure, vint lui tenir compagnie. Lebel alluma sa pipe et se mit à écrire.

Il travaillait depuis une bonne demi-heure quand il vit Mathilde partir sur son vélo. Elle avait quelques kilomètres à parcourir pour retrouver Touët-de-l'Escarène où elle faisait le ménage pour le compte d'une famille appartenant à la bourgeoisie locale.

Charles termina son paragraphe avant de se lever pour aller, comme chaque jour, vérifier si la maison voisine était bien fermée de l'intérieur. Il colla son oreille à la porte, s'assurant qu'Hélène s'était mise au lit pour sa sieste.

— Dors mon petit ange, dit-il alors en chuchotant.

Antonio Conti posa son outil et vint serrer la main de Mlle Bonfils.

— J’aurais besoin de votre carriole demain après-midi, si vous êtes libre, monsieur Conti ?

— Je le serai toujours pour vous, mademoiselle Bonfils. Je n’ai jamais oublié que c’est grâce à vous que mes enfants, bien qu’ils soient Italiens ...

Elle l’arrêta d’un geste de la main. Elle n’avait fait que son devoir de directrice d’une école de la République.

— Bon, très bien. Vous avez quelque chose à transporter ?

— Oui, ma vieille carcasse, qu’il faudra monter à l’Albéra.

Antonio ne put s’empêcher de sourire. Il savait qu’elle rendait visite à l’écrivain. Il avait assisté à la dernière séance du conseil municipal. La demoiselle mit alors un doigt sur sa bouche.

— Nous sommes deux à le savoir. Et un troisième serait de trop.

— J’ai compris, comptez sur moi. À quelle heure demain ?

— Quatorze heures, ça vous va ?

— Parfait ! Je serai devant chez vous.

Lebel avait changé les meubles de place, installant sa table de travail face à la fenêtre. Il pouvait ainsi, tout en écrivant, avoir un œil sur la maison voisine.

Il posa sa tasse de café et alluma sa pipe. Son regard se promena un instant sur les collines qui bouclaient l’horizon. Un panorama réalisé par un créateur à l’humeur fluctuante. Des hauteurs marneuses et stériles, dominées par la grisaille du Baudon ; une terre à ciment torturée et déserte, ne laissant aucun chance à l’arbuste le moins exigeant. Un paysage où la mélancolie côtoie l’excellence de Mère nature dans un même tableau. Des pentes douces où l’olivier se prend à jouer à la Méditerranée dès que le moindre souffle caresse son feuillage. Des sommets couverts de pins maritimes et de chênes chevelus, tel un hymne à la beauté reprenant ses droits.

Charles la vit arriver de loin. La charrette montait au pas le sentier qui ne desservait que les deux maisons voisines. Un chemin rendu à la nature, où ne passaient plus que le vélo de Mathilde et celui du facteur.

La mule s’arrêta devant le portail toujours ouvert. Lebel se leva et vint au-devant des visiteurs.

— Mademoiselle Alberte Bonfils, se présenta la directrice en lui serrant la main, mettant dans son geste une énergie inattendue chez un être aussi frêle, presque transparent.

Elle l’observa, levant son regard.

— Mon Dieu que vous êtes grand. Combien mesurez-vous ? Au moins deux mètres, si je ne me trompe ?

— Seulement un mètre quatre-vingt-dix, répondit-il, amusé par une remarque qui le suivait depuis l'adolescence.

La demoiselle comprit alors ce qui, chez cet homme, pouvait effrayer les habitants. Une carcasse qui n'en finissait plus, un visage n'appartenant pas à la palette standard. Des sourcils noirs de jais, en touffes hérissées, des yeux enchâssés dans leurs orbites, si sombres, si profonds, qu'on ne pouvait distinguer la pupille de l'iris. Un regard illisible, inquiétant, qui vous contraignait à baisser le vôtre.

Lebel l'invita à entrer, la fit asseoir, lui proposa un café. Elle n'accepta qu'un verre d'eau.

— J'ai lu tous vos ouvrages, dit-elle tandis qu'il la servait. Et j'ai terminé le dernier hier soir.

Remarque qui ne laisse jamais un écrivain insensible, le plus désabusé soit-il.

— Voulez-vous mon avis, en toute honnêteté ? lui demanda-t-elle.

Il eut un geste d'invitation de la main.

— Vos livres anciens sont ceux d'un grand technicien de l'écriture, possédant ce métier sur le bout des doigts. Des romans conçus malgré tout dans la facilité, reprenant les mêmes artifices de l'un à l'autre. Du travail bien fait, il n'y a rien à dire, et je comprends qu'ils aient eu du succès. Et puis la rupture, et enfin vos derniers ouvrages, poignants, profonds, ciselés. En un mot, deux chefs-d'œuvre. À laisser penser que ce n'est pas le même homme qui les a écrits.

Lebel leva son regard, observant la vieille fille d'un autre œil. Elle venait, en quelques phrases, de définir sans erreurs sa carrière littéraire.

— Vous avez raison, mademoiselle. Ce n'est pas le même homme.

Par les dates de parution, Mlle Bonfils s'était rendu compte que c'est ici qu'il les avait écrits.

— Et je n'ai pu m'empêcher d'éprouver alors une sorte de fierté. À laisser croire que ces ouvrages me devaient quelque chose. Puis-je vous poser une question indiscreète ? demanda-t-elle sur un autre ton.

— Je vous écoute !

— Qu'est-ce qui vous a poussé à quitter Paris pour venir vous perdre sur cette colline ? Est-ce de la misanthropie ?

— Non, de la saturation.

— Alors bénie soit cette saturation qui vous a conduit à nous offrir de si belles pages.

Curieuse et bavarde, elle lui dit ensuite que les héritiers de M. Lucien Chassepot avaient eu bien de la chance de le trouver. Aucun habitant du bourg n'aurait en effet loué la maison d'un suicidé. Preuve que son enseignement était loin d'avoir produit autant de fruits qu'elle l'aurait voulu, n'étant pas parvenue à libérer ce village de ses superstitions et de ses peurs ancestrales. Charles lui

répondit en souriant qu'aucun fantôme n'était encore venu troubler son sommeil, n'en déplaise aux paroissiens du village.

Hélène, éveillée de sa sieste, sortit alors de la maison. Mlle Bonfils soupira en l'apercevant par la fenêtre.

— Quand je pense que cette enfant n'est pas scolarisée. Vous savez qu'il m'a fallu calmer les gendarmes à son sujet. Une démarche qu'ils ont eu du mal à admettre, venant de la directrice de l'école du village. J'ai dû leur expliquer que sa mère avait deux choix : envoyer cette petite à l'école ou la nourrir. Bon, ils ont décidé de fermer les yeux ! Mais je ne suis pas fière de moi malgré tout.

— Le propriétaire de cette maison lui a appris à lire et à écrire. Et à présent, je la fais travailler tous les jours durant deux heures, ne put s'empêcher de répondre Charles.

Mlle Bonfils le savait.

— Ce geste vous honore, monsieur. Mais rendez-vous compte que cette gosse est tout le temps seule, sans amis, privée en outre de ce que l'école nous apprend en dehors des programmes. M. Chassepot l'avait d'ailleurs bien compris et...

— Vous l'avez connu ? demanda Lebel, lui coupant la parole.

La directrice le surprit, lui apprenant qu'elle avait rencontré Lucien. Hélène allait avoir cinq ans. Et celui-ci se préoccupait déjà de sa scolarité.

— Mais figurez-vous que ce monsieur n'avait pas de permis de conduire. Il se retrouvait donc avec le même problème que la mère de la petite.

Charles ne put s'empêcher de sourire. Il reconnaissait bien là l'anticonformisme de ce sacré Lucien.

— Il envisageait d'acheter une mobylette, dit encore Mlle Bonfils. Mais je vous ennuie en vous racontant l'histoire d'un homme que vous n'avez pas connu.

Il répondit, un peu trop vite :

— Non, pas du tout !

S'en rendant compte, il se reprit :

— J'occupe la maison de ce monsieur. Je vis dans ses meubles et parmi ses affaires. Vous comprendrez que son histoire ne me laisse pas indifférent.

— Apprenez alors qu'au village on murmure qu'Hélène serait sa fille. Ce qui expliquerait l'intérêt qu'il portait à cette enfant. Et l'on raconte aussi, mais ça je n'y crois pas, qu'il se serait suicidé par la faute de Mathilde.

— C'est faux ! objecta Lebel avec conviction.

Mlle Bonfils leva son regard. Il crut bon d'ajouter :

— La façon dont Mme Trivério évoque cette cohabitation laisse peu supposer qu'elle ait pu nuire à ce monsieur.

— Je partage votre avis pour avoir rencontré M. Chassepot quelques semaines avant sa mort. Il n'avait pas la mine d'une personne victime d'une trahison. Je dirais même qu'il parlait de Mathilde en toute affection et qu'il

dégageait une certaine joie de vivre. Et l'annonce de son suicide m'a interloquée, je vous l'avoue !

Lebel baissa la tête, semblant s'éloigner du propos. La vieille fille comprit qu'il était temps d'en arriver au but de sa visite. Elle se voulut aussi brève que possible, lui rapportant en quelques phrases les débats du dernier conseil municipal.

Elle le croyait perdu dans son monde. Charles demanda :

— En quoi puis-je vous être utile en l'espèce ?

Le visage de l'écrivain, un instant adouci, avait retrouvé cette étrange expression qui mettait mal à l'aise les plus endurcis.

— J'avais pensé que vous pourriez peut-être jeter un œil sur mes pages, dit Mlle Bonfils, manquant de courage en cet instant. L'avis d'un professionnel nous serait précieux. Je dois vous confesser que je n'ai rien écrit d'autre que de petits poèmes, naïfs et sans prétention.

Charles eut un sourire que la directrice interpréta comme une preuve d'indulgence. Son esprit toujours à Lucien, Lebel imaginait celui-ci roulant en mobylette. « Il continuera à m'amuser, même après sa mort », se dit-il. Et de Lucien il en vint à Hélène, se rendant compte qu'il tenait là une opportunité inespérée.

— Vous voulez que je vous aide, dit-il alors. Très bien, je le ferai, et j'irai aussi loin que vous aviez l'intention de me le demander. Je ne me trompe pas, la crainte de m'importuner vous a empêchée d'aller au bout de votre pensée, n'est-ce pas ?

— Vous ne vous trompez pas, en effet. Et permettez-moi de vous féliciter pour cette belle perspicacité.

— Privilège de l'âge que de savoir lire dans l'âme d'autrui. Je vous aiderai donc, en y mettant une condition toutefois.

— Si elle est dans mes moyens !

— Elle l'est, je vous rassure. Je vous invite à venir me voir chaque fois que vous en aurez besoin, mais toujours le matin, à l'heure où je m'occupe d'Hélène. Et tandis que je travaillerai sur vos textes, vous, vous prendrez soin de la petite. Je pense que ma pédagogie a trouvé ses limites. Et chacun de nous semble avoir besoin du savoir de l'autre.

— Un marché loyal, que j'accepte avec plaisir.

Blaise Caponi descendit les chaises des tables, brancha la machine à café avant d'ouvrir le rideau.

Il resta un instant sur le pas de la porte, le nez au vent, se demandant si cette armée de nuages qui remontait de la mer allait leur valoir enfin quelques gouttes de pluie. Novembre tirait à sa fin, il n'avait eu droit qu'à deux orages depuis le début du mois. Le Paillon stagnait à son plus bas niveau et il fallait arroser les champs. À quelques semaines de Noël. Si ce n'était pas une misère.

Les premières lueurs de l'aube allumaient l'horizon du côté de Berre-les-Alpes. La cloche de l'église sonna six heures.

Une mobylette s'arrêta devant le bistrot. Blaise Caponi n'était pas plus superstitieux qu'un autre. Il avait toutefois admis une vérité, jamais démentie en quinze ans de comptoir. Un premier client épanoui et souriant annonçait une journée fructueuse et sans soucis. En observant la mine rabat-joie de René Cauvin, Caponi comprit que le chiffre d'affaires de ce jeudi ne couvrirait pas les frais.

— Blaise, tu sais que j'ai toujours voté pour toi, attaqua Cauvin.

Une entrée en matière qui revenait comme une litanie. Elle laissait augurer les pires récriminations.

— Calme-toi et raconte-moi. Tiens, le café est pour moi. Et j'ajoute une goutte de grappa, dit le maire, bien décidé à conserver cet électeur fidèle, qui en outre laissait ses trois francs par jour au bistrot.

René Cauvin raconta. Et l'affaire semblait en effet d'importance. Mlle Alberte Bonfils, tel un galop d'essai, avait décidé de monter une scénette à l'intention des enfants. Son expérience lui avait appris que c'est par ces derniers qu'elle gagnerait les parents. Une reconstitution sans prétention, les ramenant à l'entrée du comté de Nice dans l'Histoire. Les tribus ligures tenaient alors la région. Les Phocéens, plus à l'ouest, avaient créé la ville de Massilia, ancien nom de Marseille. À la recherche de nouveaux comptoirs, ceux-ci vinrent s'installer sur la côte. Une cohabitation faite d'affrontements et de périodes de paix. Une légende raconte que ce fut après un combat remporté par les Grecs, que ceux-ci choisirent le nom de la ville qu'il devait élever : Nikaïa, victoire dans leur langue, baptisée Nicaea au temps des Romains avant de devenir Nice.

L'ancienne directrice avait imaginé une rencontre entre les chefs des deux peuples afin de tenter d'effacer les griefs et de parvenir à coexister tant bien que mal. Dialogue entre deux cultures et deux civilisations aux visions divergentes. Un texte écrit par Mlle Bonfils et soumis à Charles Lebel. Celui-ci avait préféré le reprendre plutôt que de le corriger.

— Et tu sais ce qu'a fait Alberte ? demanda René Cauvin. Figure-toi qu'elle a mis mon petit parmi les Ligures.

Blaise ne voyait pas où était le mal.

— Attends, tu vas comprendre ! Mlle Bonfils leur a d'abord raconté que les Grecs étaient riches et bien habillés, qu'ils possédaient des armures, de belles épées et de grands bateaux. Alors que les autres n'avaient rien, qu'ils vivaient dans des huttes et qu'ils ne savaient ni lire ni écrire.

— René, tu me parles sérieusement ou tu plaisantes ? Mon dernier aussi va jouer chez les Ligures. Je te signale en passant que se sont eux nos véritables ancêtres. Et qu'en plus, les gosses n'auront ni costumes ni armures.

— On voit bien que tu connais mal mon petit, Blaise. C'est un enfant très intelligent et très sensible à la fois. Et hier, il est rentré à la maison en pleurant, vexé de se retrouver chez les Ligures et non pas chez les Grecs.

Blaise eut un hochement de tête. Il y avait des jours comme celui-ci où il regrettait d'être maire, et aubergiste de surcroît. Il aurait bien conseillé à Cauvin de distribuer quelques coups de pied aux fesses à son fiston, ou encore de lui donner d'urgence une ribambelle de frères et sœurs. Mais nul n'ignorait ici que la belle Mme Cauvin ne voulait pas d'autres enfants. Elle protégeait ainsi sa silhouette, gracile et si bien proportionnée.

— J'en parlerai à Alberte, promet Caponi. Je pense qu'elle comprendra. Elle est toujours prête à prendre en compte les désirs des enfants.

Cauvin parti, il regarda sa montre. Six heures vingt et pas un centime dans la caisse. L'adage se vérifiait à nouveau. « Et voilà qu'il se met à pleuvoir. C'est le bouquet », se dit-il, oubliant en cet instant que ses administrés manquaient d'eau depuis des semaines.

Jeanne apparut alors, encore vêtue de son peignoir.

— Combien je prévois de repas pour midi ? questionna-t-elle, se fiant à l'instinct de son époux, bien qu'elle soit née dans cette auberge et lui dans une famille d'ouvriers.

— Molo molo aujourd'hui ! Si nous faisons nos douze couverts, je me ferai moine sans tarder.

Prévenu sans doute qu'il était question de soutane, le curé du village choisit cet instant pour pousser la porte de l'établissement. « Hé bien, il ne manquait plus que lui dans le décor, pensa Caponi. Cet après-midi, après la sieste, je prends ma ligne et je vais m'installer au bord du Paillon. Une demi-douzaine d'anguilles, et ce sera toujours mieux que la recette du bistrot. »

Un bonjour sans chaleur, puis Blaise demanda :

— Vous pouvez me donner un renseignement, et me dire quel est le saint du jour ?

— Saint Clément. Pourquoi cette question ?

Le maire eut un geste de la main.

— Bon, qu'est-ce qui vous amène ? dit-il, ayant appris que chaque visite de cet empêcheur de tourner en rond lui valait son lot de désagréments.

L'époque du bon abbé Manzoni était bien révolue. Celui-ci vous aurait conduit à croire au ciel seulement par la bonté de son regard, par son indulgence



et par son ouverture d'esprit. En outre, il venait tous les soirs s'offrir son demi-panaché. Alors que ce pisse-froid refusait même un verre d'eau.

— Je voulais vous entretenir de cette activité douteuse que vous avez l'intention de mettre en place dans ce village.

— Je m'y attendais ! Je vous signale que l'Eglise ne condamne plus les activités théâtrales depuis quelques siècles. Mais comme vous, vous vivez toujours au Moyen Âge ...

Le ton était donné. Leurs rencontres tournaient vite à l'affrontement, chacun accusant l'autre de dogmatisme, les renvoyant ainsi à des luttes qui avaient fait leur temps.

— Je préfère vivre au Moyen Âge que dans l'antichambre de l'enfer, lui répondit le curé.

— Comptez sur moi pour tout faire pour y aller dans votre enfer. Au paradis, j'aurais trop peur de vous y rencontrer, vous, et la bande de réactionnaires que vous soutenez.

— Et vous vous prétendez démocrate ? Démocrate à la façon de vos amis de l'Est, qui avec ce mot ont fermé les églises et mis les prêtres en prison.

Blaise soupira sans même cacher son ennui. Ce propos ne menait à rien. Leur aversion réciproque ne datait pas d'hier et semblait avoir de beaux jours devant elle. Il fallait bien toutefois cohabiter...

— Alors, qu'avez-vous à reprocher à ce projet ? questionna-t-il en changeant de ton.

Le prêtre baissa la garde à son tour.

— Une activité théâtrale n'est pas répréhensible en soi. J'ai moi-même, dans la paroisse où je pratiquais précédemment, créé un spectacle rappelant la Nativité.

— Ce n'est pas le thème que nous avons choisi ; désolé pour vous !

Le persiflage, un instant écarté, reprit ses droits :

— N'ayant plus d'illusion sur votre compte, je n'ai pas été déçu, je vous rassure, répondit le curé.

— Dommage, j'aurais tant aimé vous offrir quelques nuits sans sommeil.

— Prétention !

— Non, espérance ! Espérance qu'il y ait encore chez vous quelques sentiments humains. Bon, venons-en au problème. Qu'est-ce qui vous chagrine dans cette idée qui en est encore à ses balbutiements ?

Le prêtre présenta ses griefs. Mlle Bonfils, expliquant aux enfants la scène qu'ils auraient à jouer, avait en effet employé des mots lourds de conséquence. Voulant sans doute leur inculquer ses idées malsaines, elle avait dit que Grecs et Ligures avaient des dieux différents des nôtres.

— Et alors, où est le mal ? demanda Blaise Caponi. N'est-ce pas là la vérité ?

— Je relève deux perfidies dans le même propos, de nature à semer le trouble dans de jeunes esprits. D'abord, Mlle Bonfils a bien insisté en annonçant

que Grecs et Ligures avaient des dieux différents « des nôtres », semblant ainsi oublier que nous vivons dans un pays chrétien.

— Dans un pays laïc !

Le prêtre chassa l'argument de la main en reprenant :

— Ensuite, elle a bien employé le mot « dieux », et non pas idoles en évoquant les croyances des peuples païens. Et ce qui devait arriver n'a pas tardé. Certains de nos enfants, bouleversés par ce discours fallacieux, ont alors demandé quel était le vrai dieu dans tout ce Panthéon. Et Mlle Bonfils a répondu : allez savoir ?

— Réponse d'une femme éclairée, honnête et tolérante.

— Réponse d'un être immoral et corrompu par des idées venues d'ailleurs qui prônent l'antéchrist et nous annoncent un monde de mécréants.

Le maire se gratta la tête. Une discussion d'un autre âge, qui ne pouvait conduire que vers une impasse. Le ciel leur avait envoyé le pire après le meilleur. Le prêtre le plus rétrograde travaillait à leur faire oublier les belles années de l'abbé Manzoni, auquel Caponi ne pouvait penser sans avoir la larme à l'œil.

Le curé quitta le bar, non sans avoir déclaré qu'il combattrait de toute son énergie un projet de nature à corrompre les âmes. Blaise fronça les sourcils en ouvrant son journal. Un duel de mots et de phrases empoisonnées s'annonçait. Et lui était un homme de paix et de conciliation. Il lisait depuis quelques minutes quand la sonnette annonça un client. « Hé bien, il était temps », se dit-il en levant les yeux. Robert Barralis venait d'entrer, surprenant le maire qui ne l'avait jamais vu franchir le seuil de son établissement.

La fortune du clan Barralis, dont Robert avait hérité, ne datait pas d'hier. Elle remontait à une époque où le village représentait une étape incontournable sur la route du sel, entre Nice et le Piémont. Les lourdes charrettes venaient de franchir le Col de Nice. La famille Barralis offrait alors aux hommes un instant de repos, le gîte et le couvert quand il le fallait, et des chevaux frais à ceux qui désiraient reprendre la route sans tarder.

Robert exploitait le dernier moulin à huile du village. Une activité qui, les bonnes années, laissait quelques bénéfices. Une profession qu'il pratiquait par attachement à son terroir et permettait à bien des habitants de trouver un complément de ressources, tout en sauvant de la hache des oliviers qui avaient nourri leurs ancêtres.

Le maire n'eut pas le loisir de se demander si cette visite annonçait un nouvel ennui. Robert Barralis, principal pourvoyeur de fonds de l'opposition, ami intime de Masséna, s'approcha et lui tendit une main chaleureuse. Il sortit ensuite une montre à gousset de son gilet.

— A votre avis, le Bon Dieu nous pardonnerait-il si nous nous offrons un petit alcool à cette heure-ci ?

— Le Bon Dieu, je ne sais pas. Ma femme, certainement pas.

— J'en profite, puisque la mienne n'est pas là. Donnez-moi donc un petit Armagnac et servez-vous quelque chose qui convienne à votre épouse. Je ne voudrais pas être la cause d'une querelle conjugale.

Caponi eut un regard vers la cuisine. Jeanne était partie en courses. Il servit alors deux armagnacs.

— Je voulais vous voir, reprit Barralis, pour vous dire tout le bien que je pense de votre idée. Initiative heureuse, dont notre village avait grand besoin.

Le maire engrangea les louanges, oubliant de rendre à Mlle Bonfils ce qui lui revenait.

— Aussi, ajouta Robert Barralis, je vous annonce que j'ai décidé d'accorder un budget de mille francs à la commune, afin de soutenir votre entreprise.

Mille francs. Blaise n'en revenait pas. Il se prit à regretter d'avoir douté de saint Clément.

— Vous ne redoutez pas que cette générosité ne soit pas du goût de Masséna ? demanda-t-il après avoir remercié comme il se doit.

— Et pourquoi donc ? N'a-t-il pas voté en faveur du projet ?

— Il y a mis quelques conditions.

Robert Barralis ne put s'empêcher de sourire. Il reconnaissait là ce cher ami Philibert, toujours à l'affût s'agissant d'occuper le devant de la scène.

— Monsieur Caponi, ne me dites pas que vous le craignez, je ne vous croirais pas !

Blaise hocha la tête. Masséna rassemblait autour de lui tous les opposants, et ne cachait pas qu'il prendrait bien sa place si l'occasion lui en était donnée.

— Vous n'y êtes pas du tout, monsieur le Maire. Excusez l'expression, mais Masséna serait drôlement emmerdé d'avoir à s'asseoir dans votre fauteuil. Je pense que le rôle de chef de l'opposition lui convient à merveille. Il trouve là une tribune pour y déclamer ses grandes phrases et une occupation qui le sauve de l'ennui de la retraite.

Barralis finit son verre, commanda deux autres armagnacs avant de reprendre son discours. Il convenait que la gestion de ce village ne représentait pas une sinécure. Ce n'était certes pas Blaise qui allait le contredire. Les bleus, les blancs, les rouges et les autres s'y affrontaient dans le plus grand désordre depuis l'arrivée de la France et de sa démocratie.

— Et vous, monsieur Caponi, vous avez réussi à y ramener le calme. En fait, vous représentez la synthèse de toutes les tendances. Fils d'ouvrier, vous piochez à gauche. Petit commerçant, vous rassurez à droite.

Blaise n'en revenait pas. Son apologie faite par Robert Barralis. Il le raconterait lui-même pour qu'on n'en doute pas.

— Et vous continuez à soutenir Masséna, alors que vous pensez...

— Sans aucun doute ! C'est mon ami, et de plus, il m'amuse. Tout est bien ainsi, monsieur Caponi. Philibert continuera à faire son numéro au conseil municipal. Votre ami Fighiera lui répondra sur le même ton. Ce folklore attirera

toujours autant de monde les soirs de réunion. Et ces deux-là, par leurs exagérations et leur vindicte, continueront à favoriser votre réélection, plus encore que vos discours électoraux.

Un point de vue original, sur lequel le maire se promet de revenir. Il se demanda ensuite s'il ne tenait pas, ce matin-là, un interlocuteur susceptible de calmer les ardeurs du curé. Nul, au village, n'ignorait que Robert Barralis distribuait de gros billets à la quête de la messe du dimanche. Ce dernier sourit à nouveau en écoutant les griefs du maire.

— J'en conviens, nous n'avons pas eu droit à un curé très diplomate en lieu et place de notre cher abbé Manzon.

— Vous pouvez même dire sans exagérer que nous avons hérité du plus réactionnaire de l'évêché.

— Admettons qu'il pratique son sacerdoce avec un zèle qui n'est plus de saison. Je pense que ce brave curé souffre d'une relation difficile avec le péché. Il n'a pas, pour les créatures imparfaites que nous sommes, le même regard indulgent que notre brave abbé. Mais accordons-lui notre clémence. Il n'est pas aisé de vivre dans la perfection, alors que la plupart des plaisirs de ce monde se trouvent hors des commandements. Voilà bientôt deux mille ans que nos pasteurs nous montrent le bon chemin. Nous les écoutons, avant d'agir à notre guise. Il faut bien avoir quelque chose à raconter en confession. Je vous rassure monsieur le Maire, les croyants de ce village procéderont comme je vais le faire. Ils soutiendront cette entreprise contre l'avis de notre curé, puis ils iront d'un cœur léger lui demander pardon durant la grande lessive de Pâques.

— Pas tous, monsieur Barralis ; pas tous !

— Vous connaissez un projet qui dans ce pays ait obtenu l'unanimité ? Ceci dit, vous pouvez compter sur mon soutien, en toutes circonstances.

Blaise offrit sa tournée. Robert Barralis quitta l'établissement. La pluie continuait à tomber. Installée pour la journée, elle laissait augurer une recette de misère. Caponi décida toutefois de conserver toute son estime à saint Clément. Les propos de son visiteur, les trois armagnacs, lui avaient en effet rendu sa bonne humeur.

Charles Lebel alluma sa pipe pour la cinquième fois. Quelques bouffées, elle s'éteignit à nouveau tant le tabac était humide. Il se leva dans un soupir, mit une bûche dans la cheminée devant laquelle il s'attarda, le temps de réchauffer ses doigts engourdis. Il s'approcha ensuite de la fenêtre, passa sa manche sur la vitre couverte de buée. La nuit tombait déjà dans un brouillard mêlé de pluie. Hélène avait allumé la lampe de la cuisine.

— Pauvre chérie, dit-il à haute voix. Encore et toujours seule.

Il résista quelques instants à la tentation d'aller la chercher, de l'installer devant le feu, de la garder près de lui jusqu'au retour de Mathilde. Une rupture des traditions qui pourrait nuire à la petite. Il était admis que Charles s'occupait d'elle le matin et travaillait l'après-midi. Un précédent, de nature à laisser penser à Hélène que la règle n'était pas immuable.

« Au diable les conventions et les grands principes. Juste un quart d'heure, le temps de sortir cette gosse de la solitude. »

Hélène jouait dans la cuisine. Elle avait installé ses trois poupées sur des chaises et leur parlait.

— Que leur racontes-tu ? demanda Lebel.

— Je suis leur maîtresse. Je leur fais l'école.

— Tu aimerais aller à l'école ?

Hélène leva son visage.

— Oui, beaucoup !

— Hé bien, en voilà une surprise. Toi qui ne veux rien apprendre.

— C'est pas pour apprendre que je veux y aller. C'est pour jouer avec des amies.

— Ah, tu me rassures. J'avais cru qu'une fée t'avait touchée de sa baguette magique cette nuit. Allez viens, quelques minutes, le temps de boire un chocolat. Et mets ton duffle-coat, il ne fait pas chaud dehors.

Elle le suivit, sans paraître étonnée par cette invitation. Tandis qu'il sortait un bol et une tasse, elle demanda :

— C'est vrai que vous allez écrire des pièces pour le théâtre du village ?

— Qui te l'a dit ?

— Mlle Alberte, quand elle vient me faire travailler à votre place. Elle m'a raconté qu'ils allaient faire des représentations, avec des chevaliers et des princesses.

Elle s'arrêta de parler puis ajouta, un ton plus haut :

— Moi, j'aimerais bien être une princesse dans ce théâtre.

Charles posa le bol de chocolat sur la lourde table de ferme et se servit un café.

— Pour faire du théâtre, ma grande, il faut apprendre par cœur des textes de plusieurs pages. Et toi, tu es bien incapable de retenir une fable de dix lignes.

Hélène haussa les épaules. Dans les histoires que M. Charles lui donnait comme devoirs, il y avait des loups, des renards, une fille qui portait du lait sur sa tête, mais pas la moindre princesse.

— Ce qui veut dire que si tu avais un texte avec une princesse, comme au théâtre, tu l'apprendrais, et tu serais capable de le réciter.

Elle réfléchit un instant.

— Oui, mais si j'étais habillée comme elle. Mais je crois que maman elle n'aura pas le temps.

— Je lui demanderai. Je ne veux pas rater ce spectacle. Je vais donc t'écrire un texte d'une vingtaine de lignes, et je te laisserai quinze jours pour l'apprendre. Tu nous le joueras un soir, après le repas. Ça te va ?

— Je le ferai, répondit-elle d'un ton décidé.

Mathilde Trivério baissa la tête, se refermant sur cette bouderie qu'elle lui réservait, n'osant pas lui avouer qu'elle ne partageait pas son avis.

— Un homme comme vous, dit-elle malgré tout d'une voix sourde. Prendre au sérieux les caprices d'une enfant de huit ans.

— Vous pensez sans doute que je donne trop à cette petite, reprit-il. Et si vous vous trompiez, Mathilde ? Et si dans cette affaire je recevais bien plus que je ne donne ?

— Ce n'est quand même pas normal, monsieur Charles.

Elle ajouta, rougissant un brin :

— Vous savez ce qu'on raconte au village, parce que vous vous occupez trop d'Hélène justement ?

Lebel l'imaginait sans peine. Un célibataire dans la quarantaine. Une femme réputée pour n'être pas une statue de marbre. Une logique à laquelle Mme Trivério était prête à adhérer. Elle dédommagerait ainsi son voisin du temps qu'il consacrait à Hélène. Un geste de Charles, et leurs rapports deviendraient équitables.

— Vous ne pourriez pas trouver quelques vêtements pour la déguiser ? demanda-t-il, toujours à son idée. Elle semble y tenir. De plus, je m'y suis engagé.

— Je m'arrangerai !

— Merci, Mathilde. Alors, rendez-vous dans une quinzaine de jours. Un soir, après le dîner.

— Je viens de penser que ...

Elle hésita à poursuivre le propos. Lebel l'y invita d'un geste de la main.

— Je m'étais dit, si cela ne vous gêne pas, que vous pourriez peut-être manger avec nous ce soir-là.

— Avec plaisir ! Ce sera là l'occasion d'ouvrir l'une de ces bonnes bouteilles que M. Chassepot m'a laissées en héritage.

Hélène était déjà habillée quand Charles arriva. Elle portait la robe de communion de sa mère, agrémentée d'une traîne : un bon mètre de voile accroché par deux épingles de nourrice. Son maquillage lui donnait l'air d'une poupée de magasin d'antiquités, si ce n'était son chapeau, un feutre noir garni d'une plume de faisan, inspiré sans doute par la légende de Robin des Bois.

Lebel leur apprit qu'il avait dîné avec des ambassadeurs, des ministres, et même en compagnie d'un président de la République. Mais c'était bien la première fois qu'il s'asseyait à la table d'une princesse. Hélène haussa les épaules. C'était seulement pour le théâtre, crut-elle bon de rectifier.

— Tu fais bien de nous le rappeler. Nous aurions pu croire que la famille de Monaco nous avait envoyé l'une de ses filles.

Il reprit, s'adressant à Mathilde en remplissant son verre :

— Je crois vous l'avoir déjà dit. Il s'agit là d'une bouteille appartenant à M. Chassepot.

Celle-ci acquiesça d'un geste de la tête puis se leva pour servir.

Durant le repas, prenant tout prétexte, il revenait à Lucien. Mathilde répondait à ses questions, sans jamais se livrer. M. Chassepot avait été un voisin attentif et prévenant, rien de plus à l'en croire.

Charles faillit perdre son sang-froid. Le père de cette enfant méritait sans doute un peu plus de chaleur que ces phrases conventionnelles. « Ne la brusquons pas, se dit-il en se raisonnant. Avec le temps, quand elle aura quitté la pudeur qu'elle me réserve, elle finira bien par se laisser aller. »

— Et maintenant, annonça-t-il après le dessert, voici arrivé le moment que vous attendez tous. Je veux parler de la pièce de théâtre écrite par M. Lebel et interprétée par Mlle Trivério.

Hélène se leva, sérieuse et concentrée. Se plaçant à quelques mètres de la table, un bras au-dessus de sa tête, l'autre derrière son dos, elle prit une pose de statue. Charles parvint à garder son sérieux en ajoutant :

— Afin de comprendre la tirade que va nous interpréter Mlle Trivério, sachez qu'elle joue le rôle d'une princesse, et qu'elle répond là à l'un des paysans travaillant sur les terres de son père. Inutile de vous en dire plus. A présent, place au spectacle.

Hélène ferma les yeux, respira à grandes goulées avant de déclamer :

— Vous m'enviez mon ami. Vous admirez ma robe de satin, mes souliers en cuir souple, mes bijoux de prix, et vous vous dites : la vie d'une princesse doit évoquer le paradis. Je mentirais en affirmant que je l'échangerais contre la vôtre. Mais peut-être n'est-elle pas aussi rose que vous pourriez l'imaginer. Il est vrai que je ne manque ni de nourriture ni de vêtements, que je vis dans un grand château, avec des dizaines de gens pour me servir, où je n'ai rien d'autre à faire que de réciter mes prières, de broder ou de coudre avant de passer des heures à me parer pour assister aux repas...

Suivaient une quinzaine de lignes où la princesse larmoyait sur son sort, enfermée dans le château paternel, sous le regard vigilant d'une duègne sans compassion. Puis viendrait le jour où elle serait mariée à un autre puissant, après de longs marchandages, où l'on finirait par croire que l'on négociait quelques vaches et leurs veaux. Son chemin la conduirait alors vers un autre château, où l'attendait une nouvelle prison.

— ... Croyez-vous toujours mon ami que la vie d'une princesse est un paradis ?

Mathilde applaudit la fin de la tirade. Charles n'en revenait pas.

— Ah toi, on peut dire que tu as bien caché ton jeu. Pas une seule hésitation, et le ton juste en plus. Nous en aurions presque pleuré sur le destin de notre pauvre princesse. Et moi qui la croyais incapable d'apprendre trois lignes, ajouta-t-il à l'intention de Mathilde.

« Tout son père, se dit-il. Des résultats inattendus dès qu'ils sont passionnés. Mais à qui l'on ne parviendrait pas à faire bouger le petit doigt par obligation. Tout par plaisir, et rien sous la contrainte. »

Hélène était revenue s'asseoir. Une flamme nouvelle allumait son regard.

— Monsieur Charles, vous croyez que maintenant je pourrai jouer au théâtre du village.

— Ma chérie, tu sais bien que ce n'est pas possible, intervint Mathilde.

La fillette baissa la tête. Lebel sortit alors sa pipe, prenant le temps de la bourrer dans le silence qui s'était installé. L'ayant allumée, il regarda sa montre.

— Mathilde, vous ne pensez pas que cette petite devrait aller au lit ?

Hélène se leva alors, vint les embrasser et se dirigea vers sa chambre sans un mot. Sa mère la regarda sortir.

— Je ne le crois pas ! C'est bien la première fois qu'elle va se coucher sans qu'on ait eu à le lui répéter dix fois.

Lebel leva les bras aux cieux.

— Intuition, ma chère. Et cette enfant n'en manque pas. Elle a compris que je voulais que nous parlions de son avenir.

Poings serrés, la tête dans son assiette, Mme Trivério se ferma à nouveau. Charles téta sa pipe durant un instant avant de demander :

— Vous ne voulez pas que nous en parlions ?

— Nous, les pauvres gens, nous sommes bien obligés d'accepter le destin que le Bon Dieu nous impose, répondit-elle sans lever le regard.

— Vous êtes injuste avec moi, Mathilde. Et encore plus injuste avec ce brave M. Chassepot.

— Vous avez raison, excusez-moi, monsieur Charles.

— N'en parlons plus Mathilde. Je vous demande seulement de continuer à me faire confiance. Avec votre accord, j'inscrirai donc Hélène à l'école. Et je me chargerai de l'accompagner et d'aller la chercher. Elle pourra ainsi participer aux reconstitutions historiques.



À en croire Mme Trivério, ce projet rendrait sa fille bien plus malheureuse que quelques jours de frustration, le temps qu'elle oublie le théâtre et passe à autre chose. M. Charles ignorait à quel point les gens du village pouvaient se montrer injustes et cruels. En écoutant leurs parents, les gosses auraient vite fait de désigner la pauvre Hélène comme souffre-douleur.

— Vous savez comment ils l'appelleraient, monsieur Charles ? Ils l'appelleraient la bâtarde, ou encore la fille de la pute ; j'en suis certaine !

Lebel écouta ce discours en hochant la tête. Mathilde ne se trompait pas sur ce dernier point. Les gens de ce village n'étaient pourtant pas plus mauvais ni meilleurs que ceux qui peuplent le vaste monde. Mais rien n'est plus ravageur que la médisance des honnêtes citoyens.

— Mathilde, mon instinct me dit que le théâtre ne représente pas pour Hélène un caprice passager. Je pense que la priver d'une participation à ces reconstitutions serait pour elle une véritable frustration.

Il eut son mauvais regard en ajoutant :

— Je peux vous assurer que personne n'ennuiera cette petite. Je vous demande là aussi de m'accorder votre confiance.

— Et comment ferez-vous pour la conduire et aller la chercher tous les jours ?

Il retrouva sa bonne humeur en pensant à Lucien.

— Rassurez-vous. Moi, j'ai passé mon permis de conduire.

— Monsieur Charles, vous savez bien que l'on ne peut pas venir en voiture jusqu'ici.

— Ne vous faites aucun souci, j'y ai pensé !

Mlle Bonfils, par son tact et sa discrétion, avait su créer des rapports harmonieux avec la jeune femme qui lui succéda à la direction de l'école communale. Une normalienne imprégnée de modernité, bousculant du pied la pédagogie de nos pères, critiquée par une poignée de villageois au nom de méthodes qui avaient fait leurs preuves. Loin de partager l'avis de ces derniers, Alberte Bonfils montait au créneau pour la défense de la nouvelle venue.

— Il appartient aux jeunes de remettre en cause les traditions, disait-elle. Laissons-les se bâtir un monde à leur mesure. N'oublions pas que nos grands-parents mettaient une journée pour aller à Nice. Aujourd'hui, en avion, il faut moins de deux heures pour se rendre à Paris.

Ainsi, de connivence, les deux femmes décidèrent d'intégrer à la fête scolaire de fin d'année la scénette destinée aux enfants.

Mlle Alberte passait dès lors ses journées à préparer le spectacle. Il lui fallait trouver les modèles de vêtements que les mères auraient à coudre, prévoir les accessoires, dessiner un décor.

Elle en parlait à Caponi ce matin-là. Celui-ci, assis dans son bureau à la mairie, gardait un œil sur son bistrot visible par la fenêtre.

— Après la fête, j'espère enrôler quelques adolescents pour la seconde phase du spectacle, lui dit-elle.

Le maire eut un hochement de tête.

— Ce n'est pas la tranche d'âge la plus facile. Tu le sais mieux que personne.

La vieille fille comptait sur la suite de leur histoire pour parvenir à les motiver.

Les Phocéens occupaient alors les rivages, les yeux tournés vers la mer. Les Ligures les observaient du haut de leurs pitons. Toute opportunité donnée à ces derniers de faire du butin était mise à profit. Ils déferlaient de leurs hauteurs à la moindre occasion, livraient de brefs combats avant de retrouver leurs places fortifiées.

Troisième siècle avant J.C. : un nouvel acteur entre en scène. Les guerres puniques mettent aux prises les deux puissances de la Méditerranée. La stratégie de Rome passe par la conquête de l'Hispanie, colonie carthaginoise. La voie terrestre qui suit la côte devient dès lors un enjeu essentiel pour ses légions. Les Ligures s'allient aux Celtes. Ils ont face à eux les armées romaines soutenues par les Phocéens. La première phase de la guerre des Gaules vient de commencer.

— C'est à cette tranche de notre passé que je voudrais les intéresser. Ça bouge, c'est dynamique. Je pense que cela leur plaira.

Le maire se leva alors, regardant par la fenêtre. Une jeep aux couleurs de l'armée américaine venait de s'arrêter devant l'auberge. Son chauffeur, vêtu d'une veste de treillis, portant de grosses lunettes noires et une casquette à carreaux, descendit du véhicule et se massa un instant le dos.

— C'est M. Lebel, annonça Alberte Bonfils.

— L'écrivain dans une jeep !

Caponi n'en revenait pas.

— C'est bien la première fois que je le vois de si près. À ton avis, qu'est-ce qui l'a poussé à sortir de son trou ?

— Va savoir ? Je ne suis pas dans ses secrets.

Charles Lebel faisait son retour dans le monde en quelque sorte. Il comptait bien informer la population, commençant par son maire, qu'il avait mis fin à sa solitude.

— Il entre dans le bar. Tu devrais y aller, suggéra Mlle Bonfils.

— Jeanne s'en occupera.

— Tu ne crois pas qu'il vaut mieux que ce soit toi ?

— Alors tu viens avec moi. Toi, tu le connais.

La directrice à la retraite eut un sourire indulgent. Elle n'ignorait pas que M. le Maire ne s'était jamais libéré d'un reste de timidité enfantine.

— Allez, va ! Il veut peut-être seulement prendre un café. Je sais qu'il en boit des dizaines.

Charles se tenait devant un tableau. Une œuvre très personnelle, représentant un pont sur le Paillon. « Ce type a un sacré coup de pinceau », se dit-il. Une pointe de nostalgie vint alors lui chatouiller les aisselles. Il fut un temps, dans une autre vie, où il courait les vernissages, toujours accompagné par Edwige. Il avait ainsi acquis une cinquantaine de tableaux dont certains lui tenaient à cœur. Meubles et tableaux avaient été oubliés comme le reste dans un adieu sans espoir de retour.

— Bonjour monsieur Lebel !

— Qui a peint ce tableau ? demanda ce dernier sans se retourner.

— C'est l'ancien facteur du village, à présent à la retraite, répondit Blaise Caponi.

— Et il peint toujours ?

— Oh, non ! Il faisait de la peinture avant de se marier. Mais sa femme a trouvé que c'était là de l'argent jeté par les fenêtres.

— Jugement d'une grande sagesse !

Charles se retourna.

— Monsieur le Maire, je suis venu aujourd'hui pour inscrire Hélène Trivério à l'école communale.

Il ajouta ensuite, prenant son visage des mauvais jours :

— Je me suis laissé dire que la mère de cette petite aurait eu à souffrir de quelques phrases désobligeantes par le passé. Des phrases que cette enfant pourrait entendre à son tour.

Caponi opina du chef. Sans doute partageait-il les craintes de l'écrivain.

— Vous direz de ma part à vos administrés à la langue trop agile que je porterai plainte au moindre mot déplacé, reprit Lebel sur le même ton. Je les

tiendrai de même pour responsables de tout débordement de leurs enfants, qui ne pourraient raconter à l'école que ce qu'ils auraient entendu à la maison.

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour éviter que l'on s'en prenne à cette gosse, promet Caponi en toute conviction.

Une sincérité où se lisait la haine qu'il portait aux ragots dont il subissait bien souvent les méfaits. Il accordait à chacun le droit de disposer de son existence sans avoir à subir les regards désapprobateurs de moralistes à la petite semaine. Ces derniers, de toute évidence, appartenaient en grande partie au camp des opposants.

— J'en accepte l'augure. J'aurais mauvaise grâce à vous rappeler que j'offre chaque semaine quelques heures de mon travail à ce village. Je ne vous dirai pas non plus que le moindre incident mettra un terme à mon engagement.

Le maire se rendit compte qu'il avait omis de remercier l'écrivain pour sa générosité. Il le fit alors, au nom des habitants de ce village.

Le regard de Lebel revint à cet instant sur le tableau du facteur.

— Il y a cependant un geste que vous pourriez faire en contrepartie du temps passé.

— Je vous écoute, fit Blaise, pris par cette inquiétude qu'éveillait chez lui toute sollicitation.

— Me céder cette peinture à un bon prix, si toutefois vous étiez vendeur.

Caponi ne put cacher sa perplexité.

— Cette peinture ; vous la voulez vraiment ?

Lebel eut alors une remarque, de celles qui désarçonnaient Edwige. La jeune femme lui reprochant souvent sa mentalité d'épicier. Elle lui accordait bien des talents, sauf celui de savoir dépenser son argent. Charles haussait alors les épaules sans chercher à se justifier. Edwige ne pouvait pas comprendre. L'argent lui importait peu. Il le prouvait en allant au bout de ses droits d'auteur sans se soucier du lendemain. Il aurait fallu toutefois bien plus que l'achat d'un tableau pour toucher à la part d'héritage qui lui était revenue. Il s'estimait, comme son grand-père et son père avant lui, dépositaire du fruit du travail de ses ancêtres. Des avoirs qu'il léguerait un jour à ses descendants. Et le fait que sa lignée tarde à se reproduire ne changeait rien à son état d'esprit.

— Cela dépendra du prix que vous en voulez, dit-il en revenant au maire.

— Mais il ne vous coûtera rien. Je vous l'offre. Et c'est ma femme qui sera contente.

Caponi ajouta, ravi par son humour :

— Elle ne peut pas le voir en peinture.

Lebel lui rendit son sourire en allant décrocher le cadre. Les femmes de ce village lui plaisaient de plus en plus.

— Vous direz à Mlle Bonfils de ma part qu'elle veuille bien intégrer la petite Hélène dans la troupe qui prépare le spectacle, dit l'écrivain sur le pas de la porte.

— Comptez sur moi, monsieur Lebel. Vous ne voulez pas boire quelque chose avant de partir ?

— Je trinquerai volontiers avec tous vos administrés, quand ils m'auront prouvé qu'ils tiennent à mon amitié.

Charles conduisit Hélène à l'école la semaine suivante. Arrivé bien avant l'heure, sentinelle devant le portail, la fillette à ses côtés, il vit défiler parents et élèves.

Puis il rentra chez lui et se mit à écrire, se rendant compte que ces nouvelles dispositions lui offraient plus de temps qu'elles ne lui en coûtaient.

La canicule, installée depuis une bonne semaine, laissait place à un temps qui rendait aux hommes le courage d'entreprendre. Le vent s'était levé. Il charriait en son sein la clémence et les odeurs de la Méditerranée.

Charles conduisait au pas, évitant ainsi les ornières du chemin. Assise à ses côtés, Mathilde semblait perdue dans ses pensées.

Lebel l'observait sans y paraître. Par un geste réfléchi ou guidée par son instinct, Mme Trivério avait choisi la tenue souhaitée. Elle portait ce jour-là une robe sombre, sans aucune fioriture. Et son chignon serré sur la nuque lui donnait le sérieux d'une assistante sociale, sans nuire toutefois à sa beauté. Mais une beauté austère, à des lieues de l'image que sa réputation lui valait.

— Détendez-vous Mathilde. Tout ira bien, je vous le garantis. Vous avez vu, vos craintes concernant Hélène n'ont pas été suivies d'effet. Six mois d'école, et pas un seul incident !

— Oui, mais parce que vous étiez là !

— Ne suis-je pas encore là aujourd'hui ? Bon, à présent oublions tout le reste pour ne penser qu'à Hélène, notre actrice en herbe.

Remarque qui ne cachait aucune ironie. Hélène annonçait à qui voulait l'entendre qu'elle serait comédienne un jour. Une vocation que Lebel prenait au sérieux, tant la fillette montrait de dispositions pour ce métier. Cette dernière avait trouvé avec l'école une maturité nouvelle, sans toutefois éclairer sa classe par son savoir. Des résultats moyens en toutes matières, un désastre en arithmétique, Hélène avait sauvé son année grâce à sa nouvelle passion pour le français. Cependant son vrai plaisir se trouvait ailleurs. Elle y consacrait tous ses loisirs. Lebel lui choisissait des monologues, de plus en plus ardues. Et le jeudi était devenu jour de représentation.

Mlle Bonfils partageait l'avis de Charles. Cette enfant méritait que l'on prenne ses aptitudes au sérieux. Elle lui avait confié, sans avoir à hésiter, le rôle le plus délicat et le plus valorisant du répertoire.

Toujours à son sujet, Lebel se laissa aller à sourire. L'existence nous offre quelquefois des situations où le hasard a bien du mal à trouver place. N'avait-il pas, sans aucune préméditation, conduit Hélène sur les chemins de sa vocation. En d'autres temps, Lucien avait provoqué la sienne. Charles sortait des balbutiements de l'enfance, son aîné le gavait d'histoires qu'il inventait tout en parlant. Un monde terrifiant, peuplé de sorciers, de dragons et de monstres dignes des enfers. Un univers côté soleil, où se retrouvent les héros de bandes dessinées. Des duels, des combats titanesques, des affrontements où le mal semble vouloir l'emporter. La morale est sauve et l'auditoire rassuré. Le bien finit par s'imposer dans des rebondissements qui vous tiennent en haleine jusqu'au bout de l'épopée.

Puis un jour Lucien déserta sa jeunesse. Sans doute était-il à la recherche de terres nouvelles afin d'offrir un regain de souffle à son imaginaire.

Cependant, la graine qu'il avait semée promettait déjà quelques bourgeons. Charles écrivait ses premiers contes. Il avait alors douze ans.

La fête scolaire ressembla à toutes les fêtes scolaires. Un événement où l'on s'ennuie sans réticence dès que l'on n'a pas un rejeton à photographier sous toutes les coutures.

La rencontre entre Grecs et Ligures n'échappa pas à la médiocrité. Hélène, bien qu'au-dessus du lot, la seule à jouer et non pas à ânonner, fut loin de son meilleur niveau. Jamais elle ne put trouver le souffle et la qualité que les répétitions laissaient espérer.

Mathilde bavardait en compagnie de parents d'élèves. Le village avait oublié la jeune femme à la jambe légère. Mme Trivério avait appris en quelques heures qu'elle appartenait désormais à la bourgeoisie locale. La rumeur lui offrait de partager la couche d'une célébrité. Elle héritait sans surprise d'un brin de sa gloire.

Lebel était allé s'asseoir sur les marches d'escalier de la classe des grands, loin de la cohue. Il fumait sa pipe quand Hélène le retrouva. Elle vint prendre place près de lui sans un mot.

— Je voudrais te poser une question, lui dit-il, mesurant toute sa déception. Crois-tu que lorsque j'ai écrit mes premières pages, à ton âge d'ailleurs, les gens ont vu en moi l'écrivain que j'allais devenir ?

Elle hocha la tête sans répondre.

— Et toi, tu pensais sans doute que tu allais vaincre ton trac à ta première prestation en public ? Tu croyais peut-être que les gens allaient voir apparaître alors la grande actrice que tu deviendras un jour ? C'était cela que tu espérais ?

Il lui parlait d'un ton léger, cachant en cet instant l'anxiété qu'il éprouvait. Et si l'hérédité révélait chez cette enfant une âme friable, décontenancée face à la première difficulté. Lucien était ainsi, passionné à outrance jusqu'au moindre obstacle, mais aussi versatile et butineur, sautant d'une fleur à l'autre, oubliant aujourd'hui ce qui l'enthousiasmait hier.

— J'ai été très mauvaise, dit enfin Hélène en relevant la tête.

— Ne commets pas de péché d'orgueil. Tu n'as pas été très mauvaise. Tu n'as pas été très bonne, c'est tout ! Sois rassurée malgré tout, les spectateurs t'ont trouvée excellente par rapport au reste de la troupe. Mais toi et moi savons que tu vaux mieux que ta production d'aujourd'hui.

— J'avais tellement peur devant tous ces gens. Je pensais tellement à mon rôle, que je répétais mon texte n'importe comment.

— Tu auras toujours peur dès qu'il s'agira d'affronter ton public. Mais un jour tu domineras cette peur et elle te donnera des ailes. Mais dis-toi que tu as encore bien des années devant toi pour te préparer à ce métier.

Elle se leva et vint se placer face à lui.

— Et vous, vous resterez toujours avec nous pour m'aider ?

— Pourquoi cette question ? Ce serait pour toi un drame si je parlais ?

— Oui, pour moi et pour maman.

— Pour toi je comprends, mais ta mère...

— Ce n'est pas seulement à cause du théâtre. Mais maman et moi nous vous aimons beaucoup.

Charles mit la main à la poche et en sortit une pièce.

— Tiens, va boire quelque chose. Tu dois avoir la gorge sèche d'avoir tant parlé.

Resté seul, il reprit sa pipe. « Le temps n'est-il pas venu ? » se demanda-t-il. Son jeu lui parut soudain puéril. Quelques phrases à Mathilde et à la petite, tout rentrerait dans l'ordre et la morale y retrouverait son compte.

— Ah, vous êtes là ; je vous cherchais justement.

La directrice à la retraite arrivait à lui, l'empêchant d'aller au bout de sa réflexion.

— Vous avez vu le désastre ? lui demanda-t-elle.

— Vous vous attendiez à autre chose, vraiment ?

— Oui, je l'avoue ! Et les répétitions me le laissaient espérer. Et quel dommage pour votre texte. Vous avez tellement bien décrit le choc des civilisations, en y mettant de l'humour en plus. Hélas, toute cette qualité a été enterrée sous les balbutiements. Heureusement qu'Hélène était là ! Sans elle, la soupe aurait été pire encore. Voyez-vous, je suis très pessimiste pour la suite du programme. Je crains que le projet ait connu là sa première et dernière séance.

Charles tira sur sa pipe avant de revenir au sujet.

— J'y ai réfléchi de mon côté. Et je pense qu'une erreur stratégique nuit grandement à la qualité du spectacle.

Suivant l'avis de Lebel, il semblait impossible de demander à des enfants ou à des amateurs de se concentrer sur un texte et sur des gestes en même temps. Il proposait une autre expérience. Il fallait, à son avis, confier le livret à un excellent récitant que l'on chargerait de raconter l'histoire.

— Libérez de la parole, les comédiens pourront alors se concentrer sur leur rôle, conclut-il. Vous verrez, vous obtiendrez ainsi de bien meilleurs résultats.

Mlle Bonfils réfléchit durant quelques instants. L'idée lui parut digne d'intérêt.

— Dans ce cas, il serait nécessaire de changer toute la conception du spectacle et d'écrire les scénettes en conséquence. En commençant par celle-ci, qu'il faudrait reprendre. Vous m'aidez à le faire, monsieur Lebel ?

Charles n'en espérait pas moins. Hélène aurait mal vécu la fin de l'aventure.

— Bien évidemment, mademoiselle Bonfils. Je reprendrai celle-ci et écrirai les autres, comme promis. Mais n'oubliez pas qu'il vous faut aussi trouver une excellente récitante.

L'ancienne directrice avait compris sans besoin d'aller plus avant.



— Nous confierons cette mission à Hélène, pour la première partie en tout cas. Nous verrons ensuite pour le reste.

Charles Lebel partit à l'heure de sa randonnée matinale. Ignorant les chemins habituels qui le voyaient se perdre parmi les oliviers et les pâturages, il se dirigea vers les hauteurs du Mont Pissandrous.

Un promeneur, s'il en avait croisé un, aurait affirmé que sa tenue n'était pas celle d'un passionné de marche battant la campagne. Il portait en effet une veste en soie sauvage, une chemise blanche sans cravate et des souliers de ville.

Les collines environnantes avaient perdu la grisaille de l'été. Quelques orages, telle une bénédiction, avaient mis fin aux grandes chaleurs, offrant à cette fin de septembre un parfum de printemps.

Parvenu au haut du mamelon, il s'arrêta un instant. Un paysage qui vous incite à vous asseoir à l'ombre d'un pin maritime, à rechercher l'inspiration au spectacle de ces chaînes de montagnes sommeillant encore dans les brumes de la nuit. À ses pieds le Paillon de l'Escarène, sur un parcours d'école buissonnière, qui n'en finit plus de paresser en méandres lascifs, retardant ainsi son rendez-vous avec la Méditerranée.

Charles repartit en regardant sa montre. Une demi-heure plus tard il retrouvait la nationale, à deux kilomètres en aval du village.

Le car de la compagnie Peirani, assurant le service entre Peira Cava et Nice, arriva sans une minute de retard. Lebel s'installa sur la banquette arrière, étirant ses longues jambes entre les deux rangées de sièges.

Dix-neuf kilomètres avec le Col de Nice en hors-d'oeuvre. Le vieux bus - sans doute avait-il connu l'occupation italienne de la dernière guerre - suait de tous ses essieux dans les lacets qui se succédaient sans aucune compassion pour son grand âge.

Un dernier hoquet, l'engin attaqua la descente vers les rives du Paillon de Contes. Le Paillon de l'Escarène, le Paillon de Contes : deux frères un instant séparés, qui se retrouvent sur les chemins menant vers le littoral.

Charles quitta l'autocar place Saint-François, à son terminus. Il traversa les rues du vieux Nice, encombrées à cette heure, où flottait une odeur de socca et de friture. Il s'arrêta devant un immeuble aux balcons garnis de fleurs. Puis, tel un habitué des lieux, d'un pas décidé, il grimpa au premier étage.

— Entre, la porte est ouverte, dit une voix après qu'il eût frappé.

Une femme d'une trentaine d'années, au visage étoilé de taches de rousseur, vint à lui et se dressa sur la pointe des pieds pour l'embrasser.

— Tu restes déjeuner avec moi ? lui demanda-t-elle.

Lebel déclina l'invitation. Des courses l'attendaient.

— Dommage, je t'avais préparé une spécialité du pays. Un stockfish, si tu veux savoir le nom. C'est Mme Camous, ma voisine, qui me sert de professeur de cuisine. Encore quelques mois, et je deviendrai une véritable Niçoise. Je te sers quand même un café ?

Il acquiesça d'un geste de la tête. Charlotte se rendit à la cuisine attenante à la minuscule salle à manger. Lebel quitta sa veste, se laissa choir dans un fauteuil qui eut un gémissement sous le poids de son immense carcasse.

— Et l'écriture ? demanda-t-il.

— J'y pense ! Je pense que je tiens une idée originale. Il faudra que je trouve le courage de m'y remettre.

Charles n'y croyait pas. Charlotte n'écrirait jamais plus. Un premier roman considéré comme le best-seller de l'année. Elle avait alors dix-huit ans. Chez le même éditeur l'un et l'autre, Edwige comme attachée de presse, ils s'étaient croisés lors de quelques cocktails. Il y eut un second livre, dans lequel la critique eut bien du mal à retrouver le génie littéraire annoncé. Charlotte avait écrit le roman de sa vie. Elle n'en produirait jamais d'autres.

Dix ans plus tard, le hasard les avait réunis dans le même train. Charlotte venait à Nice où quelques amis se proposaient de l'aider à remonter une pente bien difficile. Lebel quittait Paris pour s'installer dans le Midi.

Charlotte sommeillait la tête sur son épaule. Lebel l'éveilla en regardant sa montre.

— Tu es pressé, à ce point ?

— Je voudrais passer chez le libraire, avant la fermeture.

Il lui avait caché que d'autres obligations remplissaient à présent son existence.

— Charles, j'ai pris la décision de retourner vivre à Paris.

— Ah bon ! fit-il sans y prêter attention tant il avait entendu la même phrase.

— Je me suis décidée à écrire à quelques éditeurs pour leur demander un poste au sein de leur service littéraire.

— Tiens, je te croyais écœurée par ce monde.

Charlotte haussa les épaules. L'amertume s'était effacée avec le temps, pas la nostalgie. Elle savait qu'elle ne pénétrerait plus dans le monde du livre par l'entrée des artistes. Elle lorgnait à présent sur la porte réservée au personnel.

Charles se leva et s'habilla. Prêt à partir, il vint l'embrasser sur le front.

— À mardi prochain. Et tâche de rester un peu plus longtemps si tu le peux, lui dit-elle.

Il quitta la chambre. Dans la salle à manger, sous la coupe de fruits, il déposa les quelques billets préparés dans sa poche. Charlotte ne lui avait jamais rien demandé. Sans lui, elle n'aurait pu continuer à payer son loyer.

Sa commande était prête chez le libraire. Deux ouvrages relatant l'histoire du comté de Nice, auxquels il ajouta quelques livres choisis en fouinant dans les rayons.

Sur le chemin du retour, lisant l'un des ouvrages qu'il avait acquis, Lebel se rendit compte que ce terroir devenait sien, un peu plus chaque jour. Une découverte qui ne lui fut pas désagréable. L'avenir d'Hélène exigeait en effet qu'il prenne place dans la vie locale. Son prestige, la discrétion naturelle des habitants du village, le mettaient toutefois à l'abri de familiarités de mauvais aloi, tout en protégeant ses heures de solitude.

Charles Lebel travaillait sur la terrasse, à l'ombre d'un parasol. Sur cette terre, où Dieu a rassemblé le meilleur de sa création, l'automne n'en finit plus de vous laisser croire au retour du mois de mai.

Le bruit d'une bicyclette lui fit lever la tête. Le facteur s'arrêta devant la boîte à lettres, esquissa un maigre salut dans la volonté de ne pas déranger cet homme dont on parlait tant au village.

Charles, d'un geste de la main, l'invita à le rejoindre. L'autre posa son vélo et accourut.

— Bonjour, mon cher confrère, lui dit-il en l'accueillant.

Le facteur eut un regard indécis.

— Ne sommes-nous pas vous et moi hommes de lettres !

Lebel ajouta, se rendant compte que son humour passait au-dessus du képi réglementaire :

— Bon, laissons cela. Je voulais vous demander si vous connaissiez l'ancien facteur, à présent à la retraite ?

— Vous parlez si je le connais le Jean-Baptiste Amadori. Nous avons fait la tournée ensemble pendant six mois. Et c'est lui qui m'a tout appris.

— Vous le voyez de temps à autre ?

Le préposé s'approcha de Lebel.

— Il a une femme que c'est pas un cadeau de Noël, croyez-moi, confia-t-il en chuchotant. Elle le laisse même pas sortir pour faire une partie de boules ou pour boire un coup avec ses conscrits. Et notre pauvre Jean-Baptiste a disparu depuis sa mise à la retraite. Vous lui voulez quelque chose de particulier ?

— Non, rien ! Dites-moi, il ne me semble pas que vous m'ayez apporté le calendrier des Postes au début de l'année.

— J'ai pas osé, pour pas vous déranger.

— Il faudra oser, mon brave, je compte sur vous !

Mlle Bonfils avait invité les membres du conseil municipal, ainsi qu'Antonio Conti, Charles Lebel et Robert Barralis, le généreux donateur. Seul Joseph Albin était absent sans excuse déclarée, sinon celle de prendre à la lettre les commandements de M. le curé.

Le décor réalisé par les enfants avait été installé pour l'occasion dans la salle de la mairie. N'était-il pas à l'évidence destiné à prendre place parmi les chefs-d'œuvre de notre temps. Mais l'indulgence était de mise. La plupart des participants ayant une parenté dans le groupe d'artistes qui l'avait concocté.

Alberte Bonfils prit la parole. Elle reconnut que la représentation de fin d'année était loin d'avoir tenu ses promesses. Fallait-il pour autant abandonner le projet ? Le débat serait ouvert après le spectacle auquel ils allaient assister. L'assemblée aurait alors à décider.

Les enfants se préparaient à mettre en scène la même histoire, suivant un concept différent. Un texte original, qu'ils devaient à nouveau à Charles Lebel.

À ce nom, tous les participants se levèrent et applaudirent. L'écrivain, assis au fond de la salle, mit fin à la séance d'un geste de la main. Sans doute avait-il mérité la reconnaissance des habitants au regard du temps passé sur le sujet. Quelques feuillets sur lesquels il aurait travaillé une heure ou deux si l'occasion ne lui avait paru opportune. Il avait en effet tenu à les réécrire, Hélène à ses côtés. Chaque phrase étant choisie pour elle, corrigée ou reformulée dès qu'elle n'en prenait pas la mesure. Un texte qu'elle avait appris et répété jusqu'à la lassitude.

— Regardons à présent le spectacle, ajouta Mlle Bonfils. Vous déciderez de son destin à son terme.

Surprenant tout son monde, une musique se fit entendre en ouverture. Un secret bien gardé, que les enfants partageaient avec Mlle Bonfils et Gustave Rostagni, second adjoint et mélomane à ses heures.

Une symphonie évoquant la mer, son immensité, les dangers de la navigation et les joies de retrouver les rivages. La musique se fit plus douce. Une voix parvenant de l'arrière du décor déclama alors :

— Nous sommes les enfants de Phocée, notre lointaine patrie que nous pleurons, prise et saccagée par Cyrius le Perse, que Zeus maudisse son nom. Nous sommes les fils de Massilia, une cité que nous avons bâtie de nos mains et qui fait notre fierté. Peuple de marins et de commerçants, les horizons lointains nous attirent comme promesse de nouvelles richesses. Nous abordons aujourd'hui ces rivages inconnus. Partis d'Antipolis, nous avons découvert, dans cette baie à l'abri des tempêtes, l'endroit que nous cherchions sur notre route vers l'Ouest. Demain, protégés par Hermès, nous y construirons un nouveau comptoir.

Une dizaine d'enfants apparurent alors, certains vêtus de ce qui devait représenter une armure, portant des javelots, leurs courtes épées pendant à leur côté.

La musique changea de registre. Elle se fit champêtre et bucolique. Elle s'effaça ensuite et la voix reprit :

— Nous sommes les Ligures de la tribu des Védiantiens. Cette terre est la nôtre depuis des siècles...

Habillé de tout ce que leurs parents avaient trouvé dans les caves et les greniers, de vieilles fourrures coupées à leur taille, un autre groupe de gosses entra en scène. Ils étaient armés de massues, de haches et de lances de pacotille, sorties elles aussi des ateliers et des forges de l'école primaire.

Une demi-heure d'un spectacle porté par une récitante qui s'en sortit au mieux, réalisé par des comédiens plus à l'aise dans une mise en scène simplifiée, où la musique, toujours à propos, vint apporter sa touche de qualité.

Il n'y eut pas d'applaudissements pour accompagner la fin de la scénette. Mlle Bonfils l'avait requis. Les présents furent par contre invités à donner leur avis, chacun à leur tour.

— Je vous demande d'exprimer votre opinion en dehors de tout sentiment. Oublions que ce sont nos enfants, pour ne juger que les acteurs, leur dit-elle avant de les inviter à se prononcer.

Comme il se doit, le maire parla le premier. Il perçut que la pénible impression de la fête scolaire était effacée. Certains, après l'échec, ne s'étaient pas gênés pour critiquer ce projet saugrenu. Blaise Caponi leur avait alors répondu du haut de son indulgence. L'idée appartenait à Mlle Bonfils. Et le respect porté à l'ancienne directrice méritait qu'on la laissât aller au bout de son entreprise. Il s'empressait d'ajouter que le spectacle n'avait pas coûté un denier à la commune. Autant dire, malgré la rondeur de son propos, qu'il vouait l'entreprise aux chrysanthèmes.

— Mlle Bonfils, dit-il de sa belle voix. Je m'abstiendrai de donner mon avis. Etant à vos côtés depuis le début de cette aventure, n'ayant jamais douté de son succès, même après un départ quelque peu laborieux, j'aurais forcément une opinion partisane. J'ai partagé avec vous les critiques quand nous les méritions. Je prendrai ma part de celles qui pourraient nous être adressées aujourd'hui.

Robert Barralis fut le second à s'exprimer. Il n'avait pas assisté à la fête de l'école. Ce qu'il venait de voir et d'entendre lui paraissait toutefois plus qu'encourageant. Il invitait Mlle Bonfils à poursuivre sur cette voie, ravi que sa subvention permette à cette dernière d'aller plus loin dans ce projet.

— C'est du travail bien fait, annonça Masséna à son tour. Et j'invite les acteurs de ce projet à persévérer dans cette direction. Une question me brûle à présent les lèvres. Je la poserai si vous le permettez, bien que tous les participants soient à féliciter. À qui donc appartient cette voix qui pour ma part m'a charmé, je dois l'avouer ?

— À Hélène Trivério, répondit la directrice à la retraite.

— Je ne connais pas cette enfant. Vous lui direz tout de même de ma part qu'elle possède un vrai talent de conteuse.

Charles Lebel apprit ce jour-là ce que représentait une fierté de père. Ses succès littéraires, les prix qu'il s'était vu attribués, n'avaient jamais éveillé chez lui une aussi grande joie que ces quelques phrases.

Ils discutèrent durant une demi-heure encore, répétant ce qui s'était déjà dit. Le débat à son terme, la conclusion revenait à Mlle Bonfils.

— Nous allons donc persévérer, comme vous nous le demandez. La seconde phase du programme, comme prévu, s'adressera à nos adolescents. Une scène un peu plus longue leur sera en effet proposée. Un spectacle d'une heure environ, comprenant deux volets, sera donc joué cet été, en respect des décisions du conseil municipal de l'an dernier. M. Lebel, que je remercie encore, nous a promis l'écriture de cette seconde partie. Notre ami Gustave Rostagni s'est révélé un organiste confirmé. Il m'a assuré de son soutien et de sa collaboration. M. Antonio Conti, que j'ai invité ce soir, s'est engagé à créer les décors, ne demandant pour ses services que le prix de la matière première. Je finirai en m'adressant aux habitants de ce bourg. J'aimerais en effet les voir en nombre participer à cette aventure, chacun avec ses moyens et son savoir, afin de nous aider à réaliser les centaines d'accessoires dont nous aurons besoin. Mais hélas, il nous faudra malgré tout un peu d'argent. Et là, je me tourne sans surprise vers notre maire.

— La subvention offerte par M. Barralis sera mise en totalité à votre disposition, ma chère Alberte. Et je demanderai au conseil municipal de vous voter d'autres subsides, si vous en aviez besoin, lui annonça Caponi.

La séance à son terme, ils se préparaient à sortir quand Antonio Conti leva la main.

— Excusez-moi, mais j'ai quelque chose à dire moi aussi. Je vais faire les décors que j'ai promis, surtout pour Mlle Bonfils, que je respecte comme une personne de cœur. J'ai déjà pensé comment j'allais les faire. Et je peux vous dire que c'est beaucoup de travail, et aussi un grand plaisir. Mais il faudra trouver quelqu'un pour les peindre. Et quelqu'un qui s'y entend. Et pour peindre des décors, c'est pas donné au premier venu.

La vieille fille eut un hochement de tête. Un problème auquel elle n'avait pas pensé, dont la solution ne paraissait pas évidente.

Charles Lebel n'avait pas dit un mot jusque-là. Il était venu pour écouter Hélène, sans aucune intention de se mêler au débat.

— Si vous le permettez, je réglerai cette affaire, dit-il en se levant. Je connais quelqu'un au village qui se chargera de cette tâche.

Ils se regardèrent, surpris par le propos. Le bourg ne comptait en effet qu'un peintre en bâtiment, spécialiste des gros travaux, du coup de propre en vitesse, de la cavalerie au son du clairon, que personne n'imaginait figulant un décor. Mais Charles Lebel avait parlé. Ils se séparèrent sans aucune autre question.

Joseph Albin s'activait, répondant ainsi aux souhaits de son curé. Il avait réuni ce soir-là les meilleurs de ses amis : chevaliers de la foi, militants de la vertu et opposants au maire pour des histoires où le ciel avait bien du mal à retrouver son compte. Certains écartés de sa liste par Caponi ; celle-ci, n'étant pas extensible à souhait, il fallait bien laisser quelques aspirants sur le bord de la route. D'autres gardant sur le cœur une affaire de bornage. Le maire, après avoir consulté les plans cadastraux, avait en effet attribué quatre oliviers à leurs voisins. Et d'autres encore qui ne pouvaient oublier qu'on leur avait refusé un passe-droit.

— Masséna nous a trahis, leur annonça Joseph Albin en ouverture. Et cela ne m'étonne pas de lui. C'est un fait historique de dire que Napoléon a toujours utilisé l'Eglise à son profit.

Chacun hocha la tête. Tout événement contemporain trouve ses racines dans le passé. Et le spectacle en question, objet de leurs ressentiments, plongeait sans aucun doute les siennes dans les phases les plus détestables des temps anciens.

— Bonapartistes et Rouges dans le même panier, qui l'aurait cru ? dit-il encore. Une situation face à laquelle nous nous devons de réagir. Force est de constater qu'à présent nous sommes les seuls à porter les espoirs des électeurs. Et nous savons qu'une majorité d'entre eux rêvent d'un village nettoyé de ses débris, où régneraient la vertu et la loi du Seigneur.

Il y eut quelques mines sceptiques dans l'assemblée. Dans cette vallée, où l'on se battait contre des fins de mois qui n'en finissaient plus, personne ne s'était jamais mis en grève pour défendre la vertu. Mais aucun d'entre eux ne releva l'optimisme du propos. Les leaders étant là pour nous offrir de belles phrases, généreuses et utopistes. Et qu'importe si le reste du peuple ne vit que de petites réalités.

— Aussi, reprit Albin, je vous annonce mon intention de conduire une liste aux prochaines élections municipales.

Même ses amis les plus proches oublièrent d'applaudir tant l'idée leur parut saugrenue. Ils imaginaient déjà les réjouissances que le projet leur promettait. Une veste monumentale, à faire rire aux larmes les villageois. Ils en parleraient encore derrière les corbillards en se marrant dans leur mouchoir.

— Albin, fit remarquer l'un d'entre eux, si l'on ramasse cent voix avec ta liste, je veux bien aller à pied à Notre-Dame de Laghet.

— Je ne suis même pas sûr que ma femme voterait pour nous. Elle n'en a que pour Masséna et ses belles manières, dit un autre. Pensez, il lui fait même le baisemain quand il la rencontre.

Joseph Albin calma ses troupes.

— Attendez, nous avons quatre ans pour nous organiser. Et d'ici là, il en passera de l'eau sous les ponts du Paillon. N'oubliez pas que personne ne



connaissait de Gaulle au début de la guerre. Quatre ans plus tard, tout le monde parlait de lui.

— Tu te prends pour de Gaulle à présent ? lui demanda-t-on. Remarque, ce serait cocasse. On a déjà Staline et Masséna au village. Il ne manquerait plus que de Gaulle.

Albin tapa sur la table, voulant rendre à la séance la gravité qu'elle méritait.

— Bon, on redevient sérieux. Voilà quel est mon plan : nous allons rester dans le camp de Masséna le temps qu'il le faudra, et ceci aux yeux de tous. Une période durant laquelle nous allons nous transformer en véritables maquisards, portant nos coups en silence, sans jamais rater une occasion de nous en prendre au maire ou à Masséna, et toujours à visage couvert. Et n'oublions jamais que le ciel travaille pour nous. Avec son aide, nous parviendrons à démontrer aux habitants que nous représentons la seule force capable de rendre sa dignité à ce village.

Albin ajouta, prouvant ainsi son pragmatisme :

— Je serais prêt à changer d'avis dans le cas où une majorité ne se dessinerait pas en notre faveur. Mais je place tous mes espoirs en Dieu. Il ne m'a jamais déçu.

La décision de mettre la liste électorale en points de suspension rendit le moral aux troupes. La stratégie de maquisard leur convenait, bien plus qu'une aventure qui leur vaudrait de passer pour des couillons aux yeux de tous. Et ce fut ainsi qu'ils se séparèrent, décidés semblait-il à porter de rudes coups à leurs adversaires.

Une réunion qui garda son secret jusqu'au lendemain, à l'heure où Blaise Caponi ouvrait son bistrot.

Les résistants cachaient en effet un traître en leur sein. Un pragmatique qui, dans son rêve d'entrer un jour au conseil municipal, préférerait mettre son pas dans celui du favori, même si Dieu jouait dans l'autre camp.

Le maire ne put s'empêcher de rire en l'écoutant. Masséna cocu. L'idée ne lui fut pas désagréable malgré quelques poignées de main échangées ces derniers temps. L'opposition divisée en deux listes concurrentes lui sembla une bien meilleure nouvelle, de nature à assurer sa réélection avec plus d'éclat que lors de la dernière consultation.

— Qu'a-t-il voulu dire en parlant de maquisards ? demanda Blaise, sceptique sur ce point.

Le judas lui rapporta ce qui s'était dit, n'oubliant aucun détail.

— Prudence tout de même. Tu continueras à le serrer de près. Et tu viendras me prévenir dans l'instant de toute nouveauté.

« Sacré Albin, se dit Caponi une fois seul. Une stratégie de maquisard ; ça lui ressemble bien, lui qui a frayé tant et plus avec les Italiens durant l'occupation. »

Une accusation qui ailleurs aurait révélé une trahison de nature à vous conduire devant les tribunaux. Mais dans ce village, où bien des familles comptaient quelques transalpins, l'occupation avait pris le visage d'une réception entre amis. Drôles d'envahisseurs à vrai dire. Ces derniers passaient en effet leur temps à séduire les filles, à pêcher dans le Paillon et à jouer au football avec les gosses du bourg. Et quand arrivait le dimanche, leurs fusils toujours au placard, les soudards de Mussolini sortaient leur fanfare afin de distraire et faire danser la population.

L'Italie finit par capituler, mettant un terme à sa terrible répression. L'Allemand apparut alors dans le paysage. Et les villageois, toutes origines confondues, apprirent le sens du mot occupation.

Lebel laissa sa jeep sur la place et se dirigea à pied vers la maison de l'ancien facteur.

Quelle pulsion l'avait donc conduit à prendre part à cette affaire ? Il s'y était engagé, et quel que soit l'ennui qu'il éprouvait à l'idée de cette démarche, il paraissait bien décidé à la mener à son terme.

La liberté teintée de misanthropie, à laquelle il tenait tant, partait en lambeaux avec sa décision de quitter sa tanière. Chaque jour un peu plus, il se trouvait mêlé à un jeu auquel il s'était pourtant promis de ne plus participer.

La mémoire de Lucien lui commandait sans doute de veiller sur le destin d'Hélène. Il n'était pas écrit dans sa mission d'avoir à renier des postulats qu'il croyait à jamais gravés dans le marbre. Charles devait cependant admettre l'évidence. Cette fillette occupait à présent le centre de son existence.

Edwige n'aurait pas fini d'en rire. Charles Lebel le cynique, un être sans illusion, pris dans les filets d'une enfant de neuf ans.

Un destructeur aussi, à la finesse redoutable, avec lequel la jeune femme avait passé plusieurs années. Elle en était ressortie marquée au fer rouge.

— Je pars comme on retrouve la surface de l'eau après une trop longue séance d'apnée, afin de respirer à nouveau, lui avait-elle annoncé un beau matin en faisant ses valises.

Edwige s'était enfuie, souhaitant qu'il ne fût pas trop tard. Le soleil, qui lui avait tant manqué, risquait à présent de lui brûler la peau.

Charles était arrivé devant la maison. Une bicoque de garde-barrière, minuscule à souhait, au toit pentu couvert de mousse, offrant une façade qui n'avait plus vu de peintres depuis sa construction. Un homme travaillait dans le jardin. Vêtu d'une salopette de mécano, portant un chapeau de paille appartenant sans doute à son épouse, celui-ci repiquait un plan de salades.

— Monsieur Jean-Baptiste Amadori, je suppose ? demanda-t-il en s'approchant du grillage.

L'autre se leva et retira son chapeau. Charles l'observa durant un instant. Des mains de bûcheron courtes et puissantes, des doigts épais, laissant peu augurer de la légèreté et de la finesse que Charles avait découvertes sur le tableau. M. Amadori apportait une nouvelle preuve de la justesse d'une loi bien connue des amateurs d'art. Celle-ci affirmant que les œuvres n'ont pas à ressembler à leurs maîtres.

— Et vous, vous êtes l'écrivain.

— Comment l'avez-vous deviné ?

L'ancien facteur haussa les épaules.

— Vous savez, ici il ne vient jamais personne. Et Jeannot, le petit qui m'a remplacé, m'a dit en livrant le courrier que vous l'avez interrogé sur mon compte.

— Une bonne déduction. Puis-je vous parler, monsieur Amadori ?

Ce dernier baissa la tête.

— Je préfère que vous voyiez ma femme. C'est elle qui s'occupe de tout.

La porte de la cuisine s'ouvrit à cet instant. Mme Amadori, coiffée de bigoudis, portant une robe de chambre aux couleurs effacées, montra son nez et s'arrêta sur le pas de la porte.

— C'est pourquoi ? demanda-t-elle sur un ton qui ne cachait pas sa méfiance.

— C'est l'écrivain, le monsieur qui s'est installé à l'Albéra, lui apprit son époux.

— Et qu'est-ce qu'il nous veut, monsieur l'écrivain, nous vendre ses livres sans doute ?

Lebel prit le parti d'en rire.

— Non, pas aujourd'hui. Une autre fois peut-être. Je suis venu en fait pour engager votre mari. J'ai un travail à lui confier. Un travail rémunéré, bien sûr !

— Ça veut dire que vous le paierez ?

Charles répondit d'un hochement de tête.

— Bon, entrez. On peut en parler.

Mme Amadori se retourna vers son mari qui arrivait sur leurs pas.

— Je suis assez grande pour me défendre toute seule. Toi, tu peux retourner à tes salades.

Ils pénétrèrent dans une cuisine où pas une cuillère n'était autorisée à la moindre fantaisie. Charles l'aperçut alors, incongrue dans ce monde de formica et d'aluminium récuré. Une petite peinture, représentant le visage d'un vieil homme. Le trait à peine estompé, l'expression de la douleur explosait dans une sobriété insoutenable.

— C'est mon beau-père, lui apprit Mme Amadori. C'est Jean-Baptiste qui l'a faite, à l'époque où il dépensait son temps et notre argent à ces bêtises.

— Et qu'était-il arrivé à votre beau-père, quand votre époux a peint ce tableau ?

Elle eut un geste de la main.

— C'était après la mort de sa femme. Une délivrance pour elle et pour nous. Elle perdait complètement la tête à la fin. Une idiote, voilà ce qu'elle était devenue.

Charles ne pouvait quitter la toile des yeux. Mon Dieu que cet homme devait aimer son idiot. Et il fallait, à l'ancien facteur, une âme à fleur de peau au service d'un immense talent pour s'emparer ainsi de toute cette mélancolie.

Mme Amadori le fit revenir à elle.

— Bon, parlons de choses sérieuses maintenant. Vous voulez embaucher Jean-Baptiste. Et c'est pour faire quoi que vous le voulez ?

— Des travaux, répondit-il, évasif.

— Des travaux ! Vous êtes sûr que c'est bien lui que vous cherchez ? Moi, je vous préviens parce que je ne veux pas d'histoires avec les gens. Mais le Jean-Baptiste, il sait rien faire de ses dix doigts. Je dirais même qu'il a deux mains gauches. Même pour le jardin, il est pas bon à planter trois salades l'une derrière l'autre.

Adorable épouse, qui crut bon d'ajouter, prouvant ainsi qu'elle tenait son compagnon en grande estime :

— Remarquez, pour les lettres il ne se trompait jamais. Mais je crois pas que c'est pour distribuer le courrier que vous voulez l'engager.

Charles ignora la remarque. Trouvant l'entretien un peu long à son goût, il en vint au fait.

— J'aurais besoin de lui tous les après-midi, du lundi au vendredi. Et je vous donnerais...

Il réfléchit un instant, retrouvant pour l'occasion son sens de l'économie.

— Disons quarante pour cent de sa pension.

— Cinquante !

Lebel se leva. Son regard avait retrouvé cette lueur où d'autres lisaient une fureur contenue, et qui n'était que le reflet de son ennui.

— Très bien, ne vous fâchez pas. D'accord pour quarante pour cent. Il commencera quand ? demanda Mme Amadori.

— Je vais le voir et nous en conviendrons.

Il ouvrit la porte, l'épouse du facteur à la retraite sur ses talons.

— Je veux le voir, mais seul si vous le permettez.

— Je vous préviens, j'exige un mois d'avance le jour où il commencera, dit-elle en femme qui ne cédait jamais le dernier mot.

Jean-Baptiste retira de nouveau son chapeau en le voyant arriver. Lebel lui expliqua en quelques phrases ce qu'il attendait de lui.

— Mon bon monsieur, voilà plus de trente ans que je n'ai pas touché à une palette. Et vous savez, je peignais d'instinct, sans jamais avoir étudié.

Charles eut un geste de la main. Il n'attendait de Jean-Baptiste qu'un travail des plus élémentaires, ne demandant que du goût et du temps.

— Et l'exercice vous permettra en outre de vous y remettre et de retrouver la main. J'ai vu le tableau dans la cuisine et je regarde tous les jours votre « Pont sur le Paillon » Alors, des décors...

— Je savais que cette peinture se trouvait chez vous. Vous l'aimez, vraiment ?

— Oui, Jean-Baptiste, vraiment !

— Ça me fait plaisir que vous m'appeliez Jean-Baptiste.

Il regarda en direction de la maison et ajouta, baissant la voix :

— J'ai réussi à sauver une dizaine de toiles. Elles dorment dans la remise d'un ami avec mes brosses et mon chevalet. Si vous voulez, nous irons les voir ensemble.

— Les voir et les sortir de leur cachette. Il est temps pour vous de ne plus avoir honte de ce don que le ciel vous a accordé.

Pénétrant dans l'entrepôt de la mairie, Gustave Rostagni, second adjoint, crut se trouver mal.

— Mon Dieu, dit-il à haute voix en découvrant le spectacle qui s'offrait à lui.

Les décors en bois avaient été barbouillés de peinture rouge. Les panneaux de toile étaient lacérés de coups de couteau et arrachés de leurs supports. En outre, tout avait été jeté au sol, donnant à l'atelier la triste impression d'avoir essuyé un ouragan.

Le travail d'Antonio Conti et de Jean-Baptiste Amadori saccagé en quelques minutes sans doute. Et ce désastre intervenant à quatre mois de la date fixée depuis bientôt un an.

Un événement que le conseil municipal avait arrêté au détail près. L'objectif étant d'offrir aux habitants un dimanche de festivités alliant traditions et modernité. Un programme élaboré après maintes réunions où le consensus sur l'essentiel n'empêcha pas quelques escarmouches sur des questions secondaires.

Masséna avait exigé que la journée commençât par la grand-messe de dix heures. Un geste en direction de Joseph Albin, dans son désir d'accorder à celui-ci une victoire de nature à lui rappeler qu'ils militaient sous la même bannière. Albin l'inquiétait depuis quelque temps. Il votait en effet contre tous les projets, même ceux que Masséna soutenait, et ceci sans jamais justifier sa position.

Louis Fighiera s'était élevé contre cette décision, au nom de la laïcité. Une empoignade des grands jours, sans vainqueur ni vaincu, mais avec quelques belles envolées pour le plus grand plaisir des villageois présents. Caponi avait alors calmé les ardeurs des deux antagonistes. Après tout la messe se tenait chaque dimanche. Et la démocratie exigeait que l'on respecte les citoyens qui voulaient y assister. « Et les autres, en attendant, pourront toujours venir boire un coup au bar », pensa-t-il.

Un repas champêtre devait réunir la population sous les chênes et les pins maritimes de la forêt communale. Des agapes préparées par les femmes du village, dans la pure tradition de la cuisine du Comté.

Le spectacle aurait lieu à dix-huit heures sur la grande place, décorée pour l'occasion comme on ne l'avait jamais vue. Un bal était prévu en clôture de cette belle journée. Un orchestre niçois au nom sud-américain avait déjà reçu son chèque de réservation.

Certains, poussant le détail, avaient même consulté les annales de la commune. Ils apprirent ainsi qu'il n'avait pas plu un neuf juillet depuis quarante-huit ans. Et le dernier orage n'avait duré qu'une demi-heure.

Le plus rigoureux des habitants aurait eu bien du mal à accuser l'équipe municipale de légèreté. Tout avait été prévu, excepté le sabotage dont elle était victime.

Gustave Rostagni se précipita au bistrot. Un quart d'heure plus tard, ils étaient vingt à constater les dégâts.

— Ne touchez à rien, leur dit le maire. Je cours prévenir les gendarmes.

— Et tu leur donneras en même temps le nom de celui qui a commis cette saloperie, suggéra l'un des présents, appartenant au camp des anticléricaux.

Caponi s'arrêta et revint sur ses pas.

— C'est avec des accusations en l'air que l'on a envoyé des milliers d'innocents dans les camps de concentration. Laissons les gendarmes faire leur métier et évitons les rumeurs en attendant. Il y en a assez qui circulent sur cette commune pour ne pas en ajouter d'autres.

Le maire ne pouvait imaginer Joseph Albin dans ce mauvais rôle. Ce geste ne lui ressemblait pas. En outre, son espion l'avait informé que le camp adverse attendait les résultats de la journée en question avant d'arrêter son action. Albin et ses acolytes espéraient un fiasco semblable à celui de la fête scolaire. Le ciel pouvait bien leur accorder ce cadeau, de nature à discréditer Caponi et Masséna par la même occasion.

Antonio Conti découvrit le désastre à son tour. Il vint alors s'asseoir près de Jean-Baptiste Amadori. Le menuisier et le peintre dans le même désarroi, observant le triste spectacle d'un œil mouillé sans pouvoir échanger une phrase.

Le facteur à la retraite se leva alors. Il se rendit au bar, se fit servir trois verres de vin blanc qu'il but coup sur coup avant de se rendre compte qu'il n'avait pas un sou sur lui.

— Vous les mettez sur le compte de M. Lebel, dit-il à Mme Caponi.

Celle-ci hésita un instant.

— Ne vous faites pas de souci, Jeanne. Je lui donnerai une toile pour la peine. Et ce sera bien la première fois qu'une de mes peintures me rapportera quelque chose.

— Dans ce cas, c'est vous qui le lui direz.

— Je lui dirai. Lui et moi nous sommes copains à présent.

Les gendarmes étaient arrivés entre-temps à l'entrepôt. Ayant découvert une vitre brisée à l'arrière du local, ils en vinrent à déduire que le coupable était passé par là. Des traces de pas sur l'allée sablée prouvaient aussi que celui-ci chaussait du quarante-trois. Ils avaient affaire à un homme de grande taille, de toute évidence.

— Dans les un mètre quatre-vingts, en conclut l'adjudant.

Les gendarmes se livrèrent ensuite à une enquête dite de voisinage. Ils apprirent ainsi qu'une quatre chevaux Renault, inconnue du village, avait été aperçue la veille, arrêtée non loin de l'entrepôt. Personne, hélas, ne put fournir la moindre indication concernant son propriétaire.

L'infamie avait donc été perpétrée par un étranger. La nouvelle rassura tout en ouvrant bien des supputations. Certains y virent un acte politique. D'accord sur le mobile, le groupe se divisa quant à la couleur du malfaisant.



Rouge pour les calotins, il ne pouvait appartenir qu'au camp des ennemis du peuple pour les autres.

On venait aux informations, l'agitation gagnant en intensité avec la sortie des ateliers et des usines.

Une journée des plus prospères quant au chiffre d'affaires. M. le Maire n'éprouvait pourtant aucun plaisir face à un tiroir-caisse bien rempli.

— J'ai demandé à Conti et à Jean-Baptiste de dresser le bilan des dégâts. Et ce soir, à la fermeture du bar, je réunirai tous ceux qui ont à voir avec le spectacle, disait-il à la ronde. Demain, vous connaîtrez notre décision.

On le questionnait, voulant avoir son avis sur le coupable. Il avait alors un geste évasif de la main.

— Je n'en sais pas plus que vous. Les gendarmes sont à présent persuadés qu'il s'agit du mystérieux étranger à la quatre chevaux blanche. Quant à ses mobiles...

Robert Barralis, le généreux donateur, était venu se joindre au groupe. Lebel avait appris la nouvelle à la sortie de l'école. Surprenant tout son monde, il arriva lui aussi à l'entrepôt.

La décision à prendre tournait autour de trois questions : fallait-il annuler la fête ? Devait-on la maintenir en supprimant le spectacle ? Pouvait-on donner le spectacle sans décors ?

Antonio Conti fit remarquer qu'une quatrième possibilité méritait d'être examinée. Elle se résumait ainsi : pouvait-on donner le spectacle tel qu'il était prévu, avec l'ensemble des décors ?

— Monsieur Conti, reprit le maire, vous venez exactement de nous prouver le contraire.

— Oui, c'est vrai. Avec Jean-Baptiste, on a mis huit mois pour faire le travail. Mais Jean-Baptiste et moi, tout seuls !

La réalisation de décors exigeait en effet quelques gestes appartenant à de véritables professionnels, mais surtout des centaines et des centaines d'heures passées à des tâches à la portée de tous : manipulations, assemblages, ponçage, enduit et couches de fond.

— J'ai compris ! Vous voulez dire que si quelques volontaires venaient vous aider, vous pourriez envisager de produire un autre jeu de décors en quatre mois.

— Pas quelques, mais beaucoup de volontaires. Moi, je suis d'accord pour travailler tous les soirs jusqu'à dix heures après ma journée. Mais il y aussi le cas de Jean-Baptiste. Et lui, avec sa femme...

L'ancien facteur s'approcha alors.

— Tu vois, je suis là, avec toi. Et je serai à tes côtés autant qu'il le faudra.

Le maire assura que la plupart de ses amis politiques s'inscriraient parmi les bénévoles. Mlle Bonfils leur promit que tous les adolescents, attachés au projet, viendraient aider eux aussi.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Conti en s'adressant à Jean-Baptiste.

Ce dernier eut une réponse qui étonna son monde. Au village, chacun connaissait la douce et charmante Mme Amadori.

— Moi, je suis à la retraite, et je n'ai plus que ça à faire maintenant. Je resterai donc ici du matin au soir pour travailler avec ceux qui voudront mettre la main à la pâte. Et ma femme dira ce qu'elle voudra. Si on nous envoie du monde comme promis, je crois que nous pouvons nous engager à finir à temps.

Ne demeurait plus dès lors qu'un seul problème à résoudre : le surcoût entraîné par ces dégradations. Robert Barralis crut bon d'intervenir sur le sujet. Lui ne savait ni poncer ni peindre. Il tenait malgré tout à continuer à soutenir un projet qui désormais lui tenait à cœur. Ne lui restait plus qu'à se décharger de quelques billets de cent francs.

Charles Lebel quitta l'entrepôt sans avoir eu à s'immiscer dans le propos. Sans doute l'aurait-il fait si l'affaire ne s'était pas démêlée à si bon compte. Hélène aurait mal vécu l'annulation du spectacle. Depuis des mois, travaillant jusqu'à l'épuisement, elle n'avait qu'une idée en tête : réussir sa prestation et faire ainsi oublier l'échec de la fête.

Installé sur sa terrasse, Charles dînait d'un morceau de viande froide, de quelques olives du pays et d'un fromage de chèvre ; un repas arrosé de deux ou trois verres de vin des coteaux de Bellet.

Il aperçut alors l'ancien facteur qui, un sac de l'armée sur l'épaule, grimait le chemin desservant les deux maisons voisines.

— Je voulais vous remercier, dit ce dernier en arrivant à lui.

— Grand Dieu ! Et ces remerciements ne pouvaient pas attendre jusqu'à demain ? Commencez par poser votre sac et asseyez-vous. Je vais vous chercher un verre. Nous allons trinquer à votre santé et à celle de M. Conti. Je pense que vous le méritez bien.

Il lui servit à boire.

— Racontez-moi à présent ce qui justifie cette heure de marche dans les collines alors que la nuit va tomber.

— J'ai trouvé grâce à vous le courage qui me manquait depuis quarante ans.

— Grâce à moi ?

— Je vous explique.

Jean-Baptiste Amadori était rentré chez lui avec deux bonnes heures de retard. Sa douce moitié l'attendait sur le pas de la porte, mains sur les hanches. Le crime de son époux, à l'écouter, méritait une punition exemplaire. Elle avait

donc décidé de le priver à jamais de tabac. Et pour bien prouver qu'elle ne badinait pas, elle lui montra sa pipe, ou du moins ce qu'il en restait après quelques coups de marteau.

Jean-Baptiste avoua à Lebel que trois verres de vin blanc pris au bistrot l'avaient aidé à prouver sa virilité. Sans un mot, il retrouva alors son vieux sac dans lequel il entassa quelques affaires avant de quitter les lieux.

— Vous savez ce qu'elle m'a dit quand que je partais ? Elle m'a dit que demain je la supplierais pour qu'elle m'autorise à revenir à la maison. Vous vous rendez compte, ma propre maison, celle que m'ont laissée mes parents.

Jean-Baptiste but une gorgée de vin et reprit en souriant :

— Je me marre, car je lui prépare une drôle de surprise à ma Simone. Figurez-vous que je vais aller demander à mes anciens collègues d'arrêter de délivrer ma pension à la maison. J'irai la prendre au bureau. Et ça m'étonnerait qu'elle fasse encore la mariole à la fin du mois.

— En quoi vous ai-je aidé à prendre cette décision ? demanda Lebel.

— Vous avez oublié ? Un jour, je vous ai demandé pourquoi vous aviez quitté Paris. Vous m'avez alors répondu que c'était pour fuir toutes les tyrannies et pour ne plus avoir que votre écriture en tête. C'est en pensant à vos paroles que je me suis engagé à travailler sur les décors. Vous voyez, de toute façon Simone n'aurait pas accepté ma décision. Et je peux dire qu'elle m'a aidé en prenant les devants.

Lebel eut un geste de la main. L'île déserte est une utopie inaccessible, aurait-il pu avouer au spectacle de celle où il avait trouvé refuge, devenue un centre de vacances avec le temps. Nous sommes des êtres sociaux, au-delà de toute volonté. Et les autres finissent toujours par nous rattraper, où que nous allions.

— Il ne me reste que quelques années à vivre, reprit l'ancien facteur. J'ai décidé de les consacrer à la peinture. Encore grâce à vous, j'ai repris une brosse dans les mains. Et là, je me suis rendu compte combien la peinture m'avait manqué.

— Une décision courageuse. Mais où allez-vous vous installer à présent ?

— Vous connaissez la remise de mon ami, là où sont stockées mes toiles. Vous avez vu qu'il y avait un lit, un lavabo et surtout de la place pour travailler. J'ai deux draps propres dans mon sac. Et je peux vous assurer que c'est au paradis que je vais emménager !

Charles se leva et entra dans la maison. Il revint portant une assiette, un couvert, l'une de ses pipes et un paquet de tabac.

— En attendant de vous installer dans votre paradis, vous allez partager mon repas. Et ce soir vous dormirez ici. Quant à la pipe, voilà des années que je ne m'en sers plus. Vous pouvez fumer sans risque. Les microbes n'ont pas survécu tout ce temps.

— Je ne voulais pas vous déranger, monsieur Lebel.

— Laissez, Jean-Baptiste. Il faut bien se soutenir entre créateurs, ajouta-t-il dans un sourire.

— Dans ce cas, vous prendrez l'une de mes toiles. Vous viendrez la choisir dès demain.

— Il faudra, mon cher, que vous appreniez à valoriser un peu plus votre travail. Un repas froid, une vieille pipe et une nuit sur un canapé-lit ne valent pas l'un de vos tableaux.

— Il y a aussi trois verres de vin blanc.

Charles fut ainsi informé qu'une ardoise l'attendait au bistrot.

— Dans ce cas, le marché me semble déjà plus équitable, en convint M. l'écrivain en souriant toujours.

— Il y a quelque chose de plus important, monsieur Lebel. Ça me fait un très grand plaisir de vous l'offrir.

La fête se voulait un événement à destination des villageois. Portée par le bouche à oreille, la nouvelle s'était répandue d'une vallée à l'autre. Ils arrivèrent de Lucéram, de Coaraze, de Bendejun et même de Sospel. Le maire connut un instant de panique face à cette foule inattendue. Le temps d'évaluer la situation, celui-ci dressa les plans d'une bataille qui devait se dérouler sur deux fronts à la fois : la commune et son auberge.

Ses adjoints et ses plus chauds partisans autour de lui, Caponi donna ses ordres :

— Titin, toi, tu vas aller faire du porte-à-porte. Demande aux habitants qui le voudront d'apporter chaises et tabourets sur la place. Ils les récupéreront demain. Objectif, en trouver deux cents. Et pas une de moins. Allez file !

Titin parti, il se tourna vers Gustave :

— Je te charge de me réquisitionner Antoinette, Alphonsine, Gilberte et la veuve Nitart. À la réflexion, laisse Gilberte de côté. Avec l'héritage qui vient de lui tomber du ciel, elle a trop d'argent à présent pour se prêter à un extra.

Il ajouta, un ton plus haut :

— Hé oui, j'ai aussi besoin de monde ici ! Parce qu'il faudra les faire manger et boire tous ces drôles qui débarquent sans prévenir. Allez, ne traîne pas Gustave.

— Si nous avons bien compris, tu n'assisteras pas au repas communal, lui fit-on remarquer.

Caponi leva les bras au ciel. Comment aurait-il pu deviner ce qui leur arrivait ?

— J'avais prévu de fermer boutique de midi à trois heures. Mais là, si je laisse cette foule affamée, ça va être la révolution. Je paraîtrai juste pour l'apéritif, le temps de dire quelques mots avant de revenir ici.

Trois autres partirent avec des listes, décidés à dévaliser les épiceries et les boulangeries de Berre, de Blausasc et de Touët-de-l'Escarène.

Une belle journée que rien ne vint gâcher. Après le repas, en attendant le spectacle, villageois et visiteurs sortirent leurs boules de pétanque pour un concours improvisé.

Même le temps semblait de leur côté. Les prières de Joseph Albin n'avaient pas eu à l'évidence l'écho espéré. Le ciel avait choisi le camp des mécréants, leur réservant une chaleur tolérable ; juste ce qu'il fallait pour pousser les paroissiens à la consommation sans toutefois les accabler.

Arriva enfin l'instant crucial, celui du spectacle, attendu par tous les villageois qui pourtant ne partageaient pas les mêmes espérances. La majorité d'entre eux croisaient les doigts en souhaitant un succès, tandis que d'autres

implorèrent leurs saints préférés, leur demandant de leur accorder un second fiasco.

Jean-Baptiste et Antonio ôtèrent les couvertures qui cachèrent les décors. Et la foule eut bien du mal à imaginer que ce travail était l'œuvre d'amateurs et de bénévoles.

La musique joua son rôle dans la capture de l'intérêt des moins attentionnés. Un texte d'une grande qualité, servi par une voix qui semblait sortir du Paillon dont elle racontait l'histoire, les mit sous le charme. Enfants et adolescents se succédèrent, offrant un spectacle où l'on perçut la densité du travail et de l'effort ; une prestation inattendue de la part de comédiens de circonstance. Des costumes, des accessoires sans une faute de goût, où pas un anachronisme ne vint choquer l'érudit. On nota un seul bémol, rançon de la gloire en quelque sorte. Certains spectateurs, placés trop loin de la scène, perdirent une grande partie du récit.

Une poignée de journalistes, représentants de quotidiens locaux, s'étaient mêlés à la foule. Ils avaient gardé l'anonymat, persuadés qu'on leur servirait à nouveau des majorettes en tutu. Le show semblait avoir convaincu les plus sceptiques. Et dès lors, chacun d'entre eux voulut écrire son article. Mlle Bonfils les envoyait à l'auberge où Caponi, malgré la surcharge de travail, trouvait le temps de quelques belles formules. Il n'oubliait pas de quitter son tablier avant de poser pour la photo.

L'auberge réalisa sa meilleure recette depuis sa création. À une heure du matin, quand Blaise baissa son rideau, ne restait plus une bouteille de bière, plus un jus de fruit ni un quignon de pain à la cuisine.

Le maire y pensait encore en prenant place à la table du conseil municipal. Une séance de rentrée, à l'ordre du jour allégé les attendait. Quelques rares citoyens s'étaient déplacés. Les questions du jour ne laissant pas augurer de joutes verbales acérées entre les ténors des deux camps.

Louis Fighiera, premier adjoint, avait demandé de tirer un bilan de la fête, promettant au maire une neutralité sans faille.

— Je compte sur toi, l'avait prévenu Caponi. N'allons pas chercher de querelles sur des points où nous avons obtenu un consensus.

— Je te donne ma parole. Un rapport de comptable, que des faits et des chiffres sans aucun commentaire.

Louis Fighiera se leva, sa feuille à la main.

— Vous avez eu une nouvelle preuve, leur dit-il, de ce que le peuple peut réaliser dès qu'on le libère de la tyrannie des possédants.

Ça commençait mal. Et la remarque eut comme effet de réveiller Philibert Masséna qui sommeillait parmi les siens. Son intervention manqua malgré tout de vigueur. L'assistance clairsemée ne méritait sans doute pas ses grandes envolées habituelles.

— Le génie de notre peuple, je vous l'accorde. Des enfants, des adolescents, des adultes conjuguant leurs efforts et tirant ainsi profit des deniers d'un capitalisme éclairé et généreux.

— Des deniers qu'on leur a confisqués, et dont on leur rend une partie comme une aumône, lui répondit Louis Fighiera.

Un affrontement que Caponi laissa se poursuivre sans intervenir. Il avait encore en tête les propos de Robert Barralis. Il tenait à présent à asseoir le rôle que ce dernier lui avait révélé : représenter la sagesse et la quiétude face aux débordements des excités des deux camps.

Le rapport de Fighiera à son terme, sans autre incident notable, le maire prit la parole :

— Je tiens à ce que le succès de cette fête soit mis au crédit de tous ceux qui y ont participé, quelle que soit leur appartenance politique. Et j'espère qu'il en sera toujours ainsi, persuadé que cette manifestation a de beaux jours devant elle. Et puisque nous évoquons son avenir, je me tourne à présent vers notre amie Alberte, que nous allons écouter avec plaisir.

Mlle Bonfils se leva. Reprenant les paroles du maire, elle leur servit en ouverture un plaidoyer en faveur de la tolérance et de la fraternité.

— N'oubliez jamais que l'essentiel nous rassemble, et que seules quelques sensibilités différentes nous divisent, dit-elle en concluant cette partie de son intervention. J'en arrive à présent aux questions concrètes. Louis Fighiera a évoqué dans son rapport un problème qui me paraît primordial. Et je vous suggère d'en débattre avant d'aller plus loin. Reconnaissons que nous avons été débordés par le succès de l'événement. Et l'année prochaine, par la publicité qui nous a été faite, attendons-nous à recevoir plus de monde encore.

Le problème en question méritait en effet toute leur attention.

— J'attends les suggestions, d'où qu'elles viennent, dit le maire, prouvant une fois de plus sa largesse d'esprit, oubliant d'avouer qu'il se trouvait à court d'idées face à l'équation à résoudre.

L'un d'entre eux proposa de réserver la fête aux seuls habitants du village. Irréaliste au regard des libertés individuelles. Des réjouissances communales étant par essence accessibles à toutes les personnes qui veulent y assister. Et ce n'est certes pas ici que l'on ouvrirait la porte à la ségrégation.

Un autre défendit le concept d'une tribune démontable, utilisée d'année en année, que l'on pourrait agrandir si le spectacle attirait plus de monde encore. La proposition n'était pas sans intérêt.

— Par contre, elle condamne le bal, fit valoir un troisième. Il paraît en effet impossible d'installer une tribune et de faire danser les gens au même endroit.

— Et si nous déplaçons le bal ?

— Il serait à mon avis plus aisé de déplacer le spectacle, déclara le second adjoint. Ainsi, la tribune pourrait rester en place toute l'année.

Le maire leva la main, voulant arrêter les rêves et les débordements. Ces messieurs venaient en effet d'engloutir le budget communal d'une année en quelques phrases. Imaginer de donner les représentations ailleurs que sur la place conduirait à l'obligation d'aménager un nouvel espace. Ce qui signifiait qu'il faudrait le viabiliser et l'équiper. Et tous ces frais sans même compter l'investissement affairant à la tribune.

— Dans ce cas, il faut nous résoudre à faire payer les spectateurs. Un prix symbolique j'entends bien, question de dissuader ceux qui ne viennent que parce que c'est gratuit.

L'hypothèse était émise par l'un de ses amis politiques, Fighiera le reprit sans animosité :

— Ce sont encore les plus pauvres qui seront privés de dessert. Remarque, ils en ont l'habitude.

— Louis, tu connais mes opinions. Et ce n'est pas de gaieté de cœur que je verrais les camarades mettre la main à la poche. Mais je ne demande qu'à changer d'avis si l'un d'entre nous offrait une autre solution.

Ils réfléchirent chacun de leur côté. Caponi se souvint alors de sa jeunesse. Un plaisir dont il aurait été privé, même si celui-ci ne coûtait que deux sous. Il devait bien admettre toutefois qu'aucune autre perspective ne leur était offerte. Ce fut ainsi, sans enthousiasme, qu'il proposa que l'on vote cette option.

Fighiera guerroya quelques instants pour le principe. Toutefois, son idée de ne faire payer que les riches ne tint pas l'analyse. Ils n'allaient pas exiger des spectateurs qu'ils présentent leur feuille d'impôt en réservant leur place.

Cette décision ne réglait toutefois que la moitié du problème. La recette escomptée, au prix retenu, était loin de pouvoir financer le transfert du spectacle.

— Et si nous demandions une subvention au conseil général ? suggéra alors Mlle Bonfils. Après tout, notre promenade dans l'Histoire défend les couleurs de ce département. Et les applaudissements auxquels nous avons eu droit prouvent bien l'adhésion populaire à cette entreprise.

Masséna leur servit un petit sourire ironique. Comment peut-on à la fois combattre l' élu de son canton en soutenant son adversaire et souhaiter qu'il intervienne en votre faveur ?

— Ce n'est pas à cet élu que je m'adresserais pour présenter cette requête, mais à vous, monsieur Masséna. Chacun sait que vous ne manquez pas d'amis au conseil général.

— Je le ferais sans hésiter pour vous, mademoiselle Bonfils. Je le ferais aussi, si mon contradicteur invétéré au sein de cette assemblée me le demandait en y mettant les formes.

Tous les regards se tournèrent alors vers Fighiera. L'assemblée attendait de sa part quelques phrases acerbes et ironiques. Mais celui-ci surprit son monde. Faisant preuve d'une belle adresse, il s'en sortit avec les honneurs, sans toutefois renier ses convictions.



— Je n’oublie pas que nous avons décidé de nous unir autour de ce projet. Il ne sera pas dit qu’un représentant du peuple ait empêché celui-ci de trouver les moyens d’aller plus loin. Et le conseil général ne ferait après tout que nous rendre un peu de cet argent que nous, travailleurs, lui confions. Je demande donc à M. Masséna d’avoir l’amabilité de présenter notre dossier à qui de droit.

L’arrière-arrière-petit-neveu du maréchal d’Empire s’estimant satisfait, Caponi leva la séance, déclarant que l’on attendrait la décision du conseil général avant d’arrêter une stratégie.

Et tout ce petit monde se retrouva à l’auberge, les calotins y compris. Nul, au village, n’aurait pensé à sourire en apercevant amis et ennemis politiques accoudés au même comptoir. Chacun considérait ici le bar comme un espace neutre ; la Maison du Peuple en quelque sorte.

Mlle Bonfils buvait elle aussi son Quinquina à l’occasion. Elle refusait par contre de « remettre ça ». De tournée en tournée, ces messieurs finissaient toujours par en remettre une de trop à son goût.

La voyant seule, Philibert Masséna s’approcha.

— N’était-il pas dans vos projets de faire participer les adultes au spectacle ? lui demanda-t-il.

— Ça l’est en effet, mais toujours à l’état de projet. J’avoue que l’avenir, et surtout l’ampleur de nos représentations, dépendent bien plus de vous que de moi.

— Je peux déjà vous promettre que le conseil général fera un geste. Je peux aussi vous affirmer que je me battraï pour qu’il soit le plus généreux possible.

— Dans ce dernier cas, nous ajouterons à notre programme deux tableaux où paraîtront des adultes. Vous n’avez pas oublié que notre but est de voir une grande majorité de la population participer à l’entreprise.

Philibert se pencha sur la directrice, comme pour une confidence.

— Figurez-vous, ma chère, que mon épouse s’est mise en tête de tenir un rôle dans l’une de vos reconstitutions.

— Mme Masséna ! s’étonna la directrice.

L’épouse de l’illustrissime ne les avait pas habitués à de telles familiarités. D’une vingtaine d’années plus jeune que son mari, Héloïse Masséna imageait au mieux la noblesse d’Empire. Et son entrée à l’église, à la messe du dimanche, représentait un spectacle à elle seule. Le front haut, raide et absente, Madame avançait jusqu’au prie-Dieu qui portait son nom, un bras négligent offert à son époux.

Louis Fighiera, dans son peu de respect pour les arbres généalogiques, avait eu une phrase qui appartenait désormais aux légendes du village : « À la voir marcher, on pourrait penser qu’on lui a planté un bâton dans le trou du c... Un bâton de maréchal, bien évidemment. »

— Ce sera un plaisir d’avoir Mme Masséna avec nous, affirma Mlle Bonfils.

Puis elle ajouta, reniant un instant ses principes face aux nécessités :  
— Il est évident que nous lui réserverons un rôle où son port et sa grâce  
seront mis en valeur.

Ce matin-là, ayant accompagné Hélène à l'école, pris un café en compagnie du maire, Charles Lebel se rendit à l'arrêt du bus. Quarante minutes plus tard, il descendait au terminus, place Saint-François.

La ville de Nice comptait en ce temps-là un libraire que l'on citait en exemple dans la profession. Un être perspicace, faisant preuve de surcroît d'un tact du meilleur aloi. Un autre, ayant reconnu l'écrivain célèbre, l'aurait assailli dans l'intention d'obtenir quelques séances de dédicaces. Charles Lebel savait gré à son libraire d'avoir compris qu'il tenait désormais à demeurer dans l'ombre. Libéré de cette crainte, il se laissait aller à un instant de bavardage en venant acheter ses ouvrages. « J'exige de lui qu'il ne me demande rien. Et me voilà prêt à le solliciter », se dit-il en poussant la porte de la boutique. S'agissant de l'avenir de la petite, Lebel était cependant disposé à tous les parjures, à toutes les compromissions.

Il était temps pour Hélène de faire un pas de plus sur le chemin de sa vocation. Les répétitions au village ne parvenaient plus à satisfaire son besoin d'apprendre. En outre, Charles se rendait bien compte qu'elle ne progressait plus depuis quelques mois. Le moment était venu de la mettre entre les mains de vrais professionnels.

Il retrouva son libraire, lui présenta le problème en quelques phrases. L'autre eut un sourire en répondant :

— Notre région regorge de personnages au parcours identique au vôtre, monsieur Lebel. Bien des hommes et des femmes voulant fuir Paris, chacun pour ses raisons, choisissent la Côte d'Azur comme terre d'accueil. Et l'on compte dans leurs rangs un grand nombre de passionnés de lecture, dont certains me font l'honneur de leur amitié. Connaissez-vous M. Alphonse B... ? demanda-t-il ensuite.

Un nom que Charles avait déjà entendu, sans toutefois pouvoir lui offrir un visage.

— Hé oui, reprit le libraire, on oublie vite les célébrités d'hier. Et pourtant cet homme a eu ses années de gloire. Il a joué dans le monde entier, Shakespeare, Pirandello, Brecht, sans compter dans une bonne dizaine de films. Puis le succès a choisi d'autres noms. Et ce pauvre bougre vit actuellement de tout ce qu'il peut trouver : de figurations dans des films tournés aux studios de la Victorine, de petits rôles dans les théâtres du vieux Nice et de cours d'art dramatique qu'il dégote à droite à gauche. Quelle tristesse, un si grand acteur !

— Vous avez peut-être son adresse ?

— Vous en aurais-je parlé si je ne l'avais pas. Si cela vous intéresse, je peux même lui téléphoner dans l'instant. Dans tous les cas, je vous garantis son sérieux et sa moralité.

— Je vous laisse le temps de l'appeler. Je vais choisir quelques livres en attendant. Soyez aimable de lui demander si je peux le voir tout de suite.

Charles Lebel passa deux heures chez l'acteur oublié. Il en sortit satisfait, persuadé qu'il avait trouvé l'homme de la situation. D'un pas léger, en sifflotant, il se rendit ensuite chez Charlotte.

Il fut surpris de ne pas trouver la jeune femme chez elle. Depuis trois ans qu'ils se connaissaient, Charlotte n'avait pas manqué un seul rendez-vous du mardi. Il se préparait à partir. La seconde porte du palier s'ouvrit alors, libérant une odeur de sauce tomate relevée d'ail et de quelques épices des marchés du Comté.

— Je suis madame Camous, se présenta la voisine, une petite femme potelée, à l'accent adapté à sa cuisine. Charlotte m'a demandé de vous faire la commission qu'elle était repartie à Paris. Elle a fini par trouver de l'embauche dans une société qui fait des livres. Elle m'a laissé une lettre pour vous. Je vais vous la chercher.

Elle referma la porte sur lui. Charles reprit l'escalier sans attendre. Il savait ce que Charlotte lui avait écrit, comme il n'ignorait pas qu'elle l'avait oublié en descendant du train à la gare de Lyon. Il quitta le vieux Nice, alla s'asseoir à la terrasse d'une brasserie de l'avenue Félix Faure où il commanda un café.

Le départ de Charlotte venait mettre du désordre dans son existence. Il se rendait compte que les quelques heures passées en sa compagnie représentaient l'un des piliers de sa liberté. La solitude sans la chasteté. Il lui avait fallu un sacré coup de pouce du destin pour parvenir à réunir ces deux mots inconciliables par nature. Une chance qui ne vous donne pas rendez-vous chaque matin. Plus que des regrets, la jeune femme lui laissait en héritage un vide qu'il fallait bien combler. Lucide et rationnel, cynique pour d'autres, il se mit à réfléchir aux moyens de rencontrer celle qui prendrait la succession dans un lit encore chaud. Il chassa le village de son esprit ; un lieu tabou, appartenant à une part inviolable de son existence. Ne lui restait dès lors qu'à admettre le parjure. Charles connaissait le mode d'emploi sur le bout des doigts. Dans quelques temps, revenant à Nice, il retournerait voir son libraire. Une séance de dédicaces, un jour de semaine, de quatorze à dix-sept heures, c'est là que les écrivains rencontrent les belles disponibles pour l'aventure. Il se leva dans un soupir, bien décidé à donner un nouveau coup de canif à des préceptes qu'il aurait voulu immuables et qui prenaient l'eau par toutes les écoutilles. Mais Charles se connaissait. Il se savait incapable d'écrire dans l'abstinence.

Il finit son café, en commanda un autre. Il resta une demi-heure assis à cette terrasse, se laissant aller à des souvenirs qui le conduisirent à Edwige.

Un livre se ferme à la fin de l'histoire. La leur était bien loin d'avoir écrit sa dernière ligne. Edwige partit un beau matin, contre toute logique. Un roman que l'on abandonne alors qu'il promettait tant de nouvelles et belles pages. Un départ qui l'amena à s'asseoir devant son miroir, face à des rides victorieuses et

sans recours. Il était temps pour Charles Lebel de se souvenir qu'une fillette l'attendait à l'autre bout de la France. Il était grand temps pour Charles Lebel, bien campé dans la quarantaine, de quitter l'artifice et d'écrire quelques pages qui peut-être lui survivraient.

Il descendit de l'autocar, tomba sur une directrice rayonnante comme un matin d'avril. Elle venait de l'apprendre. Le conseil général avait en effet décidé de financer l'ensemble de leurs nouvelles installations.

— Nous aurons bientôt un grand espace aménagé, des tribunes conséquentes, une sono performante et un éclairage de qualité. Le spectacle pourra ainsi se tenir de nuit. Je pense que l'atmosphère sera tout autre, et qu'il y gagnera en intensité dramatique.

L'œil brillant, les joues rosies par l'enthousiasme, Alberte Bonfils se chauffait de ses propres phrases.

— Un éclairage de la scène, mais aussi du Paillon, sans compter les spots qui mettront en valeur les maisons les plus typiques des environs. Et je ne vous parle même pas des projecteurs mobiles, qui suivront les acteurs dans leurs mouvements.

— Et où allez-vous installer votre spectacle à présent ? demanda Charles.

— La décision ne m'appartient pas. Mais j'avoue que j'ai déjà ma petite idée sur la question. Des terrains, propriété de la commune, de l'autre côté du Pont Vieux ; l'endroit rêvé à mon avis. Mais là, je ne vous ai rien dit. N'oubliez pas que les bonnes idées doivent toujours venir du maire.

Il s'apprêtait à prendre congé. Les élèves étaient sortis de l'école et Hélène l'attendait.

— M. Lebel, vous savez que j'ambitionne d'ajouter deux reconstitutions au spectacle de cette année. Deux reconstitutions touchant au Moyen Âge, que je confierai à des adultes. Ce qui donnera une représentation de deux bonnes heures.

— J'en suis ravi, ma chère. Ah, j'ai compris, ajouta-t-il en souriant, me voici donc mis de nouveau à contribution. Je vous ai promis ma collaboration. Elle vous est acquise. Je n'y reviendrai pas. Mais dites-moi, mademoiselle, deux heures de spectacle, et nous en sommes seulement au Moyen Âge. Il faudra toute une nuit pour parvenir ne serait-ce qu'à l'époque napoléonienne, à laquelle ce brave Masséna paraît tant attaché.

— Trois heures me semblent la durée idéale. Quand nous y serons, nous aurons alors à résumer les chapitres antérieurs par des scènes bien plus courtes, tout en rajoutant des tableaux inédits. Et chacune de nos représentations sera ainsi originale et unique.

— Ce qui veut dire en clair qu'il faudra revoir le texte chaque année. C'est cela ?

Elle eut une voix de petite fille prise en faute en répondant :

- Je pourrais peut-être le faire, si cela vous dérange ?
- Mlle Bonfils, vous a-t-on déjà dit que vous savez parler aux hommes ?
- Non, monsieur Lebel, je ne sais parler qu'aux enfants, pas aux hommes. Preuve, j'ai croisé dans mon existence des dizaines d'enfants qui voulaient m'épouser, mais pas un seul homme.
- Et si je vous prouvais le contraire ?
- Trop tard, monsieur Lebel ! Papa et maman étant morts, il n'y a plus personne à qui demander ma main.

Mathilde refusa l'invitation. Il lui paraissait inconcevable que l'on puisse se rendre au restaurant ainsi, en dehors d'un événement d'importance. Elle se reprit, dans la crainte d'avoir froissé Lebel. Elle serait heureuse d'accepter son offre dans quelques mois, à l'occasion de la confirmation d'Hélène.

Charles le regretta. Il avait en effet une grande nouvelle à leur annoncer.

— Vous aimez les champignons ? lui demanda-t-elle.

— Ma foi, oui !

— On m'a donné quelques cèpes. Si le cœur vous en dit, ce soir... ?

— Mathilde, je ne voudrais pas vous déranger.

— Monsieur Charles, sauf le respect que je vous dois, je crois que vous venez de dire une bêtise.

— Vous avez raison, Mathilde. Notre amitié mérite mieux que ce lieu commun. J'accepte donc avec plaisir. Avec Hélène, à la sortie de l'école, nous irons faire un tour à la pâtisserie du village. Je la laisserai choisir le dessert.

Après le repas, la fillette leur interpréta une tirade du *Médecin malgré lui* qu'elle travaillait avec Charles.

« Non, vous dis-je ; ils m'ont fait médecin malgré mes dents. Je ne m'étais jamais mêlé d'être si savant que cela ; et toutes mes études n'ont été que jusqu'en ... »

— À présent, la nouvelle, annonça Lebel après qu'ils eurent applaudi la comédienne. Nous sommes au théâtre et nous allons y rester.

Il leur raconta sa rencontre avec Alphonse B..., insistant sur la bonne impression que ce monsieur lui avait laissée. Un professionnel aguerris, sans aucun doute. En un mot, le mentor idéal, celui qu'il cherchait pour donner des cours d'art dramatique à leur actrice en herbe.

Hélène se leva alors. Venant à Charles, elle le prit par le cou et l'embrassa en y mettant toute sa vigueur.

— Tu n'es pas obligée de m'étouffer pour autant, dit-il en riant.

— Et je commence quand ?

— Jeudi prochain. Tu n'auras qu'une séance par semaine pour l'instant. L'année prochaine, quand tu iras au lycée, à Nice, tu passeras à deux séances ; l'une le jeudi et l'autre le samedi. Mais attention, des séances de trois heures chacune.

— Même de dix heures si vous voulez. Je suis sûre que ce monsieur se fatiguera avant moi.

— Hé bien, nous verrons cela jeudi !

Il se tourna vers Mathilde en ajoutant :

— Et pendant qu'Hélène suivra ses cours, moi, je travaillerai dans une pièce voisine que ce brave homme mettra à ma disposition. Comme vous pouvez le constater, je ne perdrai pas mon temps en l'attendant.

Mathilde baissa la tête, prenant cet air boudeur que Charles lui connaissait bien désormais.

— Et bien sûr, ce monsieur se fera payer pour ses leçons, dit-elle d'une voix blanche, son regard toujours fixé sur son assiette.

— Laissons cela Mathilde ; ce n'est pas un problème.

— Si, justement, c'est un problème ! Et même un gros problème.

Elle reprit, s'adressant à sa fille sur un ton qui ne lui appartenait pas :

— Et toi, tu vas te coucher sans demander ton reste. Et fais-moi le plaisir de n'embrasser personne. Ce n'est pas le soir !

Hélène se leva et sortit sans un mot. Mathilde garda le silence durant quelques instants. Lebel attendait la suite, se demandant ce que cette scène inédite signifiait.

— Excusez-moi, M. Charles, mais ce que j'ai à vous dire n'est pas très beau. Mais il faut que je vous le dise, car c'est un grand poids que j'ai sur le cœur.

Puis elle ajouta dans un souffle, comme pour se libérer du fardeau qui l'oppressait :

— Monsieur Charles, on a vu quelquefois des hommes de votre âge tomber amoureux de petites filles.

Lebel en resta muet de stupeur. Incapable de répondre, il fut durant quelques instants le jouet de sentiments bien contradictoires. La rage succédait à la peine. La honte se mélangeait à la douleur. Sa lucidité revenue, il dut admettre qu'il avait bien mérité les soupçons de Mathilde. Ses agissements à l'endroit d'Hélène, ne trouvant aucune justification, étaient en effet de nature à troubler une mère. Sa comédie, grotesque et sans véritable alibi, venait de lui coûter l'une des scènes les plus désagréables de son existence. Il en était le seul coupable.

— Mathilde, je pense qu'il est temps de vous révéler la vérité, dit-il d'une voix sans amertume. Accordez-moi quelques minutes. Je vous raconterai tout ensuite.

Il se rendit chez lui, en revint avec une lettre qu'il posa sur la table.

— La preuve de ce que j'ai à vous apprendre se trouve là, fit-il, un geste de la main en direction de l'enveloppe. Et ce que vous devez savoir tient en une simple phrase. Lucien Chassepot était mon frère, annonça-t-il en insistant sur chaque mot.

À chacun son moment de stupéfaction, Mathilde tomba des nues.

— Votre frère, votre vrai frère ?

— En effet, même père et même mère !

Elle n'en revenait pas. L'eau et le feu. Le jour et la nuit. Il paraissait impossible à deux hommes d'être aussi différents. L'un grand à n'en plus finir et



aussi mince que possible. L'autre petit et grassouillet. Le premier sérieux, rigide, ne connaissant que le travail. Le second dégageant une joie de vivre communicative, mais aussi paresseux, insouciant et butineur, dont on apprécie la compagnie pour l'instant présent, aux yeux duquel demain semble un concept lointain et sans contours.

— Chassepot et Lebel ! Pourquoi deux frères ont-ils des noms différents ? demanda-t-elle, toujours à sa surprise.

Il lui servit un sourire sans joie en répondant :

— Il s'agit là d'une invention de Lucien. Je m'appelle en réalité Charles Chassepot. Lebel est mon pseudonyme d'écrivain ; un nom sous lequel tout le monde me connaît à présent. Chassepot, Lebel, vous ne voyez pas ?

Elle ne voyait pas, à l'évidence.

— Chassepot et Lebel étaient deux ingénieurs, qui l'un et l'autre ont inventé un fusil qui porte leur nom. Le premier de ces messieurs est d'ailleurs notre ancêtre. Quand je me suis mis à écrire, Lucien, qui était de douze ans mon aîné, a trouvé que Chassepot ne convenait pas à un romancier. C'est lui qui a choisi Lebel, comme une boutade à vrai dire. J'ai commencé à publier sous ce nom. Et celui-ci m'est resté. Voilà l'histoire. Il ne vous a jamais parlé de moi ? demanda-t-il sur un autre ton.

— Il m'a dit deux ou trois fois qu'il avait un frère que beaucoup de gens connaissaient. Mais rien de plus. Et jamais je n'aurais pu deviner que c'était vous.

— Lisez la lettre à présent, l'invita-t-il d'un geste de la main.

— Je préfère que ce soit vous !

Il mit ses lunettes et déplia une grande feuille de papier quadrillé :

« Salut petit nain... » Charles eut un nouveau sourire. Un surnom que lui avait attribué Lucien alors qu'il avait treize ans. Une époque où il rendait déjà dix bons centimètres à son aîné. « C'est la dernière fois que je t'impose un texte aussi médiocre. Toi, l'amoureux des phrases bien torchées, te voilà contraint de subir les miennes et leur français douteux. Mais c'est bien la dernière fois. À l'heure où tu liras cette lettre, je me serai en effet déguisé en ci-devant. »

— Il m'annonce qu'il va se suicider, expliqua-t-il à Mathilde qui semblait ne pas avoir compris. Je reprends ma lecture :

« J'aurais bien passé quelques années de plus sur cette terre. Mais un mot à la con a décidé de priver cet univers de ma présence. Alzheimer : c'est le nom de cette saloperie qui paraît-il me bouffe le cerveau depuis un certain temps. Me rendant compte que mon ciboulot se mettait en vacances de plus en plus souvent, je suis allé consulter la Faculté. Et ces messieurs m'ont fait comprendre que le trou noir se trouvait au bout du chemin. Ne crois pas pour autant que j'aie cédé sans combattre face à la Grande Faucheuse. Voilà des années que je lui mène la vie dure, surprenant par ma résistance les toubibs les plus optimistes. Mais j'ai dû finir par admettre que je n'avais plus de munitions pour lui résister. (Un comble pour un Chassepot). Je perds la boule, fils ! Je passe des heures à ne

plus savoir qui je suis et où je suis. Je pars au village, je me perds dans les forêts où je tourne en rond durant des demi-journées avant que ma caboche ne se remette à l'endroit. »

Charles arrêta sa lecture. Levant son regard, il surprit une larme sur la joue de Mathilde. Celle-ci l'essuya d'un revers de main.

— Vous connaissiez son état, n'est-ce pas ?

— Oui, mais pas par lui. Je vous raconterai après. Mais continuez, monsieur Charles.

« À l'instant où je t'écris, deux solutions me sont proposées : entrer dans une cage où je finirai mes jours ou choisir la liberté absolue, celle où paraît-il on se confond avec le soleil. Tu me connais. Tu connais mon goût pour les voyages et mon horreur des prisons. Tu en déduiras donc qu'il n'y avait pas d'autres solutions que celle que j'ai adoptée. »

« Je n'ai pas fait grand-chose dans mon existence, à l'exception de deux exploits. Le premier est d'avoir pu dilapider en si peu de temps la moitié de la fortune que cinq générations de Chassepot avaient accumulée. Et c'est en arrivant au bout de ma part d'héritage, ou presque, que j'ai réalisé le second, celui de toutes mes fiertés. »

« Je te raconte aujourd'hui ce que je ne t'ai jamais écrit. Bêta comme tu es, tu te serais cru obligé de m'envoyer quelques mandats. Voilà dix ans environ, je me suis rendu compte que ma caverne d'Ali Baba commençait à sonner creux. Il me fallait désormais quitter les îles aux cocotiers, sous peine de me retrouver à la Soupe Populaire que j'ai toujours préférée au caviar des palaces. Dans un instant de sagesse, le premier sans doute de mon existence, j'ai acheté cette maison et placé l'argent qui me restait contre le versement d'une rente mensuelle. Ce qui m'a valu un salaire de petit fonctionnaire, bien suffisant dans ce village pour se nourrir, acheter son tabac et s'offrir un blanc cassis de temps à autre. »

« Je vais te faire une confidence, mon petit nain. C'est ici, dans ces collines perdues, que j'ai été le plus heureux. »

« J'ouvre à présent un chapitre réservé à ma voisine. Elle a joué un grand rôle dans le bonheur que j'ai connu durant les dernières années de mon passage sur cette terre. Un cœur d'or, bien incapable de nuire à quiconque, et douce comme une journée de printemps. Mais un torrent quand elle se met au lit. Et je n'exagère pas. Dans tous les cas, un cadeau pour un homme qui comme moi a eu la chance d'enfourcher une telle monture. »

Charles leva à nouveau son regard. Mathilde avait pris les couleurs de son pull-over, entre pivoine et coquelicot. Il revint à la lettre :

« Toutes les qualités plus une : la générosité dans la distribution de ses charmes. Ma trop belle voisine n'a jamais signé de contrat d'exclusivité. Et ce n'est pas moi, avec un tel passif de parjures et d'abandons, qui lui aurait demandé de m'accorder ce privilège. Chacun sa liberté, telle fut notre devise. Et de mon côté, afin de donner le change, je m'inventais des sorties douteuses.

Mais à toi je peux l'avouer, je ne lui ai jamais été infidèle. Par amour sans doute (sans jamais le lui dire), par paresse aussi (tu sais combien l'effort me coûte) et surtout parce que j'étais comblé (la bougresse a en effet le talent d'épuiser deux ou trois compagnons à la fois.) »

« J'en arrive enfin à mon sublime exploit. Petit nain, figure-toi que j'ai fait un enfant à cette dame. Une petite Hélène. Une merveille. Elle a aujourd'hui presque six ans. Et je crève de mourir en les abandonnant, elle et sa mère. Je vais les laisser toutes seules dans ces collines désertes. Et cette idée me gâche déjà l'éternité. Toutefois, les vicissitudes qui les attendent valent encore mieux pour elles que le spectacle de ma déchéance. »

« Mon cher frère, je te les confie en partant. Je te laisse aussi cette maison, charge à toi de la transmettre à ma fille quand le temps sera venu. Et comme il ne semble pas que tu aies l'intention de donner quelques enfants à la France, tu te souviendras qu'Hélène est de ton sang le jour où tu feras ton testament. »

« Je ne te demande pas de mettre du désordre dans ta vie d'écrivain célèbre. Mais je connais ton sens du devoir, et je sais que tu n'oublieras pas de jeter de temps à autre un coup d'œil sur ces collines. »

« Quand tu recevras cette lettre, je serai mort et réduit en cendres. Tout est réglé avec ces messieurs du dernier voyage. Je n'ai jamais aimé les enterrements. Et, comme je vais détester celui qui s'annonce, j'ai décidé de ne l'imposer à quiconque. Un coup de lance-flammes, et mes cendres seront dispersées dans les forêts avoisinantes, pas trop loin de cette maison tout de même. »

« Et surtout ne pleure pas grand couillon. Pense plutôt à ma fille et à sa mère. C'est ainsi que tu pourras honorer ma mémoire. »

« Un dernier conseil : arrête d'écrire tes mièvreries pour midinettes. Nous sommes deux à savoir que tu vauds mieux que cette soupe à grand tirage. »

« Allez, salut petit nain. Et à bientôt là-haut. Du moins, je l'espère. »

« Ton frère. Lucien. »

« PS : Je ne crois pas t'avoir dit que je n'ai jamais trouvé meilleur ami que toi sur cette terre. Je te l'écris, in extremis. »

Mathilde pleurait à présent sans retenue. Lebel se leva et lui posa la main sur l'épaule.

— L'histoire est belle malgré tout. Vous ne trouvez pas, Mathilde ? Et nous devons respecter la mémoire de Lucien. Il nous demande de veiller sur le destin d'Hélène. À nous de nous employer afin de la rendre heureuse.

— Pardonnez-moi monsieur Charles, pardonnez-moi !

— C'est oublié Mathilde. Je suis le seul coupable. J'aurais dû vous faire confiance.

— Que la Vierge me soit témoin, mais je l'ai fait pour lui, seulement pour lui.

— Mais qu'avez-vous fait ? Et pour qui ?

Mathilde baissa la tête et se mit à larmoyer de plus belle.

— Pardon, monsieur Charles, répéta-t-elle.

Reprenant son souffle, elle ajouta :

— Hélène n'est pas la fille de Lucien.

— N'est pas la fille de Lucien, répéta-t-il, ne semblant pas comprendre.

— C'est la vérité. Ce n'est pas la fille de Lucien. Je vous en donne ma parole.

Lebel se leva et resta un instant les bras ballants, semblant hésiter. Puis il se dirigea vers la porte, l'ouvrit et sortit sans un mot.

Charles s'éveilla en sursaut et regarda sa montre. Huit heures moins le quart. Il se leva d'un bond, se passa la tête sous le robinet d'eau froide, enfila pantalon et chemise puis sortit sans même un coup de peigne.

Hélène avait l'habitude de s'asseoir dans la jeep quand elle devait l'attendre. Huit heures moins dix, elle n'était pas encore là. Il mit le moteur en route, oubliant d'admirer un horizon qui leur offrait un matin aux couleurs de l'Afrique. Le véhicule engagé sur le chemin, il donna un coup de klaxon. Mathilde ouvrit alors sa porte et vint à lui.

— Vous voulez quand même l'emmener à l'école ? Vous savez, je comprendrais.

Il eut un geste agacé.

— Nous discuterons tout à l'heure si cela ne vous dérange pas. Pour l'instant, la seule urgence est de conduire cette gosse à l'école.

La fillette apparut, monta dans la jeep et s'assit sans dire un mot. Il démarra. Hélène l'observa du coin de l'œil durant quelques instants. Elle hésita. Puis, capitulant sans doute, elle baissa la tête.

— Allez, sois courageuse, dis ce que tu as à dire, l'invita-t-il sans quitter la route des yeux.

— Non !

— Et pourquoi non ?

— Parce que ça sert à rien. Vous ne nous aimez plus, maman et moi ; c'est tout !

— Qui t'a raconté cela ?

Elle haussa les épaules.

— J'avais déjà compris en entendant maman pleurer hier soir. Et ce matin, elle m'a dit que je n'irais peut-être plus à l'école. Elle m'a prévenu aussi que je ne devais plus vous parler de théâtre, qu'il fallait que j'oublie le monsieur de Nice et même les répétitions du spectacle.

Ils étaient arrivés au village. Hélène parut embarrassée. Charles lui tendit sa joue, comme de coutume. Il reprit ensuite la route des collines sans une halte au bistrot malgré son habitude.

Sur la table de la terrasse, il découvrit la cafetière, la miche de pain, le beurre et la confiture. Mathilde apparut en tenue de travail.

— Je me suis permis d'entrer dans la maison. Vous aviez laissé votre porte grande ouverte. Et j'ai vu que vous n'aviez pas bu votre café avant de partir. Je viens de le faire. Il est encore chaud.

Il remercia d'un geste de la tête.

— Prenez une tasse et venez vous asseoir avec moi, dit-il d'une voix où perçait la fatigue.

— Et le ménage ?

— Au diable le ménage !

Mathilde revint après avoir retiré son tablier.

— Je voulais vous demander pardon, dit-elle en prenant place. J'aurais dû me douter que vous connaissiez Lucien.

Il chassa le propos d'un revers de main. Ils n'en étaient plus là.

— Je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit, ajouta-t-elle.

— Confiance pour confiance, je n'ai pas beaucoup dormi non plus. Mais là n'est pas le problème. Mathilde, je vous pose de nouveau la question : êtes-vous certaine qu'Hélène n'est pas la fille de Lucien ?

— Monsieur Charles, il faut que je vous raconte tout, depuis le début. Sinon, vous allez mal me juger pour ce que j'ai fait. Et je ne crois pas que je le mérite.

Elle n'était pas une sainte et le reconnut. Cependant, la rumeur lui en prêtait bien plus qu'elle n'en faisait. Et parmi ses détracteurs, en première ligne, se trouvaient les hommes auxquels elle avait refusé ses faveurs. Combien d'honnêtes citoyens de ce village iraient se jeter dans le Paillon si elle se mettait à donner des noms ?

Lucien, lui, avait occupé une place à part dans son affection. Il était arrivé ici un beau matin, et ce fut comme si elle l'avait toujours connu. Il devint à la fois le frère qu'elle n'avait pas eu, l'ami qui lui avait tant manqué et le voisin qui la rassurait et lui offrait des nuits sans frayeur. Lucien avait mis dans son existence une dose de futilité, d'insouciance et de bonne humeur tout en chassant les intrus qui venaient la relancer jusque chez elle.

— Il me faisait rire, avoua-t-elle. Personne ne m'a jamais fait autant rire que lui.

— Hé oui, soupira Charles, il avait en effet le talent d'amuser la galerie.

Ce fut une bonne année après l'installation de Lucien Chassepot que Mathilde croisa la route du coquin qui devait tant marquer son existence. Une passion qui la captura corps et âme. Lucide malgré tout, elle se rendit compte que ce monsieur n'appartenait pas à l'espèce que l'on attache à un piquet. Cette évidence la jeta dans un grand désarroi. Fallait-il qu'elle soit stupide et inconsciente pour imaginer qu'elle le garderait en lui donnant un enfant. Et le piège qu'elle lui avait préparé afin de le ligoter se referma sur elle. Le bel amoureux prit en effet la fuite au moment même où elle lui annonça qu'elle était enceinte. Et sans doute court-il encore.

Mathilde ne regretta jamais son geste malgré ses mobiles douteux. Hélène naquit. Elle en oublia sa désillusion dans un nouveau bonheur où Lucien Chassepot prit sa part, s'attribuant dans l'histoire un rôle qui n'était pas le sien.

Elle s'arrêta un instant, but une gorgée et reposa la tasse.

— Oui, mais rien ne dit...

Charles suspendit sa phrase. Mme Trivério avait compris.

— Une femme ne se trompe jamais à ce sujet. En plus, Hélène porte le même grain de beauté que son père. Un grain de beauté sur l'épaule droite. Et

puis c'est son portrait craché. J'ai une photo de lui si vous voulez la voir. Vous vous rendrez compte par vous-même.

Lebel eut un geste de refus de la main. Il n'avait aucune envie de découvrir la tête de l'ignoble personnage.

— Dans ce cas, comment Lucien a-t-il pu imaginer qu'il était le père de la petite ? demanda-t-il.

— J'ai pourtant tout fait pour le persuader qu'il se trompait.

Lucien ne voulait rien entendre. Peut-être, au fond de lui, savait-il qu'il n'était pas le père. Mais peu lui importait. Puis un jour, par le fait du hasard, Mathilde apprit que Lucien souffrait d'une maladie qui ne lui laissait que peu de temps à vivre.

Madame Trivério était très liée à la femme de ménage du médecin de Contes. Celui-ci avait reçu la visite de Lucien. Présument le mal dont souffrait son patient, il l'avait alors envoyé consulter un spécialiste. Le neurologue, suivant l'usage, avait écrit au généraliste, lui révélant la gravité de l'état de son malade. « Je crains que le processus vital soit engagé », en avait-il conclu.

La bonne en question était de celles qui poussent leur conscience professionnelle jusqu'à lire le courrier de leur employeur. Elle n'ignorait pas que son amie travaillait pour ce Lucien Chassepot. Sous le sceau de la confidentialité entre femmes de ménage, elle lui avait appris la nouvelle.

— De ce jour, je ne lui ai plus dit un mot à ce sujet, poursuivit Mathilde. Par contre, je n'ai jamais accepté qu'il reconnaisse Hélène. Et ça n'a pas été facile, croyez-moi !

Charles hocha la tête.

— Il n'était pas son père, j'en conviens. Mais elle était sa fille ; ou du moins, l'est-elle devenue par l'affection qu'il lui portait.

Ils gardèrent le silence durant un instant, puis Mathilde demanda :

— Dites-moi, monsieur Charles, c'est pour elle, à cause de la lettre que vous êtes venu habiter ici ?

Peu de goût pour les confidences, il n'eut aucune envie de raconter son histoire. Il lui fallait malgré tout répondre.

— Disons qu'un ensemble de coïncidences m'a poussé à prendre cette décision. La succession de Lucien en faisait partie. Mais je ne regrette pas de vivre ici, même après ce que j'ai appris hier soir.

Elle lui servit une nouvelle tasse de café. Lebel prépara sa pipe. L'ayant curée et bourrée, il la posa sur la table.

— Mathilde, dit-il en revenant à elle, j'ai bien l'intention de poursuivre la mission que m'a confiée mon frère dans ses dernières volontés. Hélène est la fille qu'il s'est choisie. Qu'il en soit ainsi à jamais ! Et puis il est trop tard pour rebrousser chemin. Cette petite appartient désormais à mon existence où elle occupe une place qui ne fait que grandir. Je pensais hériter d'une nièce. Je me suis attaché à une enfant.

Mathilde fit un effort pour ne pas se remettre à pleurer.

— Et dire que je vous ai accusé...

— N'en parlons plus. J'ai ma part de responsabilité dans l'incident.

— C'est Hélène qui va être contente. Vous savez, elle vous aime beaucoup, monsieur Charles. Et ce que vous faites pour elle, personne ne l'aurait fait.

— Si, Lucien l'aurait fait !

Elle ne voulut pas le contredire. Son frère était toutefois bien incapable de mener une idée à son terme. Hélène avait trouvé avec lui un raconteur d'histoires jamais à court d'imagination, un compagnon de jeu toujours prêt à se rouler dans l'herbe, inventant mille facéties pour l'amuser. Mais combien de fois aurait-il oublié de la conduire ou d'aller la chercher à l'école ? Lucien vivait en ignorant que les montres existent. Un être imperméable à toute discipline, ne supportant pas la moindre contrainte.

— Il lui a quand même appris à lire et à écrire, ajouta Charles, percevant qu'il ne l'avait pas convaincue.

— Oui, il lui a appris à lire et à écrire, admit-elle pour ne pas le décevoir, omettant de lui avouer qu'elle avait consacré plus de temps à l'exercice que ne l'avait fait son frère.



Le maire suivait l'avancement des travaux jour après jour. Un planning à la main, il tentait de laisser croire qu'il avait un rôle à jouer dans l'affaire. Le conseil général, maître d'œuvre du projet, l'avait oublié sur la touche. Quelques réunions destinées à concrétiser l'opération avaient rassemblé élus et techniciens. Aucune fonction, sinon celle de spectateur, n'avait été réservée à Caponi durant sa réalisation. Qu'à cela ne tienne. Blaise savait occuper des postes que personne ne lui avait octroyés. Aussi, parlait-il en homme impliqué et responsable en informant la population.

— Il faudra quinze jours à notre entreprise de travaux publics pour préparer la parcelle et créer les chemins d'accès, disait-il à la ronde. Trois semaines encore afin de stabiliser les rives, et autant pour fixer les pieux qui serviront d'ossature à la digue de protection. Puis le gros engin laissera place à des chenillettes plus modestes. Huit cent quatre mètres, pour être précis, de tranchées à ouvrir en vue de viabiliser les lieux. Suivront ensuite quatre mois de maçonnerie avant d'attaquer le poste le plus important. Je veux parler de l'électricité, avec ses pylônes, ses spots et le reste. La tribune a été commandée chez le fournisseur qui équipe le carnaval de Nice. Je pense que nous avons fait un bon choix, gage de qualité et de sérieux. Elle arrivera au début de l'été et sera montée en même temps que les derniers travaux : création de l'environnement, jardinage et autres finitions. Nous avons prévu deux mois de délai supplémentaire pour couvrir d'éventuelles intempéries. A présent, il ne nous reste plus qu'à espérer que l'hiver et le Paillon soient indulgents avec nous.

Alberte Bonfils et Charles Lebel travaillaient de leur côté. Le chapitre suivant de l'histoire voyait l'Empire romain disparaître sous les coups des Barbares. Le comté de Nice connut les siens. Wisigoths, Saxons, Lombards et Francs devaient se succéder dans une traînée de morts et de ruines. Quelques siècles plus tard, noircissant un peu plus les ténèbres du Moyen Âge, les Sarrasins s'installaient à Eze, à la Turbie, à Monaco.

— Vous voulez condenser tout ce déferlement dans la même scène ; c'est cela ? demanda Lebel.

— Précisément ! Les malheurs du temps seront représentés par un grand défilé, dans lequel apparaîtront les envahisseurs, l'un à la suite de l'autre, chacun avec ses costumes, ses armes et ses oriflammes.

— C'est plus qu'ambitieux, ma chère. Vous imaginez le nombre de figurants dont vous aurez besoin et les accessoires qu'il vous faudra créer.

Alberte Bonfils eut un sourire.

— L'ambition appartient aux jeunes, monsieur Lebel. Et ce spectacle m'a rendu mes jambes de vingt ans. Mais ce qui me fait le plus plaisir, c'est de

percevoir une progression de l'intérêt des villageois depuis le début des travaux. Et il ne se passe pas de jour sans que je note de nouvelles adhésions au projet.

La répétition à son terme, ces dames et ces messieurs quittaient la salle municipale l'un après l'autre.

Blaise Caponi tira le rideau du bar. Il traversa la place. Chaque soir, après sa journée de travail, il se rendait à la mairie pour y lire le courrier.

— Ça sent le chacal là-dedans, dit-il à haute voix en entrant dans les lieux. Les derniers auraient pu au moins aérer avant de partir.

Il ouvrit les fenêtres et se préparait à éteindre les lumières. Un bruit, venant de la remise, arrêta son geste. « Putain, pourvu que ce ne soit pas encore un rat », pensa-t-il.

Héloïse Masséna n'avait rien d'un rat, d'autant plus qu'en cet instant elle ne portait aucune de ses fourrures, excepté celle que Dieu lui avait fournie en la mettant au monde.

Mme Masséna était venue grossir les rangs des comédiens amateurs. Et la crainte d'Alberte Bonfils de la voir altérer l'atmosphère qu'elle avait su créer, studieuse et bon enfant à la fois, ne fut pas suivie d'effets. La belle Héloïse s'intégra en toute simplicité, n'exigeant aucune faveur due à son rang. Par contre, signe de noblesse malgré tout, celle-ci se refusait à répéter en tenue de ville comme chacun. Elle utilisait alors la remise comme vestiaire. Ainsi, ayant quitté ses collants, retiré son haut, enlevé ses escarpins de ballerine, vêtue en cet instant de sa seule alliance en diamants et de son collier de perles, elle vit la porte s'ouvrir.

Blaise, en homme que rien ne pouvait surprendre, admira le spectacle qu'un accident heureux venait de lui offrir. Héloïse poussa un petit cri de fouine, sans toutefois se précipiter afin de cacher le sein haut et ferme, la taille à la bonne mesure et la fesse fournie et pulpeuse.

Ils se regardèrent, donnant alors à leurs phantasmes de nouveaux espaces à parcourir. Caponi avança d'un pas, elle en fit un autre. Et ce n'est sans doute pas à l'institut religieux, là où se retrouvaient les filles de bonnes familles, que la dame Masséna avait appris à libérer un homme de ses brailles avec autant de dextérité.

Blaise remballait son attirail en réfléchissant à son geste. Il venait de tromper son épouse pour la première fois. Et des remords ternissaient déjà l'orgueil de s'être offert l'une des femmes parmi les plus succulentes du canton, et d'avoir, par la même occasion, gratifié son opposant d'une belle paire de cornes. La peur arriva plus tard. Jeanne, son épouse, ne badinait avec les histoires de cette espèce. Une aventure à retrouver sa valise devant le rideau fermé. Mme Caponi était en effet la seule propriétaire d'une affaire qu'elle tenait de ses parents. Et Blaise ne se voyait plus, à son âge et dans sa situation, allant pointer à l'usine des chaux et ciments.

Il s'approcha de la généreuse Héloïse, prêt à déposer un baiser sur son front. Un quart d'heure qu'il n'oublierait jamais. Des instants qui s'inscriraient sans doute parmi les souvenirs les plus enivrants de son existence. Une fleur à glisser entre les pages de son dictionnaire, qu'il ouvrirait de temps à autre comme l'on feuillette un beau livre d'images.

La dame le repoussa sans ménagement. Elle ne semblait pas partager la même lecture de l'événement et de ses suites. L'Illustrissime n'était pas un fruit dont on jette le noyau après l'avoir dégusté. Caponi croyait avoir vécu une aventure unique, il venait de signer un engagement dans un feuilleton hebdomadaire.

— Quel jour descends-tu à Nice pour y faire tes courses ? lui demanda-t-elle, employant le tutoiement pour l'occasion, voulant le persuader qu'ils appartenaient désormais au même régiment.

— Le mardi, répondit Blaise, à présent englué dans son péché.

Les Masséna possédaient un appartement à Nice. Ils y dormaient les soirs où leurs obligations mondaines les conduisaient à s'attarder en ville.

— Et ton mari, il ne risquerait pas de venir pendant que...

Blaise pensait, par cet argument, échapper à la liaison officielle qui se dessinait. Héloïse le balaya d'un geste de la main.

— Il ne se rend jamais à Nice sans moi.

Elle lui donna une adresse en ajoutant :

— Je t'attends mardi à dix heures !

Lebel avait décidé de prendre le train qui conduisait à Nice. Un voyage inaugural en quelque sorte, né de la curiosité de découvrir d'autres paysages de cette région où il savait à présent qu'il finirait son existence.

Sur le chemin menant au village, il eut un regard sur le gigantesque viaduc qui traverse le rio de Braus et domine l'horizon de sa douzaine d'arches. Un ouvrage qui, à son arrivée ici, lui était apparu comme une atteinte à la beauté d'un paysage tout en collines sereines et mélancoliques. Il observait à présent ce panorama d'un autre œil, n'étant pas loin de partager l'avis des habitants. Ce point de vue appartenait à cette commune, lui offrant un visage comparable à aucune autre. « C'est l'un des lieux les plus photographiés du département », répétaient les villageois non sans fierté. Et Lebel, désormais, se serait inscrit en tête de liste des défenseurs de ce pont si celui-ci avait été menacé.

— Vous allez à Nice par le P.L.M. ? lui demanda Hélène.

— Pour ne rien te cacher.

— Moi, je n'ai jamais pris le train de ma vie.

Comment n'y avait-il pas pensé ?

— Qu'à cela ne tienne ! Jeudi, à l'occasion de ton cours, nous ferons une infidélité à l'autobus. Tu auras par contre à marcher un peu plus en arrivant à la gare.

— Vous allez à Nice pour vos affaires ?

— Je te trouve bien curieuse ce matin, répondit-il, sans intention d'aller plus loin dans le propos.

Il évitait de lui mentir. Et la vérité appartenait aux péripéties qui ne vous grandissent pas leur homme. Il se rendait à Nice afin de prévoir une séance de dédicaces, se préparant à tromper son brave libraire par la même occasion. L'opération n'avait en effet qu'un seul but : lui permettre de trouver au plus vite celle qui prendrait la place de Charlotte.

Ils découvrirent un village en effervescence. Une trentaine de personnes, par petits groupes, bavardaient aux abords de l'auberge. Les enfants attendaient devant le portail de l'école dans un silence qui n'était pas de mise.

La nouvelle les laissa sans voix. Mlle Alberte Bonfils avait été hospitalisée dans la nuit dans un état grave. Apoplexie foudroyante. « Son vieux cœur n'a pas résisté aux efforts qu'elle produit pour mener son spectacle », expliquaient quelques médecins de circonstance.

Lebel rangea sa jeep sur la place Camous. Il se rendit compte qu'il voyait Hélène pleurer pour la première fois. Il en oublia de ce fait le voyage à Nice et la dédicace.

Lugubre, incongru sous un ciel de jour de communion, le glas annonça l'arrivée du convoi funèbre.

« Sur le seuil de sa maison le Seigneur t'attend... », reprirent en chœur les villageois, condamnés pour la plupart à demeurer sur le parvis de leur église. Élevée au dix-septième siècle, la chapelle Saint-Pierre aux Liens, chef-d'œuvre de l'art baroque nisso-ligure, n'avait jamais vu une telle foule. Un bourg de quelques centaines d'habitants à l'époque de sa construction ; il en comptait plus de deux mille au début des années cinquante.

Blaise Caponi voulut dire quelques mots au cimetière. Il dut s'arrêter à plusieurs reprises, l'émotion le privant de ses moyens. Personne ne lui tint rigueur de n'avoir pu aller au bout de l'apologie de la défunte.

La cérémonie à son terme, la majorité des hommes du village se réunirent à l'auberge. Lebel y passa un moment tandis que Mathilde bavardait en compagnie de quelques-unes de ces dames. Il retrouva ensuite son véhicule rangé de l'autre côté du pont de l'Armée des Alpes. Places et placettes du bourg affichant complet en ce jour de deuil.

— Vous croyez que tout est fini pour le spectacle, monsieur Charles ? demanda Hélène sur le chemin du retour.

— Laissons ces messieurs en charge de l'affaire en décider. J'ai appris qu'ils allaient évoquer ce problème dès la semaine prochaine.

— Personne ne pourra remplacer Mlle Bonfils, dit-elle d'une voix pessimiste.

— Tu oublies Gustave Rostagni, le second adjoint. Lui, connaît tout du spectacle. Il pourrait peut-être reprendre le flambeau.

Hélène eut un geste de la tête.

— Je ne le crois pas, monsieur Charles. Il n'y a que la musique qui l'intéresse. En plus, ce monsieur ne comprend rien au théâtre. Et puis il est trop gentil pour se faire obéir. Avec Mlle Bonfils, tout le monde arrivait à l'heure aux répétitions et personne ne disait un mot en travaillant.

— Une solution existe, Hélène. Nous la trouverons.

Charles resta un long moment dans sa jeep arrêtée devant l'école. Perdu dans son monde, il ne semblait pas se rendre compte qu'une petite pluie s'était mise à tomber. Il eut un soupir. « Gros bêta, se dit-il, à quoi cela te sert-il de réfléchir. Tu sais bien que tu le feras. Alors, autant te jeter dans l'aventure sans te poser de questions. »

Il se rendit à la poste, demanda un numéro et passa plus d'une demi-heure dans la cabine téléphonique.

Lebel revint ensuite sur ses pas et entra au bistrot. Le coup de feu du matin était passé. L'établissement bénéficiait d'une bonne heure d'entracte avant de voir arriver les retraités joueurs de manille.

— Et cette réunion d’hier soir, des résultats ? demanda-t-il après avoir commandé son café.

Caponi eut une grimace.

— Rien de positif. Deux heures de parlotte pour en arriver à un constat d’échec. Un désastre après le malheur que nous connaissons. Vous n’ignorez sans doute pas que nous nous sommes engagés par contrat à donner ces représentations. Et ce contrat stipule aussi que nous serions contraints de rembourser la totalité de l’investissement si elles étaient annulées de notre fait. Le conseil général ne manquera pas de nous le rappeler.

— Vous ne voyez vraiment personne qui pourrait prendre la suite de cette pauvre Mlle Bonfils ?

Une question qui avait comme objet d’assurer ses arrières. Lebel ne voulait porter ombrage à quiconque. Et sans doute espérait-il encore pouvoir échapper à une obligation née de sa seule volonté.

— Personne dans ce village, j’en suis certain. Avec un peu plus de temps, nous pourrions peut-être prospecter ailleurs. Mais le temps nous est toujours compté, à nous, pauvres humains.

Charles opina du chef.

— Voyez-vous, ajouta le maire, Alberte était bien la seule à pouvoir mener cette entreprise sans anicroche. Elle était incontestable en quelque sorte. Son intelligence, sa tolérance, son ouverture d’esprit, faisaient d’elle un exemple pour le village. La plupart des adultes de cette commune étaient passés dans sa classe, et la totalité des enfants et des adolescents l’ont eu comme directrice. Ce qui explique que nul n’aurait osé discuter ce qu’elle décidait. Et croyez-moi, ce n’est pas dans la nature des gens d’ici d’accepter la discipline sans rechigner. Je vous le répète, un être incontestable dans un village de contestataires.

— Et pas un seul citoyen, dans ce canton, ne bénéficie du même prestige que cette pauvre demoiselle ?

— Non, je ne vois personne !

Le maire eut un geste du doigt, voulant se reprendre.

— J’ai dit une bêtise. Si, il y a bien quelqu’un d’autre. Vous, monsieur Lebel !

— Vous pensez que je suis un homme incontestable ; vraiment ?

Le maire eut un petit sourire :

— Incontestable et neutre à souhait. Vous parliez de prestige. Le vôtre se situe au plus haut degré. En plus, tout le monde ici vous respecte et vous craint à la fois.

— Dans ce cas, considérez le problème comme résolu. Je prendrai donc le relais de notre regrettée Mlle Bonfils.

Caponi avait du mal à croire ce qu’il entendait. Il n’aurait jamais pu imaginer se sortir à si bon compte d’une situation jugée désespérée. Il demanda, avant de laisser libre cours à sa joie :

— Vous en êtes sûr ?

La question amusa Lebel.

— Monsieur le Maire, la Providence m'a légué bien des défauts pour un seul talent : celui de connaître le poids des mots. N'oubliez pas que j'étais déjà impliqué dans ce projet. Me voici prêt à m'y investir un peu plus. J'y mettrai quelques conditions toutefois. Mon accord est à ce prix.

L'écrivain exigeait que toutes les décisions soient prises par ceux qui se battaient pour la réussite de l'aventure, et par eux seuls. Il n'accepterait aucune pression venant de l'extérieur, quelles qu'en soient les raisons. Il comptait ensuite s'adjoindre les services d'un professionnel, responsable technique du spectacle, qui n'aurait de comptes à rendre qu'à lui seul.

Ce dernier point fit perdre à Caponi une part de l'optimisme qu'il venait de retrouver.

— Vous parlez d'un professionnel. Il faudra le payer j'imagine. Et vous connaissez l'état de nos finances.

— Monsieur le Maire, vous m'expliquiez voilà quelques minutes que cette commune aurait eu à rembourser la facture des travaux. Et vous marchandez à présent une somme qui ne devrait représenter qu'une part infime de la dite facture.

Un jeu où Caponi savait y faire. Il s'excusa en préalable de s'être mal exprimé.

— J'aurais dû préciser que la commune n'aurait jamais pu rembourser les frais engagés. Face à cette dette, sans doute aurions-nous été conduits à nous déclarer en cessation de paiement. Et vous savez comme moi qu'une collectivité ne peut connaître la faillite.

La procédure légale veut alors que le budget de la mairie défailtante passe sous le contrôle des services de la préfecture. Et que lui, pauvre victime d'un destin contraire, se serait vu dans cette hypothèse contraint de démissionner.

— Très bien, monsieur le Maire. Je ne voudrais pas être coupable de tous les malheurs que vous évoquez. Je prendrai donc à ma charge les émoluments de ce monsieur jusqu'à la fin de l'année. Ils ne feront que s'ajouter à ceux de l'ancien facteur. Peut-être avez-vous oublié que je paye déjà les services de ce brave Jean-Baptiste Amadori ?

Le maire remercia alors comme il savait le faire, trouvant dans l'exercice les mots qui caressent et flattent à la fois.

— J'ai bien dit cette année, précisa Lebel. L'an prochain, vous ferez votre affaire de sa rétribution.

Il ajouta dans un sourire :

— Je vous conseille, pour y parvenir, d'augmenter d'un poil les tarifs d'entrée au spectacle. Vous éviterez ainsi de mettre votre commune sur la paille.

Le maire accepta ces conditions. Il proposa ensuite une tournée afin d'arroser leur accord. Une journée où Caponi sauva les finances de la mairie sans gros investissements personnels. L'écrivain ne buvait en effet que du café.

Revenu chez lui, Lebel se pencha sur ses comptes. Il écrivit ensuite à son fondé de pouvoir, lui demandant de vendre quelques actions et de virer cet argent sur son compte courant.

Une première. Charles n'avait jamais touché à un centime provenant de la fortune des Chassepot. Un geste qui n'éveilla chez lui ni regrets ni remords.



Le camp des opposants au spectacle s'était réuni sous la houlette du sieur Joseph Albin.

Celui-ci avait appris une nouvelle qui le mettait en rage. La mascarade, prétendant raconter l'histoire du Comté, allait ignorer l'avènement du christianisme, oubliant ainsi sainte Réparate et son martyre, passant sous silence les miracles de saint Pons.

Ainsi informé, chacun put se laisser aller à une légitime réprobation. Seul Isidore Barraya gardait le silence. « Malheur à celui par qui le scandale arrive. » La phrase tournait dans sa tête de croyant sincère. Était-ce toutefois un scandale de mettre fin à un parjure ? Sa conscience, un instant hésitante, lui offrit enfin la réponse.

— Trop c'est trop ! s'écria-t-il, arrêtant ainsi les discussions en cours. Comment peut-on ne pas parler du christianisme, alors que ce village a été un fief du Prieuré de Saint-Pons à partir du onzième siècle ?

Il ajouta, tous les regards tournés vers lui :

— Moi, j'ai la solution pour faire entendre raison au maire.

— Nous t'écoutons, l'invita Albin, partagé entre espoir et scepticisme.

Isidore Barraya travaillait comme chauffeur-livreur pour le compte d'un grossiste en viande dont les locaux se tenaient près des abattoirs de Nice, Route de Turin.

Ce mardi-là, Barraya avait garé son camion le long de l'avenue Victor Hugo en vue de livrer l'hôtel Atlantique. Il se roulait une cigarette, s'accordant un moment de détente avant de se remettre au travail.

Une traction-avant quinze chevaux s'arrêta alors de l'autre côté de l'avenue. « Mais c'est la belle Mme Masséna », se dit-il en reconnaissant la conductrice. Héloïse descendit de la voiture, découvrant ainsi une paire de jambes que ce pauvre Isidore, commettant un péché qui lui valut pénitence, ne put s'empêcher d'admirer. Le spectacle ne dura qu'un instant. L'épouse de l'illustre personnage, pressée semblait-il, disparut sous le porche de l'un de ces immeubles tout en staff et moulures, imageant le style haussmannien le plus délié, témoin de l'opulence de l'époque de la villégiature, quand Nice attirait l'aristocratie européenne à l'ombre des têtes couronnées.

Isidore quitta son camion et se préparait à revêtir son tablier de travail quand il le vit arriver. « Ce n'est pas possible, pensa-t-il. À laisser croire que tout le village s'est donné rendez-vous dans cette rue. » Blaise Caponi, au volant de son break, venait d'apparaître à son tour. Il ralentit, cherchant lui aussi une place pour se garer.

La coïncidence éveilla ses soupçons. Barraya se camoufla derrière son véhicule, attentif à la suite des événements. Son instinct ne l'avait pas trompé. M. le Maire emprunta le même chemin que celui pris par Mme Masséna. Une

demi-heure plus tard, sa livraison effectuée, Isidore Barraya nota que les deux voitures étaient toujours à leur place.

« Alléluia ! se dit Joseph Albin, le ciel a enfin entendu mes prières. » Prenant sur lui, il parvint à cacher sa joie. Un futur maire se doit de savoir dominer ses émotions.

— Ce que j'apprends ne me surprend pas, annonça-t-il. Les paroissiens qui avaient encore des doutes sur le compte de la moralité de Caponi en seront pour leurs frais. Et j'imagine la tête que feront ces derniers en apprenant la nouvelle. À présent, reprit-il, nous devons chercher la meilleure façon d'utiliser ce que nous venons d'apprendre.

— Attendez ! fit alors Barraya qui déjà regrettait ses révélations. Il n'est pas question que ce que j'ai vu vous serve à briser une famille. Moi, c'est au spectacle que j'en veux, pas aux Caponi.

Joseph Albin l'entendait bien ainsi, ou du moins le dit-il. Il irait donc rendre visite au maire. Et le marché serait simple et clair : leur silence contre l'enterrement de cette pantalonnade. En secret toutefois, il espérait bien un scandale de nature à discréditer Caponi et Masséna par la même occasion.

— Ça te va comme ça ? demanda-t-il à Barraya.

— Oui, mais je voudrais que tous les autres ici jurent sur le Nouveau Testament qu'ils ne diront pas un mot de ce que j'ai raconté. Et que toi, tu promettes de n'en parler qu'au maire.

Ils se séparèrent ainsi, chacun ayant posé la main sur le livre sacré.

Blaise connut une nuit agitée, entrecoupée de cauchemars. Il se voyait, à l'image de son pauvre père, toussant et crachant dans la poussière des carrières de l'usine des chaux et ciments.

Il s'éveilla en sursaut, son pyjama trempé de sueur d'avoir tant manié le pic et la pioche. Yeux grands ouverts, il observa les rais de lumière qui, sur le plafond, dessinaient les barreaux d'une prison. « Oui, je me suis bien laissé enfermer dans une cellule, se dit-il. Fait comme un rat, le Blaise Caponi. » Il tournait le problème dans tous les sens pour en arriver à la même conclusion. Il lui fallait trouver les moyens d'envoyer ce maudit spectacle à la casse. À tout prendre, il préférerait assumer les ennuis de la commune plutôt que de se retrouver à la rue. Il en voulut à Charles Lebel, cet étranger venant se mêler de leurs affaires. Sans lui, le problème se serait réglé en évitant un drame, faute de combattants en quelque sorte.

Il s'endormit à nouveau. Deux Mamelouks entrèrent de ce pas dans la chambre, le saisirent par les aisselles et le poussèrent dans les escaliers. Tout le village était réuni sur la place Carnot où l'on avait élevé une estrade agrémentée d'une guillotine. Le père Bagnis, un crucifix à la main, riait de toutes ses gencives. Philibert Masséna apparut alors. Il avait revêtu sa tenue d'apparat et

tenait son bâton de maréchal qu'il posa sur la poitrine du maire d'un geste auguste et viril.

— Blaise Caponi, dit-il, je t'accuse d'avoir porté atteinte à ma dignité en me couronnant de la plus belle paire de cornes du Comté.

— Vous exagérez, Majesté, se défendit-il. Nous avons fauté quatre fois, pas une de plus. Et encore, la première fois ça s'est passé dans un vestiaire et ça n'a duré que dix minutes. Et puis, c'est votre femme qui a tout fait pour en arriver là. Moi, je ne voulais pas. C'est elle qui m'a piégé en quelque sorte. Dis-leur Héloïse que tout est de ta faute.

Les deux Mamelouks le soulevèrent de terre.

— Dis-leur Héloïse. Dis-leur ! cria-t-il encore.

Ce fut à cet instant qu'il aperçut son épouse. Celle-ci, la tête posée sur la main, l'observait dans le jour naissant.

— J'ai dû faire un cauchemar, soupira-t-il, toujours à sa guillotine.

— Oui, comme hier et avant-hier.

— C'est la disparition de cette pauvre Alberte qui me travaille.

— Laisse les morts en paix. C'est du côté des vivants, ou plutôt des vivantes que se trouve ton problème.

Cette remarque, lourde de menaces, jeta le pauvre Blaise dans des dessous un peu plus obscurs. Il décida alors d'en parler à Héloïse. Il avait besoin de partager son angoisse, mais aussi de se libérer sur celle qu'il jugeait coupable de ses ennuis.

La répétition à son terme, il attendit qu'elle soit habillée et sorte de la remise. L'ayant écouté sans broncher d'un cil, Héloïse Masséna demanda :

— En quoi cette histoire me concerne-t-elle ?

Blaise n'en revenait pas.

— Tu imagines, ma femme, ton mari...

— Ta femme, c'est ton affaire ! Quant à Philibert, sache que c'est un être aussi intelligent que délicat. Vois-tu, lorsque l'on épouse une femme en âge d'être votre fille, on apprend à regarder ailleurs quand il le faut. Par contre, si ton hurluberlu persiste dans ses déclarations, il n'est pas impossible que mon mari porte plainte contre lui pour calomnie. Réfléchis un peu au lieu de t'exciter comme un gamin sans cervelle. Quelles preuves détient ce drôle de zigoto pour affirmer de telles saloperies, et salir ainsi la réputation d'une femme irréprochable ?

Caponi se gratta la tête. Ce qu'il entendait lui paraissait surréaliste.

— Alors, quelles preuves a-t-il ? insista-t-elle.

— Un de ses amis nous a vus. Dans tous les cas, il n'a pas pu inventer cette histoire, avec le jour, l'heure et le lieu.

Héloïse n'en fut pas ébranlée pour autant. Personne ici n'ignorait que les Masséna possédaient un appartement à Nice. Et tout le monde savait que Caponi allait faire ses courses le mardi. Une cabale politique, montée en désespoir de

cause par les opposants au spectacle ; des hommes prêts à tout pour le combattre, même aux pires ignominies.

L'aplomb d'Héloïse le laissa sans voix. Et son propos ne manquait pas de jugeote.

— Je t'accorde que Joseph Albin pourrait passer pour un affabulateur. Mais lorsque ton curé se mettra à raconter la même histoire, crois-tu que les gens le prendront lui aussi pour un menteur ? Parce qu'il le fera, je te le garantis !

Elle lui accorda un sourire indulgent.

— Tu n'as rien compris à l'histoire, mon pauvre chéri. Exciter cette marionnette d'Albin est une chose, s'en prendre à Philibert Masséna une autre. Et je t'assure que notre pasteur n'a aucune intention de mêler sa voix à cette calomnie. Une histoire à se retrouver dans une cure d'un bled de montagne, avec les corbeaux comme seuls paroissiens.

Blaise avait retrouvé une partie de ses couleurs. Après tout, il n'était pas le premier maire que l'on aurait tenté de discréditer en utilisant la médisance. Il se préparait à quitter les lieux. Héloïse n'avait pas fini de le surprendre.

— Il faudra par contre revoir nos habitudes. On ne sait jamais.

— Revoir nos habitudes. Tu veux dire... ?

— Je veux dire, en effet ! Je veux dire que nous ne nous retrouverons plus chez moi. Je te donnerai une autre adresse après-demain. Viens me voir après la répétition !

Il balbutia, tentant d'expliquer que son épouse n'avait pas la même largesse d'esprit que Philibert.

— Peut-être lui as-tu donné quelques raisons d'être méfiante ?

— Ah ça, c'est la meilleure ! Parce que toi, tu n'as jamais trahi ton mari si je comprends bien ?

— Trompé bien souvent, trahi jamais. Tu réfléchiras sur la nuance qui sépare les deux termes, lui dit-elle en le quittant.

Resté seul, Blaise s'en alla s'asseoir dans son bureau. L'optimisme né des propos d'Héloïse ne mit pas longtemps à s'estomper face aux réalités. Jeanne était soupçonneuse et jalouse ; une question de nature. Combien de fois l'avait-elle accusé de perfidie sur de simples présomptions ? Il lui paraissait évident qu'elle tomberait dans le piège, sans même vouloir envisager la cabale dont il était victime. Il eut un soupir. « Les hommes en vue sont les plus exposés, se dit-il. Même leur vie privée est offerte sur la place publique telle de bonnes histoires, bien croustillantes. Des histoires vraies ou fausses d'ailleurs. » Il larmoyait sur son sort quand l'idée lui vint à l'esprit. « Suis-je bête de ne pas y avoir pensé plus tôt. » Et Caponi retrouva son sourire.

Un groupe de travail s'était constitué. Cinq hommes, à l'histoire bien différente, avaient décidé de servir la même cause. Chacun détenait un savoir-faire qui, réuni aux autres, conduisait le projet de Mlle Bonfils vers l'âge adulte, lui donnant une dimension qui eût ravi cette dernière.

Le texte, la mise en scène, la musique accompagnant chaque tableau : tout avançait de concert.

Ils assistaient aux répétitions durant lesquelles Alphonse B... tenait la baguette. Un regard de professionnel, relevant vingt détails discordants sur des scènes que l'on avait pourtant travaillées jusqu'à l'overdose. Une situation qui les avait conduits à reprendre le spectacle depuis ses origines, laissant de côté durant quelques mois les nouveautés qui devaient l'enrichir. Gustave Rostagni avait ainsi revu son programme musical. Installés au fond de la salle, face à leur planche à dessins, Jean-Baptiste Amadori et Antonio Conti, le peintre des décors et le réalisateur, n'en finissaient plus de crayonner. Lebel ne quittait pas sa dizaine de gros volumes. Il s'était en effet assigné une tâche venant s'ajouter à l'écriture des textes. Il fallait bien remplacer Mlle Bonfils dans son rôle d'historienne du Comté.

Ils avaient adopté un slogan, devenu leur impératif : pas un seul détail laissant soupçonner l'amateurisme ne devait avoir place dans le spectacle. La chasse aux imperfections, aux banalités et aux anachronismes fut ainsi ouverte.

La rigueur semblait de mise sous l'égide d'Alberte Bonfils. Les bénévoles allaient apprendre le sens du mot intransigeance avec l'arrivée d'Alphonse B...

Ce dernier menait ses comédiens d'une main de fer. Il avait toutefois su créer cette atmosphère de fraternité propre aux plateaux de théâtre. Et tel un général en campagne, il avait à l'adresse de ses troupes les mots qui convenaient.

— Comptez sur moi pour vous diriger comme des professionnels, leur disait-il. Et c'est en professionnels que vous vous présenterez face à ce village au mois de juillet. Par voie de conséquence, je ne vous offre qu'un seul défi, celui de l'excellence. Vos parents, vos amis, vos voisins, devront être fiers de vous en vous regardant jouer. Ensemble, nous ferons tout pour atteindre ce but.

Les cinq hommes se retrouvèrent autour de la même table après la répétition. Une fois par semaine, Lebel les invitait chez lui. Mathilde préparait alors le repas que Charles n'avait plus qu'à réchauffer.

Sans surprise, ils revinrent ce soir-là sur le sujet qui les rassemblait.

— Figure-toi qu'Hélène m'a fait une drôle de réflexion ce matin, dit Lebel, s'adressant à Alphonse B...

Les deux hommes se tutoyaient à présent.

— Oui, laquelle ?

— Elle m’a affirmé que l’histoire devait être racontée par deux voix compte tenu du programme de cette année. La sienne, et une autre, celle d’un homme. Je suis tombé des nues, persuadé qu’elle aurait fait des boutons de se voir privée d’une seule ligne du texte. Elle m’a alors expliqué que c’était là la meilleure façon de tenir le spectateur en éveil. Elle m’a dit aussi que personne ne pouvait parler durant deux heures en continu sans perdre une partie de son tonus.

Alphonse B... se caressa la barbe dans un sourire.

— Je suis fier de mon élève. À douze ans, elle possède déjà un grand sens du métier et un instinct qui ne cesse de me surprendre. Mais ne t’emballe pas, s’empressa-t-il d’ajouter. J’ai vu hélas bien des talents précoces ne jamais confirmer les espoirs que l’on plaçait en eux. Souvent pour les mêmes raisons d’ailleurs. Encensés par les uns et les autres, ils pensaient déjà tout connaître de la profession et s’arrêtaient de travailler.

Lebel fut sur le point d’affirmer qu’Hélène ne tomberait jamais dans ce travers. Il s’abstint, bien qu’il en fût convaincu. Rien n’est plus horripilant pour autrui qu’un père dressant des statues à sa nichée.

— Ce qui est curieux, reprit Alphonse B..., c’est que j’allais t’en parler. Hélène a pris les devants, j’en suis ravi ! Il y aura donc deux voix lors du spectacle, la sienne et la mienne cette année, en espérant découvrir un autre talent à l’avenir.

Alphonse vida son verre et se servit sur la lancée. Sobre durant la journée, l’ancien acteur ne négligeait pas de boire son coup dès qu’il n’appartenait plus à son métier.

— Et au lycée, comment ça marche pour elle ? demanda-t-il sur un autre ton.

Charles haussa les épaules. Hélène s’accrochait autant qu’elle le pouvait. Elle avait compris que sa vocation exigeait une solide culture générale. Des efforts louables pour des résultats qui restaient moyens. L’histoire-géo, l’anglais et surtout le français, lui permettaient de compenser tant bien que mal des notes désastreuses en mathématiques et en sciences.

Lebel fumait une dernière pipe devant la maison. Il avait découvert, en arrivant ici, une curiosité dont il ne pouvait se lasser. L’habitant de la ville ignore ce que représente l’obscurité d’une nuit sans lune. Derrière ces collines, loin des lumières dont l’homme a peuplé l’univers, les ténèbres reprennent leurs droits. Un monde où l’œil perd tous ses repères. L’oreille devient dès lors sa seule boussole et trouve ainsi une acuité nouvelle.

Charles resta un long moment sur le pas de sa porte, surprenant la fuite d’un lapin dans les broussailles, le vol d’un hibou gagnant son terrain de chasse, le dernier cri d’une proie tombée sous la griffe ou les crocs d’un prédateur. Il eut un regard plein de tendresse sur la maison voisine. « Un bonheur confiture, dans

lequel je patauge en toute béatitude. Qui l'aurait cru ? se demanda-t-il. Lucien l'a trouvé ici après avoir usé ses semelles sur bien des sentiers. Me voici pris au même piège. Et heureux de l'être. » Mais sans doute manquait-il un dernier détail de nature à conforter son bien-être. Il se promit d'y revenir dès le lendemain.

Hélène avait mis la jeep en route. Charles lui avait donné quelques leçons de conduite et lui laissait à présent le volant jusqu'au bout du chemin. Un chemin rénové et entretenu désormais par les employés municipaux. La commune lui devait bien cette marque de gratitude.

— Cela te plairait que ta mère reste à la maison toute la journée ? demanda-t-il à la gamine.

— C'est une idée à vous ?

— Je t'ai déjà dit que l'on ne répondait pas à une question par une autre question. D'abord la mienne, s'il te plaît !

— Bien sûr que ça me plairait. Et maman serait contente aussi.

Ils étaient parvenus au village et continuaient le propos en attendant le bus de sept heures.

— Contente de quoi, je me le demande ?

— De rester avec vous.

Il se mit à rire.

— Drôle de compagnie. Je ne dis pas dix mots de la matinée.

— C'est normal, vous écrivez. N'empêche qu'elle serait contente.

— Et qui te l'a dit ?

— Personne ! Je le sais, c'est tout.

L'autocar arrivait.

— Bien, nous reviendrons sur le sujet une autre fois.

Lebel se rendit ensuite à l'auberge où Caponi lui apprit qu'il y avait encore un article parlant de lui et de ses livres dans le journal. Aujourd'hui *Le Patriote*, la semaine dernière *Nice Matin*. Edwige savait y faire s'agissant de mettre en avant ses auteurs.

— Et tout ça c'est bon pour la commune, ajouta le maire.

— Et pour le commerce. Bien, servez-moi mon café à présent.

Alphonse B... arriva et vint s'asseoir à sa table. Charles trouva qu'il avait mauvaise mine.

— Tu en fais trop, mon vieux, lui dit-il.

— Tu as bien raison. Avant, je courais pour être ici à l'heure des répétitions. Maintenant, je galope dans l'autre sens.

Alphonse B... habitait à présent dans la commune, logeant chez la veuve Fulconis, dans l'une de ces maisons alignées le long des berges du Paillon. Une autre curiosité de ce village que ces demeures étroites, construites sur deux ou trois étages, imbriquées les unes aux autres et garnies de balcons aux

feronneries dévorées par l'ardeur du soleil et le gel de l'hiver. Des maisons les pieds dans l'eau en quelque sorte. Une eau qui pouvait monter jusqu'aux genoux, et même plus haut quand le Paillon se décidait à rappeler aux hommes qu'il régnait en maître sur cette vallée.

Alphonse B... avait mis son pas dans celui de Lebel, considérant qu'il s'agissait là d'une chance, sans doute la dernière de sa vie professionnelle. Il ne se faisait plus d'illusions sur sa carrière de comédien. Charles, par ce spectacle, l'avait conduit sur une autre voie : celle de la mise en scène. Il lui offrait une première et bonne référence dans un métier qu'il connaissait sur le bout des doigts, ayant travaillé durant des décennies sous la direction des plus grands de la corporation.

Alphonse B... caressait un rêve, mettre en scène des pièces écrites en collaboration avec Lebel. Il possédait la technique propre à l'exercice, et son nouvel ami le talent des mots plus un nom susceptible d'ouvrir bien des portes. Cette idée passait par deux impératifs : réussir à s'imposer dans ce village, continuer à accompagner les pas d'Hélène. C'est pour la petite qu'un jour Charles irait vers le théâtre. Alphonse B... en était persuadé.

— Il te faudrait une voiture, lui dit Lebel, le ramenant à lui. Sinon, tu vas t'épuiser à courir d'un bout à l'autre de ce département.

Alphonse eut un geste de la tête. La mission qu'il assumait ici lui valait un revenu fixe qui assurait l'essentiel. Il devait malgré tout continuer à s'activer par ailleurs afin de pouvoir éponger quelques dettes et renouveler une garde-robe de clochard. Il n'en était pas encore à la voiture.

— La semaine prochaine, nous irons à Nice pour te choisir une bonne occasion, ajouta Charles. Je t'avancerai l'argent.

— Aimable de ta part ! Mais ce n'est pas demain que je te le rendrai ; je te préviens.

— Tu me le rendras quand tu seras devenu un metteur en scène célèbre. C'est ce que tu veux. Je ne me trompe pas ?

« Continuons à dilapider allégrement, se dit Charles dans un sourire en retrouvant sa jeep. À présent la tirelire est ouverte, alors autant s'en servir. »

Mathilde s'activait dans la maison quand il retrouva ses collines. Elle l'aperçut, arrêta de frotter le carrelage.

— Je vous prépare un café. Je vous le sers dehors. Vous avez une lettre qui vous attend sur la table du jardin.

— Je m'installe. Et vous, prenez deux tasses et venez vous asseoir avec moi. J'ai à vous parler.

Il ouvrit l'enveloppe. Son éditeur avait écrit :

« Mon cher Charles, j'ai reçu ton dernier manuscrit. Sa lecture m'a autant surpris qu'elle m'a offert de plaisir. La campagne te réussit bien, à l'évidence. Trois romans excellents, avec, dans ce dernier, une nouvelle montée de cette



sérénité que l'on voyait poindre dans tes deux derniers ouvrages. Le Charles Lebel désespéré a fait long feu. Ce livre semble nous confirmer l'avènement d'un misanthrope heureux. »

« Alain et Edwige partagent mon enthousiasme. Nous t'attendons à Paris. »

« Salut vieil ami. »

« Max. »

*Un misanthrope heureux*, l'expression l'amusa. Drôle de misanthrope à vrai dire. Voilà quelques jours, il s'était vu contraint d'acheter un agenda. Un objet dont il avait pourtant juré d'oublier l'usage. « Un couillon heureux, je veux bien, mais pas un misanthrope. Et ce n'est pas fini », pensa-t-il en voyant sa voisine prendre place face à lui.

— Mathilde, j'ai une proposition à vous faire, dit-il en refermant sa lettre. Mais rien ne vous oblige à me donner une réponse aujourd'hui. Vous aurez tout le temps d'y réfléchir avant de vous décider. Voilà, cela vous plairait-il de ne travailler que pour moi ? Il est bien évident que dans ce cas vous seriez payée en conséquence.

Sitôt posée, la question lui parut stupide et déplacée. Mme Trivério avait une vie privée, bien chargée à en croire les rumeurs. Et ses après-midi loin du village lui appartenaient. Aussi fut-il surpris de l'entendre demander :

— Mais pour faire quoi ? Trois heures suffisent largement pour le ménage et la cuisine. Ce n'est pas si grand chez vous.

— Hélène vous trouverait ainsi à la maison en rentrant de l'école. Et vous seriez encore là tous les jeudis. Je pense que le temps que vous auriez à lui consacrer par cet arrangement ne serait pas nuisible à son équilibre.

— Vous voulez dire que vous me paieriez pour m'occuper de ma propre fille ?

Elle ajouta, gardant son sérieux :

— C'est comme si vous vouliez m'entretenir.

Il se rendit compte que sa proposition avait heurté la fierté de sa voisine. Elle le lui faisait savoir suivant sa tradition. Mathilde ne connaissait en effet que la droite ligne, quitte à en être brutale. Il voulut éviter un nouvel affrontement dont il percevait les prémices.

— N'en parlons plus ! Mon idée était des plus farfelues, je vous l'accorde. Mathilde soupira en hochant la tête.

— C'est encore par affection pour Hélène que vous avez imaginé cette nouveauté ; j'en suis sûre, dit-elle en se levant.

Puis elle ajouta, à la grande surprise de Charles.

— Hé bien, c'est d'accord ! Mais seulement à partir du mois prochain, le temps pour mes patrons de Touët-de-l'Escarène de me trouver une remplaçante.

— Je ne voudrais pas que vous vous sentiez obligée, pour moi ou pour la petite.

Elle avait parcouru trois pas, se retourna et l'observa durant un instant avant de déclarer :

— Je vous rassure, je le fais aussi pour moi.

L'heure creuse du début d'après-midi où le bar n'était plus fréquenté que par quelques retraités joueurs de manille. Jeanne Caponi s'installait alors à une table pour payer les factures et avancer dans sa comptabilité. Blaise profitait de ce temps mort pour s'accorder une sieste, suivie quelquefois d'une partie de pétanque à l'ombre des platanes de la place Carnot. Mais le sommeil avait fui monsieur le Maire depuis que Joseph Albin et Philibert Masséna peuplaient ses cauchemars. Et ce n'était pas de sitôt qu'il retrouverait Armand Deleuse et son équipe sur le terrain de boules. Ses adversaires favoris attendraient longtemps leur revanche.

— Je vais voir Robert Barralis, dit-il à son épouse.

— Qu'est-ce que tu lui veux à ce monsieur ?

— Si on te le demande, tu diras que tu n'en sais rien.

— Ne le prends pas sur ce ton, tu pourrais le regretter !

Il sortit en haussant les épaules. Il en voulait au monde entier depuis quelques jours. Et les femmes qui peuplaient son existence lui paraissaient plus coupables encore que le reste de l'humanité. L'une pour l'avoir attiré dans son lit. Et l'autre pour être prête à le croire.

Barralis travaillait dans son huilerie en compagnie de quelques-uns de ses compagnons. Il exploitait, utilisant l'eau du Paillon, l'un des derniers moulins à aubes du Comté. Un moulin que l'on disait de type « grec », capable de broyer un quintal d'olives par opération et d'obtenir ainsi cent litres d'huile vierge à la première pression. Les restes étaient ensuite précipités dans de l'eau chaude avant d'être triturés à nouveau. On produisait ainsi l'huile de deuxième pression, appelée aussi huile ordinaire. Et comme l'homme ne jetait rien à cette époque, les détritiques étaient récupérés à leur tour pour entrer dans la fabrication du savon.

— Quelle surprise ! s'exclama Barralis, voyant le maire arriver d'un pas mesuré, voulant sans doute éviter de salir ses chaussures sur un sol gorgé de graisse, où il avançait dans un bruit désagréable de succion.

— Une visite intéressée à dire vrai.

— Qui ne gâche en rien le plaisir de vous recevoir. Suivez-moi, nous serons mieux ailleurs pour bavarder.

Caponi ne demandait pas mieux que de quitter cette humidité poisseuse et cette odeur âcre et sucrée à la fois qui agressait ses narines. M. le Maire n'était pas un fils de la campagne.

Ils traversèrent une cour encombrée de sacs de jute et de casiers à bouteilles. Une cuisine aux dimensions de salle communale les accueillit. Des tomettes provençales au sol, des murs à la chaux, une panetière de magasin d'antiquités tenaient compagnie à une table de ferme destinée à recevoir une colonie de vacances. Barralis le fit asseoir, sortit une bouteille de grappa et deux verres.

— Alors, quel bon vent vous amène ? demanda-t-il à son visiteur en le servant.

— Le vent des fous, vous voulez dire.

Caponi ajouta, forçant la dose dans son désespoir :

— Le vent qui soufflait sur Rocca Sparviera au temps de la reine maudite.

— Oh, à ce point ! Vous m’effrayez mon cher. Allez, racontez-moi puisque vous êtes venu pour ça.

Blaise choisit de lui livrer la version d’Héloïse, celle de la cabale dirigée contre lui afin de le contraindre à annuler le spectacle.

— Voyez-vous, dit Robert Barralis après l’avoir écouté, je connais bien Joseph Albin. Vous savez qu’il a travaillé pour moi durant des années avant de s’installer à son compte. Je l’ai d’ailleurs aidé à se monter. Et je continue à le soutenir en lui confiant tous mes travaux de maçonnerie.

Le maire acquiesça d’un geste de la tête. Il retrouvait là toutes les raisons qui l’avaient poussé à s’en remettre à Barralis.

— Le connaissant bien, je peux affirmer que c’est un homme de foi. Un être obtus et sans nuance, je vous l’accorde. Mais un chrétien sincère, qui tient le péché en horreur, pour lui comme pour les autres.

Blaise pressentit le mauvais coup qui ne tarda pas à arriver.

— C’est pourquoi je le crois incapable d’avoir inventé cette histoire dans la seul but de vous nuire. M. le Maire, j’imagine que vous êtes ici pour me demander de vous aider à sortir d’un mauvais pas, et je suis prêt à le faire. Mais pour l’amour de Dieu, arrêtez de me prendre pour un gamin.

Caponi décida de déposer les armes. Il avoua qu’il avait eu en effet quelques faiblesses pour l’épouse Masséna. Une histoire qui appartenait désormais au passé. Et ce fut en allant la retrouver que l’un des lascars de la bande à Albin l’avait surpris. L’idée du complot venait d’Héloïse. Elle semblait persuadée que son époux y croirait sans trop de réticences.

— Ou ferait semblant d’y croire, commenta son hôte.

— Mais ma femme, elle, ne gobera pas l’hameçon aussi facilement, je peux vous l’assurer. Elle est encore plus jalouse que sa mère, qui a pourri la vie de mon pauvre beau-père durant près de quarante ans. Elle ne peut pas s’empêcher de voir le mal partout, surtout quand il n’y a rien à voir.

— Et là, hélas pour vous, il y a justement quelque chose à voir. Ceci dit, vous n’êtes pas venu me rendre visite pour entendre un sermon. J’ajouterai qu’en tant qu’homme je comprends vos faiblesses. Héloïse Masséna est une garce bien alléchante. Une garce qui n’en est pas à son coup d’essai, croyez-moi.

— C’est vrai qu’elle sait y faire pour en arriver à ses fins, surenchérit Caponi, à deux doigts de se considérer victime d’un viol.

— Bon, voici les faits. Examinons à présent la situation, en laissant les sentiments de côté.

À écouter Barralis, l’histoire du spectacle avait été mal engagée dès le début. On pourrait imaginer que l’équipe municipale avait mené son affaire avec

l'arrière-pensée de mettre leur brave curé dans tous ses états. Les escarmouches au sujet des dieux et des déesses cachait à son avis une frustration bien plus profonde. L'abbé Bagnis souffrait en effet d'avoir été écarté de l'entreprise comme quantité négligeable, alors que tout le village était invité à y participer. Face à cette humiliation, sa fureur et celle d'Albin par ricochet n'avaient rien de surprenant.

— Il s'agit là d'un spectacle laïc. C'est ainsi que Mlle Bonfils l'a voulu, se défendit Caponi.

Blaise se moquait bien de la laïcité. Il avait été maladroit et s'en rendait compte. Un coup d'eau bénite en passant n'aurait nui à personne.

— Et ne pensez-vous pas qu'il est encore possible d'arranger l'affaire avec le curé ? demanda-t-il sur le bout des lèvres.

— N'est-ce pas son métier de pardonner ?

Barralis était prêt à jouer les bons offices. Mais encore lui fallait-il de la matière sous forme de quelques concessions. Une belle reconstitution mettant en scène la christianisation du Comté par exemple.

Le maire réfléchit durant un instant. L'affaire n'était pas simple. Et le premier obstacle s'appelait Lebel, à qui une décision du conseil municipal accordait carte blanche s'agissant du contenu du spectacle. Ce dernier venait à présent boire son café tous les matins au bar. Malgré cette familiarité, le maire ne se sentait pas le courage de l'affronter.

— Admettons que vous parveniez à ramener le curé à de meilleurs sentiments. Je pense, dans ce cas, que c'est à vous d'annoncer la bonne nouvelle à l'écrivain. Il en serait ravi. Il m'a souvent dit qu'il regrettait que l'abbé Bagnis ne soit pas mêlé à l'entreprise.

Barralis ne put s'empêcher de sourire.

— Nous voici, à quelque chose près, à nouveau avec le complot d'Héloïse sur les bras. Monsieur le Maire, à chacun sa corvée. Moi, je veux bien me charger de M. le curé. De votre côté, débrouillez-vous avec l'écrivain. Et tous mes vœux vous accompagnent. Ce monsieur n'a pas une tête à se laisser manœuvrer comme une première communiant.

— Avec l'écrivain et avec Figliera. Il faudra que lui aussi accepte une scène avec les évêques et tout leur saint-frusquin.

— Vous ne voulez pas que j'aille aussi rendre visite à votre cher révolutionnaire ? Et si celui-ci vous pose tant de problèmes, suivez mon conseil, changez donc d'allié.

Il ajouta dans un nouveau sourire :

— Vous savez bien que les Masséna vous tendent les bras.

Ils se quittèrent sur un autre verre de grappa, non sans avoir pris rendez-vous pour le lendemain à la mairie.

L'affaire ne fut pas aisée à en croire Robert Barralis. Une bonne demi-heure de parlotte durant laquelle l'abbé Bagnis ne voulut pas céder un pouce de terrain. À l'écouter, il ignorait tout du chantage utilisé par Joseph Albin. Cette situation, par voie de conséquence, rendait la démarche de Barralis sans objet. Pris par d'autres affaires, bien plus sérieuses, le prêtre en avait même oublié les prétendues reconstitutions historiques.

— Bravo, mon père, le félicita Barralis. Votre plaidoirie ne manque pas d'adresse. Je n'ai rien vu, je n'ai rien entendu et je veux continuer à tout ignorer de cette vilaine histoire. Moi, je vais vous la raconter cette histoire. Et c'est vous, dès lors, qui devrez rendre des comptes à Dieu.

Le prêtre eut un geste de la main.

— Monsieur Barralis, j'ai du mal à saisir les mobiles qui vous poussent à prendre la défense d'adversaires de notre Sainte Mère l'Église.

— Je trouve mes mobiles dans vos sermons, mon père. À vous écouter répéter qu'il faut savoir pardonner ses fautes à la brebis égarée, j'ai fini par vous croire. Et puis le maire n'est pas l'adversaire de notre Eglise, comme vous semblez le penser. Il s'agit là d'un malentendu entre deux entêtés, vous et lui, plutôt que d'un problème de fond. Et il suffirait de peu de choses pour voir ce monsieur s'agenouiller devant l'hostie sacrée.

Le prêtre prit quelques instants de réflexion. Il avait face à lui l'un des hommes les plus influents du canton, doublé d'un donateur dont il flattait la générosité. L'affronter plus longtemps eut été une erreur.

— Monsieur Barralis, je vous assure que j'ignore à peu près tout de l'affaire dont il est question. Joseph Albin a voulu m'en parler. Je l'ai arrêté dès la première phrase.

— Il vous en a assez dit toutefois pour vous faire comprendre qu'il avait trouvé un moyen de nuire au maire, n'est-ce pas ?

— Je l'ai subodoré. Et il est vrai que Joseph a évité la confession depuis. Vous me croyez ?

Robert Barralis leva les bras aux cieux.

— Où irait ce monde si nous mettions en doute la parole de nos pasteurs ?

— Il n'est pas faux non plus d'affirmer que j'ai un pouce d'influence sur ce brave Joseph qui, ajoutée à la vôtre, devraient le conduire à entendre raison. Je veux bien m'y employer, sous quelques conditions tout de même. Des conditions impératives, je tiens à vous le préciser.

Le prêtre exigeait que soit incluse dans le spectacle une scène rappelant la christianisation du Comté. Une reconstitution d'une bonne vingtaine de minutes, laissée à leur disposition quant à l'écriture du texte, au choix des acteurs et à son déroulement. Le père Bagnis se promettait d'en parler à l'évêché à la première occasion. Il ne doutait pas que l'on mettrait alors quelques moyens à sa disposition.

— Très bien, j'en fais mon affaire ! s'exclama Barralis, ravi d'avoir atteint son but sans plus de mal.

— C'est ma première condition. J'en ai une autre, je vous l'ai dit.

— Ah !

— Je demande en outre que Caponi vienne se confesser. Il le fera un samedi, en prenant la file d'attente sans aucune faveur. Et quand il aura communié à la grand-messe du dimanche, je serai alors engagé par ma promesse.

— Une humiliation en quelque sorte.

— Pensez-vous peut-être que la confession représente une humiliation ? N'oubliez pas que vous avez dit qu'il suffisait de peu pour voir Caponi s'agenouiller devant l'hostie sacrée. Je lui en offre l'occasion. Il me remerciera un jour, j'en suis persuadé !

Charles quittait la départementale pour s'engager sur le chemin privé quand il l'aperçut. La quatre chevaux Renault blanche était garée dans une clairière. « Sans doute un cueilleur de champignons », se dit-il, bien qu'il eût peu souvent l'occasion de croiser des promeneurs dans les parages.

Drôle de cueilleur de champignons à vrai dire. Un homme de grande taille, alerté par le bruit du moteur de la jeep que l'on entendait de loin, sortit alors de la maison de Lebel avant de détalier à travers champs en direction de la voiture.

Un grand bonhomme. Une quatre chevaux blanche. Aucun doute n'était permis. Le signalement précis du saligaud qui s'en était pris aux décors voilà quelques mois.

Charles se précipita et découvrit le désastre. La fripouille semblait apprécier la peinture rouge. Le pot et la brosse se trouvaient encore là, abandonnés dans la fuite. Tout était rouge à présent dans la demeure des frères Chassepot, les murs, le sol, les meubles et les accessoires. Lebel eut malgré tout un soupir de soulagement. Son manuscrit en cours, représentant huit mois de travail, conservait sa couleur d'origine. Un malfaiteur qui devait avoir le respect des arts. Les tableaux de Jean-Baptiste Amadori avaient eux aussi échappé au changement de teintes.

Charles sortit alors sur la terrasse, s'assit et alluma sa pipe. « Qui ? » se demanda-t-il. Le mobile lui parut par contre évident. C'était au spectacle que le vaurien en voulait. Une âme fruste à n'en pas douter. Un gros benêt qui pensait le décourager en égayant son intérieur. Qu'allait-il faire à présent, persuadé que l'on ne retrouverait jamais le coupable ? Porter plainte lui parut dérisoire, et plus ennuyeux encore. « Demain, j'irai chercher l'ancien facteur et son ami Conti. Ils monteront une serrure un peu plus sérieuse et remettront le fourbi en état. » Puis, sortant sa machine à écrire et reprenant sa pipe, il se mit à travailler.

Mathilde arriva à son heure.

— Vous n'assistez pas à la répétition de ce soir ? lui demanda-t-elle.

Il quitta le texte et baissa ses lunettes.

— Non, rien d'important n'était inscrit au programme. J'irai chercher Hélène d'ici une demi-heure. Tiens, je vous annonce que j'ai eu de la visite aujourd'hui.

— Des gens que je connais ?

— J'en doute ! Un peintre décorateur, qui devait trouver que mon intérieur manquait un peu de vivacité. Allez-y, vous verrez, c'est édifiant de découvrir ce que l'on peut faire avec quelques kilos de laque et un peu de goût.

— Mon Dieu ! s'écria Mme Trivério en découvrant le spectacle.

Elle ressortit de la maison.

— C'est un désastre. Mais qui a fait ça ?



— La canaille à la quatre chevaux blanche. Celui des décors, vous vous en souvenez ? Je l'ai surpris alors qu'il s'enfuyait sans demander son reste.

Mathilde se laissa tomber sur une chaise. Elle se prit les mains l'une dans l'autre en baissant la tête. Lebel l'observa d'un regard sceptique durant quelques instants.

— Vous, vous savez qui a commis ce forfait, dit-il ensuite en pointant un doigt dans sa direction.

— Et pourquoi je le saurais ?

— Je le lis sur votre visage.

Elle soupira en baissant à nouveau la tête.

— Si je vous le dis, vous allez faire des bêtises.

— Mathilde, j'ai passé l'âge de distribuer des coups de poing, surtout pour une sottise pareille. Alors qui et pourquoi ?

— Pourquoi, je ne sais pas.

— Mathilde, vous mentez encore. Alors, qui ?

— C'est le boucher de Touët-de-l'Escarène.

— Je comprends à présent pourquoi cet individu à un tel goût pour la peinture rouge. Ce monsieur en veut au spectacle, c'est cela ?

— Il se moque bien du spectacle.

— Quelles sont ses raisons si ce n'est pas le spectacle ?

Mme Trivério se leva, soudain en colère.

— Vous n'avez qu'à lui demander vous-même !

Puis, sans même le saluer, elle tourna les talons et rentra chez elle.

Lebel s'éveilla en bonne forme. « Le rouge ne m'a jamais donné des idées noires », se dit-il en se rasant devant sa glace, ou du moins face aux quelques centimètres encore utilisables. Elle aussi avait mérité les services de l'architecte d'intérieur.

Il laissa Hélène sur la place et se rendit au local communal transformé en atelier, où l'ancien facteur travaillait sur les décors et sur ses propres toiles suivant les urgences et son humeur. Il informa ce dernier de sa mésaventure sans en remettre, lui demandant de ne pas ébruiter l'affaire. Une histoire à voir accourir une meute de journalistes en panne de papiers.

Ils bavardèrent durant quelques instants, commentant le dernier tableau d'Amadori. Charles se préparait à quitter les lieux.

— Monsieur Lebel, vous oubliez de me laisser la clé.

— Votre confrère, Jean-Baptiste, s'est privé de ses services pour effectuer ses travaux. Vous verrez, la serrure n'est plus qu'un souvenir qui pendouille le long de la porte.

— Et vous avez laissé votre maison ouverte ?

— De quoi devrais-je avoir peur ? Vous pensez peut-être que ce monsieur aurait dans l'idée de revenir pour passer une deuxième couche ?

Le boucher servait une cliente quand Lebel entra dans la boutique. Au premier regard, il se rendit compte que le négociant le connaissait et savait à qui il avait affaire. Charles l'observa tendit qu'il débitait ses côtelettes. Une force de la nature à n'en pas douter. Un peu moins grand que lui, il le surpassait d'une bonne vingtaine de kilos de chair et de muscles.

La dame, au bout de ses achats, les salua et les laissa en tête-à-tête.

— Et pour vous, ce sera quoi ? demanda un boutiquier sans illusion, certain que cette visite ne déboucherait pas sur une progression de son chiffre d'affaires.

Lebel eut un regard circulaire puis, revenant au boucher, il lui révéla sur un ton compassé que son avenir risquait de ne pas être aussi flamboyant que sa peinture. La vente de ce fonds de commerce pourrait-il couvrir tous les frais qu'il entrevoyait ? Et lui resterait-il un solde en sortant de prison, après avoir payé les avocats, les huissiers, remboursé les victimes et versé des dommages et intérêts ? Il se posait la question avant de rendre visite au procureur de la République, l'un de ses chers amis.

Le détaillant hésita un instant. Il ouvrit ensuite son tiroir-caisse, en sortit la pancarte « Je reviens de suite » qu'il installa sur sa porte.

— Vous ne voulez pas que nous allions en parler ailleurs ?

Le bar dégageait une odeur de grésil et de croissants chauds. Le boucher commanda un pointu et Lebel un café.

— Je m'appelle Augustin Ferrier, se présenta le détaillant, prouvant ainsi qu'il ne manquait pas de savoir-vivre.

— Je le savais déjà, mentit Charles Lebel, oubliant de se présenter à son tour.

— J'ai perdu la tête, monsieur, avoua le commerçant en soulevant son verre.

— Et quand vous perdez la tête, vous vous précipitez en toute logique chez votre droguiste, vous y achetez un bidon de Ripolin et vous vous en servez pour décorer entrepôts et maisons du voisinage.

— La première fois ça a marché !

Lebel resta sans voix devant un argument aussi persuasif.

— Et des fois ça ne marche pas ? demanda-t-il en retrouvant l'usage de la parole.

— Je crois qu'à présent c'est foutu. Il n'y a plus rien à faire.

Charles en fut désolé. À comprendre le négociant en viande, décorateur à ses heures, celui-ci avait passé du temps chez lui en pure perte.

— Je pense que vous avez gagné la partie. Mais vous savez, j'ai du mal à l'admettre, ajouta Augustin Ferrier.

Charles ne riait plus. Il soupçonnait une affaire le mettant en cause bien malgré lui. Une affaire dont il commençait à entrevoir les contours.

— Du dépit amoureux, c'est cela ? questionna-t-il.

L'homme acquiesça d'un geste de la tête. Du dépit de voir la femme que l'on aime en choisir un autre, mais surtout un immense chagrin qui vous pousse à toutes les extrémités.

— Et l'autre c'est moi, n'est-ce pas ?

Le boucher eut le même geste de la tête.

— Et quand vous évoquez votre premier... saccage, vous faites sans doute allusion à celui que vous avez commis dans les entrepôts de notre commune. Vous saviez que j'étais très attaché à ce spectacle. Et c'est moi que vous vouliez atteindre par ce geste infantile. Vous me dites que ce forfait a produit ses fruits ; expliquez-vous sur ce point, monsieur Ferrier ?

La dame, effrayée par cet acte, lui était en effet revenue. Mais il sentait bien que le cœur n'y était plus. Voilà quelques jours, comme il s'y attendait, la belle lui avait signifié son congé définitif. Et son expédition chez Lebel, stupide, il en convenait, était à mettre sur le compte d'un être désespéré.

— Une dernière précision, s'il vous plaît. Comment, dans cette aventure, en êtes-vous arrivé à vous persuader que j'étais votre heureux concurrent ?

La question déconcerta le boutiquier.

— Mais elle ne parle que de vous. M. Charles par-ci. M. l'écrivain par-là. Elle n'a que vous en tête. On ne peut pas se tromper.

— Et si, mon cher, on le peut !

— Vous voulez dire...

— En effet, je veux dire. Mais cela ne change rien à l'histoire en ce qui vous concerne. Mathilde Trivério a décidé de vous gommer de sa vie. Vous allez donc en sortir sans plus aucun espoir de retour. Montrez votre nez une nouvelle fois, et je vous envoie moisir sur la paille humide d'un cachot, en vous ruinant par la même occasion. Mon message est clair monsieur Ferrier ?

Il l'était, semble-t-il. Le boucher, à l'écouter, n'avait aucun désir de détruire sa vie dans cette affaire. Ce magasin représentait des années d'efforts et de privation, et il avait une femme et des enfants qu'il ne voulait pas voir souffrir par ses bêtises.

— Et père de famille en plus. Belle moralité en effet !

Lebel s'était levé.

— Vous ne ferez pas d'ennuis ? demanda Augustin Ferrier.

— Oubliez Mme Trivério et je vous oublierai. Et embrassez vos enfants ce soir en rentrant chez vous. C'est à eux que vous devrez de ne pas recevoir la note de la remise en état des lieux. Par contre, je vous laisse régler mon café. Et ce n'est pas cher payé.

La saison des amours impures n'était pas encore close au village.

Le père Bagnis, naviguant dans les délices du paradis, caressait cette nuit-là la chevelure flamboyante d'Evelyne Barelli. Sa main se fit plus audacieuse encore en prospectant une partie de l'attirail de son opulente paroissienne. Celle-ci lui souffla quelques mots à l'oreille, évoquant une gourmandise dont son époux raffolait. Le prêtre en eut un filet de bave qui coula le long de son menton. Et ce fut en plein exercice du pire des péchés que ses couinements de plaisir l'éveillèrent.

— Vade retro Satanas !

Son cri de dégoût se mélangea à ceux de l'orgasme qui poursuivait son bonhomme de chemin, ignorant semblait-il le martyr qu'il imposait à sa victime.

Le prêtre se leva, fit une rapide toilette sans même un regard à l'objet du délit et changea de sous-vêtements avant d'enfiler sa soutane.

L'église était éclairée par une belle lune filtrant à travers ses vitraux. Une sérénité de nature à éteindre les incendies de l'âme. L'abbé Bagnis, à genoux dans l'allée centrale, retrouva la sienne dans la prière. Deux bonnes heures à supplier le Père, le Fils et le Saint-Esprit de lui rendre son sommeil d'enfant en envoyant le Grand Cornu se travestir ailleurs.

Le prêtre se leva enfin, les genoux endoloris et le dos en compote. Il ouvrit la porte de l'église, sortit sur le parvis. Le soleil allumait ses premiers candélabres du côté de Contes. Il eut un regard sur l'auberge de Caponi et retrouva sa bonne humeur. « Viendra-t-il samedi ? » se demanda-t-il en pensant au bon tour qu'il avait joué au maire. « Dans tous les cas, il n'a que de mauvaises solutions devant lui. Déplaire à ses comparses ou à Barralis ? Il perdra de toute façon quelques amis dans cette affaire. »

Joseph Albin lui avait promis de venir lui rendre visite avant la première messe. Le père Bagnis resta un long moment devant la porte de son église, admirant les œuvres de l'Eternel dans une aurore évoquant le jardin d'Éden avant la pomme maudite.

Les volets s'ouvrirent chez Caponi. Blaise apparut à la fenêtre, hirsute et débraillé dans un pyjama de bagnard. Les deux hommes s'observèrent durant un instant. Le maire porta la main à sa tempe dans un salut militaire. Le prêtre lui répondit d'un hochement de tête avant de disparaître dans l'église.

Joseph Albin arriva quelques minutes plus tard.

— Alors ? demanda-t-il après avoir salué M. le curé.

— Rien pour l'instant. Mais nous ne sommes pas encore samedi.

— Il ne viendra pas, je vous le dis.

L'abbé Bagnis ne partageait pas cet avis. Il connaissait le maire mieux qu'on ne le pensait. Entre Fighiera le stalinien et la bonne bourgeoisie

représentée par Robert Barralis, le choix de Caponi était déjà fait. Un choix douloureux sans aucun doute. Sa confession lui permettrait en effet de sortir du mauvais pas où il s'était fourré et de sauver son spectacle par la même occasion. Mais dans cette vallée, où le rouge dominait, son geste lui coûterait bien des électeurs.

— À tout prendre, je préfère qu'il ne vienne pas, annonça Albin. Avec un beau scandale à la clé, nous serions certains de le démolir une fois pour toute.

Le prêtre évita de livrer le fond de sa pensée. Ignorant les détails, il en savait bien plus sur cette affaire que le peu qu'il voulait en dire. Isidore Barraya, le témoin visuel, s'était en effet confessé depuis. Le nom qu'il avait évoqué à cette occasion n'était pas de ceux auxquels l'on s'en prend impunément. Cette affaire mettait en scène deux coupables, indissociables dans leur faute. Il paraissait dès lors impossible d'atteindre l'un sans toucher à l'autre. L'ecclésiastique n'avait aucune intention de mettre son nez dans cette tragi-comédie. Aussi, avait-il décidé de clore l'événement sur l'humiliation qu'il se préparait à faire subir à son adversaire. Dans l'instant toutefois, il devait laisser Albin vivre dans l'illusion qu'il pourrait porter un coup fatal à Caponi. Pauvre Joseph, qui déjà se voyait installé dans le fauteuil de maire. Ce n'était certes pas lui, l'abbé Bagnis, qui détruirait ses rêves. Il les utilisait au mieux, n'ignorant pas qu'il détenait les moyens de calmer les ardeurs du meilleur de ses paroissiens quand viendrait le moment de tourner la page.

— Et si nous devons prendre part au spectacle en mettant en scène notre reconstitution, c'est vous qui joueriez le rôle de saint Pons, lui annonça-t-il, telle une compensation destinée à le préparer à la déception prévue au programme.

Joseph en fut flatté et terrorisé à la fois. Le futur maire ne semblait pas encore prêt à affronter le grand public. Aussi proposa-t-il la candidature de Roger Vérany, bien plus méritant que lui au regard des services rendus à la communauté.

— Nous en reparlerons, promit le prêtre dans un sourire bienveillant.

L'église accueillait ses fidèles du matin. L'heure de la première messe s'annonçait. À l'issue de la cérémonie, la décision du prêtre était prise. Il agirait au gré de l'événement, mettant dans sa stratégie toute la clémence que lui inspirait sa foi. Il n'en oubliait pas pour autant qu'on lui avait confié la clé du Temple, et qu'il devait le protéger contre les miasmes de la subversion.

— Il faudra qu'il vienne à confesse, dit-il à haute voix en retrouvant la sacristie.

L'idée d'une revanche avait fui son esprit. Celle d'une victoire de notre Mère la sainte Eglise catholique représentait désormais son seul objectif. C'est en son nom qu'il voulait voir le maire agenouillé dans son confessionnal.

Le ciel avait choisi l'incertitude. Il passait ainsi du mois de mai à la Toussaint au gré de lubies d'un enfant capricieux. Une armée de nuages, aux mille régiments, défilait dans le plus grand désordre ; chaque escadron arrivant à son heure, suivant sa fantaisie.

Lebel leva la tête. L'avant-garde d'une nuée menaçante annonçait un nouvel arrosage et le troisième déménagement de l'après-midi. Le temps pour lui de rentrer sa machine et de rapatrier ses notes, l'orage ajouta sa touche supplémentaire au tableau, celui d'une campagne aux allures de marécage.

Toujours trop ou pas assez sur cette terre des extrêmes. Des années de sécheresse, à voir les prés et les champs se déchirer en rides de géant. Des pluies d'apocalypse que le brave Noé n'aurait pas reniées.

Dévalant des collines déboisées par la main de l'homme, emportant dans sa course la végétation de l'année et le peu de terre où elle tentait d'accrocher ses racines, l'eau des orages, en un souffle, pouvait travestir un Paillon débonnaire en un torrent boueux aux humeurs vagabondes.

Le nom Paillon – une autre curiosité de cette région – est en effet attribué à trois rivières prenant leur source sur des massifs différents. Trois frères, à en croire leur identité, qui se retrouvent dans leur course vers Nice et la Méditerranée. De la même famille puisqu'il en est ainsi, c'est par leur prénom qu'on les reconnaît dans le Comté. Celui de l'Escarène, de Contes et de Laghet.

Les folies du Paillon (ou des Paillons) étaient désormais contrôlées et mises sous tutelle. Les hommes l'avaient enfermé dans une camisole de force en dizaine d'ouvrages qui jalonnent son cours.

Il fut un temps où ses crues subites, charriant toutes sortes de détritrus, représentaient un danger mortel pour une corporation oeuvrant sur ses berges. C'est là que les bugadières lavaient et séchaient le linge de l'aristocratie niçoise, des Anglais installés dans le quartier de la Croix de Marbre, comme celui de la communauté russe, rassemblée autour de la cathédrale orthodoxe.

Quelques accidents, dont furent victimes des lavandières et une poignée de miséreux dormant sous les ponts, avaient contraint les édiles à se pencher sur le problème. Ainsi fut créé le poste de « préposé aux crues ». L'homme choisi pour cette fonction, un bon cavalier, se tenait à quelques lieues en aval de Nice, là où les trois frères se donnent rendez-vous. Il arrivait au galop dès que ces derniers décidaient de s'offrir du bon temps en allant visiter les ruelles du vieux Nice. « Païoun ven, Païoun ven ! » criait-il en parcourant ses berges.

Le ciel avait retrouvé sa candeur. Le printemps reprenait ses droits dans un paysage dessiné de centaines de rus qui se croisaient et se rassemblaient dans leur descente vers le village.

Lebel apparut sur le pas de la porte, sa pipe à la main. Mathilde sortit à son tour de chez elle.

— Attendez avant de vous installer. La table est toute mouillée. Juste le temps de donner un coup de chiffon. Et si cela ne vous dérange pas, j'en profiterai pour vous prendre des mesures.

Charles se mit à rire. La trouvaille de sa voisine l'amusait toujours autant. Mathilde travaillait à présent pour lui à plein temps. Elle cuisinait deux fois par jour, s'occupait de son linge, de son bout de jardin et se battait contre chaque grain de poussière. La tâche à accomplir avait malgré tout bien du mal à remplir sa semaine. Aussi, avait-elle décidé de lui confectionner quelques pull-overs et une écharpe. Lebel avait trouvé l'idée cocasse et farfelue.

— C'est bien la première fois que je porterai un vêtement tricoté à la main, avait dit-il en l'écoutant.

— Vous les mettrez ici, pour travailler. Vous économiserez ainsi vos belles chemises en soie. Vous savez, sur cette commune, presque tous les hommes s'habillent avec des vêtements tricotés par leurs femmes. Même ceux qui ont les moyens, croyez-moi !

— Ah, si c'est un uniforme, alors ça change tout. Je ferai dans ce cas comme tout le monde, je porterai vos pull-overs pour aller au village. Choisissez quand même des couleurs quelque peu tapageuses. Je me dois de respecter les légendes de la contrée qui dépeignent le Parisien comme un être original et excentrique.

Armée de son centimètre ruban, Mathilde lui mesurait les manches quand la Renault 4 de la gendarmerie s'annonça.

— Ils viennent pour enquêter sur ce qui s'est passé chez vous ; j'en suis sûre, dit-elle en changeant de couleur.

Charles haussa les épaules. Il n'avait rien à leur dire à propos d'un événement oublié depuis des semaines.

Les gendarmes méritaient bien des félicitations que personne ici ne pensa à leur adresser. L'affaire de la mise à sac du dépôt de la mairie représentait à les écouter une atteinte à leur orgueil professionnel. Un dossier qu'ils n'avaient jamais refermé malgré leur pessimisme. Tandis qu'ils se lamentaient, persuadés que toutes leurs investigations finiraient au fond du Paillon, ce brave homme de coupable avait eu la bonne idée de récidiver.

— Et nous avons à présent la conviction que c'est à vous que cet individu en veut, ajouta l'adjutant.

Lebel ne semblait pas partager cette opinion. Le saccage des décors, la mise en peinture de son intérieur, prouvaient sans conteste qu'ils avaient affaire à un irresponsable. Des actes sans mobile et sans rapports l'un avec l'autre, témoignant de la fragilité mentale de leur auteur. Et Charles, devant tant d'incohérences, avait même décidé de s'abstenir de porter plainte.

Le gendarme en chef lui servit un sourire indulgent. Il était heureux que M. Lebel n'ait pas choisi d'écrire des romans policiers. Il eût sans doute fait rire tout son monde par des déductions aussi aléatoires.

— Je vous répète, monsieur, que c'est à vous qu'en veut notre suspect.

— Et pourquoi m'en voudrait-il ?

L'adjudant porta son regard sur Mathilde. Celle-ci, tête baissée, visage clos, semblait absente de ce monde, si ce n'était ses doigts qu'elle tricotait dans des gestes échappant à son contrôle.

— Pas aujourd'hui ! Il nous manque encore quelques indices. Accordez-nous le temps de nouvelles investigations.

— Dois-je comprendre que vous connaissez déjà le nom du coupable ?

Le gendarme s'était levé.

— Disons que nous connaissons la plupart des lettres de son nom. J'avoue qu'il nous en manque encore quelques-unes. Mais plus pour longtemps, je vous rassure.

Puis il ajouta, un ton plus haut :

— Et ce monsieur aura alors affaire à nous, croyez-moi ! Et que vous ayez omis de porter plainte ne change rien au problème. J'espère seulement pour vous que cet oubli n'était pas guidé par quelques mobiles inavouables. Dans le cas contraire...

Lebel répondit en conservant un visage impassible.

— Mon adjudant, voilà bien longtemps que la monotonie de l'existence ne m'a plus offert le plaisir d'avoir peur. Et je le regrette, je vous le confesse. Il est agréable de temps à autre d'éprouver ce sentiment étrange, qui vous prend à la gorge et vous donne l'impression d'être revenu à la préhistoire, à l'époque où l'homme représentait la proie favorite des grands prédateurs. Mais soyez imaginatif, mon adjudant. Les années, l'épaisseur de mon cuir, m'ont rendu en effet imperméable à bien des craintes ordinaires. Et au jeu de celui qui veut faire peur à l'autre, vous pourriez peut-être y laisser la jolie barrette qui va si bien sur vos épaules.

— C'est une menace ?

— Non, c'est une réponse à une menace.

— Je ferai mon devoir, monsieur, quoi qu'il m'en coûte.

Et les gendarmes s'éloignèrent en oubliant de saluer.

Mme Trivério n'avait pas bougé de sa chaise. Charles lui prit alors la main qu'il garda dans la sienne. Ils restèrent ainsi un bon quart d'heure, immobiles, chacun perdu dans des pensées divergentes.

Mathilde voyageait dans le trente-sixième dessous du désespoir. Elle percevait l'arrivée d'un scandale dont elle était la seule coupable, auquel Lebel serait mêlé bien malgré lui. La pugnacité de l'adjudant Ferry, un Vosgien taillé dans le granit de ses montagnes, n'était plus à prouver. En outre, les cas sortant du quotidien ne couraient pas les rues dans ce canton où le gibier de potence se composait de braconniers et de quelques maraudeurs de vergers. Elle pensait



aussi que Lebel avait eu grand tort de moucher le sous-officier de gendarmerie. Ici, dans ce village où ce dernier représentait la loi, il paraissait prudent de ne pas figurer parmi ses ennemis. Certains l'avaient appris à leurs dépens.

Un scénario peint en noir les attendait. Rien ni personne ne pouvait empêcher son déroulement. Le hameau avait consenti à Mathilde le titre officiel de maîtresse de l'écrivain. Les résultats de l'enquête en cours feraient donc apparaître celui-ci comme le cocu de la farce. Et le désir de vengeance d'un rival malheureux donnerait en plus à l'histoire un ton de comédie où Lebel jouerait un rôle qui le couvrirait de ridicule.

Mathilde se persuada que Charles deviendrait par ce fait le centre des commérages. Son prestige, sa réputation, prendraient un sérieux coup face aux rires que l'on réservait aux porteurs de cornes. Et sans doute serait contraint de quitter le village. Elle aurait ainsi précipité, par une légèreté bien coupable, trois personnes dans le malheur.

Charles, de son côté, avait déjà oublié l'adjudant et son enquête. Sa découverte le conduisait vers d'autres réflexions. Il tenait la main de Mathilde, et ce premier contact de leurs chairs le surprenait et le troublait à la fois tout en mettant à mal une vérité qui s'était imposée à lui jusque-là. Sa voisine était bien la seule femme au monde sur laquelle il se refusait à poser son regard. L'amour que lui avait porté Lucien en faisait un objet tabou, une belle-sœur en quelque sorte, qu'il n'aurait pu approcher sans avoir dans la bouche le goût amer de l'inceste.

Deux événements avaient déjà corrodé sa conviction. Hélène n'était pas la fille de Lucien. Charles avait imaginé, arrivant ici, que cette enfant partageait le sang de sa mère et celui des Chassepot. Un point commun qui, dans son esprit, les rassemblait dans la même famille.

Les révélations du boucher-décorateur l'avaient désarçonné plus encore. Il n'ignorait pas que Mathilde aurait accepté la première de ses invitations. Un geste guidé par une nature généreuse ne marchandant pas ses charmes comme les trésors du Grand Turc. Mais à en croire Augustin Ferrier, Mme Trivério nourrirait à son endroit quelques sentiments où l'échange de bons procédés n'aurait rien à voir. Lebel avait cru alors percevoir dans la manœuvre l'adresse d'une coquine connaissant toute sa gamme. Il s'était ainsi persuadé que Mathilde l'avait utilisé afin de se défaire d'un amant ayant dépassé la date de péremption. Plus de trois mois de travail à temps complet à son service, sans aucune sortie douteuse, l'avait conduit à changer d'avis.

La chaleur de cette main qu'il tenait dans la sienne, bien plus que tous ses raisonnements, prouvèrent à Lebel que Mathilde n'était pas sa sœur. Mais lui, toujours à ses réticences, ne se sentait pas encore prêt à prendre place dans un lit où son frère avait laissé son empreinte.

Jeanne dormait depuis plus d'une heure au premier étage. Caponi avait fermé son établissement. Les coudes sur le comptoir, un verre de pousse-café devant lui, il réfléchissait.

Blaise n'avait pas été plus loin que le certificat d'études. Ses parents, cinq enfants à nourrir, ne connaissaient que l'usine comme destin offert à leur progéniture. Il regrettait de n'avoir pu poursuivre sa scolarité dans l'un des lycées de Nice, persuadé qu'il serait devenu député, ou même ministre. Mais le ciel, ou Dame Nature, ne l'avait pas oublié pour autant. L'un ou l'autre lui avait accordé une intelligence pratique, une adresse que même ses ennemis lui reconnaissaient, accompagnant une perception d'autrui très au-dessus de la moyenne. Des vertus bien utiles pour mener une commune figurant parmi les moins gouvernables du département.

« Un homme politique doit savoir tirer profit de chaque événement, le plus inattendu ou le plus farfelu n'échappant pas à la règle », telle était sa devise, celle qui le dirigeait en toute occasion, qu'il tentait d'appliquer à nouveau afin de gérer une situation des plus embarrassantes.

On voulait qu'il aille à confesse. Que cela ne tienne. Mais les drôles qui pensaient l'humilier en le contraignant à courber l'échine en seraient pour leurs frais. Il accomplirait ce geste de sa propre volonté, aux yeux de tous, avec tambours et trompettes.

Caponi concocta deux discours, l'un à l'usage des abonnés à la messe, l'autre destiné aux anticléricaux. Des mécréants que l'on retrouvait pourtant à l'église aux jours des grands sacrements, à l'occasion de leur mariage, pour le baptême de la progéniture et pour leur communion, et qui ne refusaient jamais la présence d'un prêtre quand sonnait l'heure de l'extrême-onction avant d'être enterrés en terre sacrée, sous l'eau bénite et dans l'odeur de l'encens. Ils avaient passé leur existence à critiquer les curés et leur influence néfaste. Sans doute en voulaient-ils aux serviteurs, la prudence leur soufflait toutefois de demeurer en meilleurs termes avec le Maître.

Blaise Caponi décida ainsi, en homme éclairé, soucieux de l'harmonie de son village, de mettre fin à des querelles stériles entre la mairie et son clocher.

— L'Eglise a perdu son pouvoir de nuisance, expliquait-il à ses amis. L'anticléricalisme n'a plus de sens. Et l'on voit de plus en plus de citoyens, croyants sincères, adhérer à nos idées et nous rejoindre dans notre lutte pour une société plus égalitaire. Je ne parle même pas des prêtres-ouvriers qui partagent le quotidien des prolétaires les plus exploités. Il faut admettre que le nôtre n'en est pas encore là. Mais reconnaissons, globalement, que l'Eglise fait de gros efforts pour retrouver les classes populaires. Et qu'elle n'est plus toujours du côté de la grande bourgeoisie dans les conflits qui opposent cette dernière aux travailleurs. Je pressens que la ligne de partage ne tiendra plus compte des convictions religieuses dans les décennies à venir. Et si nous voulons garder cette mairie, il

nous faut faire un premier pas vers ceux que nous aurions tort de continuer à considérer comme nos adversaires. L'exemple de la fête nous le prouve. Nombre de villageois ont décidé d'y apporter leur concours. Et ceci malgré l'hostilité à peine masquée de l'abbé Bagnis.

Un discours sensé et raisonnable. Il valut au maire de conserver la plupart des électeurs de son camp. Même Fighiera ne fit pas de l'incident une affaire d'Etat. Il est vrai que ce dernier connaissait à cette époque d'autres soucis, bien plus sérieux qu'une confession. L'usine des chaux et ciments, sous l'égide de son nouveau directeur technique, avait en effet décidé de moderniser ses installations. De nouvelles machines étaient attendues. Suivant la tradition, elles annonçaient la mise sur le carreau de quelques dizaines d'ouvriers. Louis Fighiera n'ignorait pas que son nom figurait sur la liste noire.

Caponi et son premier adjoint se retrouvèrent en tête-à-tête à la mairie.

— Qu'est-ce qui se cache derrière cette confession ? demanda Fighiera. Je ne crois pas du tout à ton histoire, celle de faire un premier pas en direction de l'autre camp. Mais cela ne m'a pas empêché de convaincre les camarades que ta démarche était sincère, bien que je n'y croie pas, je te l'ai déjà dit.

Une vieille amitié unissait les deux hommes. C'est ensemble qu'ils avaient conçu l'idée de conquérir la mairie de leur village. Et depuis, le soutien de Fighiera n'avait jamais manqué à Caponi.

— Ils me tiennent par les roubignelles, mon vieux, avoua ce dernier. Une affaire personnelle, qui n'a rien à voir avec la commune. En fait, ils pensaient m'avoir, et c'est moi qui suis en train de les rouler.

— C'est personnel, je ne poserai pas d'autres questions ! Mais si tu as besoin d'un coup de main pour t'en sortir, ne te gêne surtout pas. Je suis avec toi, tu le sais bien !

— Merci Louis ! Et toi, à l'usine ?

Fighiera eut un geste de la tête. Les nouvelles n'étaient pas bonnes. Le ciel s'assombrissait un peu plus chaque jour.

— Mises à la retraite ou licenciements secs ? s'informa Blaise.

Les négociations étaient en cours. En tant que secrétaire du syndicat, Louis Fighiera se battait pour éviter les licenciements.

— Je pense que j'obtiendrai gain de cause, ajouta-t-il. Il ne devrait y avoir qu'un seul licenciement, le mien. En fait, le nouveau directeur technique me présente l'affaire comme un chantage : ma tête contre les emplois des camarades.

Caponi réfléchit durant un instant. Il percevait le désarroi de son ami et n'avait aucune intention de l'abandonner au milieu du gué. Une seule personne paraissait en mesure de secourir Fighiera. Et l'idée de faire appel à lui amusa le maire.

— Louis, il faut que nous en parlions à Masséna. Tu n'ignores pas qu'il entretient toujours de bonnes relations avec la direction générale, à Paris. Et lui, on l'écouterait en haut lieu.

Figliera n'en croyait pas ses oreilles. Masséna, son adversaire à l'usine durant plus de vingt ans, son opposant au conseil municipal, intervenir en sa faveur. Et pourquoi pas le Pape en personne ?

— Réfléchis un peu Louis avant de t'emballer. Tu t'es rendu compte que la donne avait changé au village depuis quelques mois. Grâce au spectacle, Philibert Masséna s'est rapproché de nous. Et je me suis laissé dire que « ton » ami ne serait pas hostile à l'idée d'entrer au conseil municipal aux prochaines élections. Il se verrait bien adjoint aux affaires culturelles, en remplacement de notre pauvre Alberte.

— Et d'où tiens-tu ces informations ?

Le maire chassa la question d'un revers de main. Comment avouer qu'il bénéficiait de quelques confidences inédites, livrées chaque mardi matin entre dix heures et midi.

— D'autre part, fit Caponi, tout en étant un syndicaliste mordant, tu t'es toujours montré juste et loyal, et tu n'as jamais poussé les ouvriers à la grève pour la grève. Crois-moi, Philibert t'a jugé à ta juste valeur au-delà des mots. Et qui te remplacerait au syndicat si on te mettait à la porte ? La direction te connaît à présent. Elle sait qu'elle a face à elle un homme résolu, mais pas un extrémiste. Elle ignore par contre sur qui elle va tomber quand tu ne seras plus là. Et dans ce domaine les anarchistes ne manquent pas. Tu as connu comme moi quelques jusqu'au-boutistes qui échappaient au contrôle de la Centrale et voulaient tout casser en rêvant d'un ordre nouveau. Laisse-moi faire. Si tu le permets, j'en parlerai à Masséna.

Figliera avait une femme et trois gosses à nourrir. C'est en leur nom qu'il oublia un instant la cause et ses principes.

Masséna n'eut pas à intervenir. La Providence veillait désormais sur un village touché par la grâce. L'ingénieur en chef repartit comme il était venu, pour raisons personnelles à en croire la direction générale. C'est ainsi que l'on nomme les licenciements touchant les cadres supérieurs. Des mises à la porte accompagnées bien souvent de quelques compensations financières destinées à éviter les conflits entre ces messieurs des grandes écoles. Ce serait là des exemples déplorables aux yeux des masses laborieuses.

Caponi se confessa le samedi suivant. « Pardonnez-moi mon père parce que j'ai péché. » Pris par l'atmosphère, craignant Dieu plus qu'il ne le disait, il n'oublia aucune de ses fautes.

Blaise s'attendait à être harcelé par le prêtre et le redoutait. Celui-ci ne manquerait pas de l'accabler, lui rappelant les dizaines de griefs composant leur passif. Il n'en fut rien. À son grand étonnement, pas une phrase ne fit allusion

aux conflits passés. Le maire n'était pas au bout de ses surprises. Les propos que lui servit son confesseur, une fois l'absolution livrée dans les règles, lui firent croire qu'il était revenu au temps du bon abbé Manzon.

— Vous voici à présent de retour dans la maison de Dieu, lui dit-il. Je souhaite que sa lumière vous aide à conduire ce village sur les chemins de la vertu. Je prierai chaque jour pour que ce vœu soit exaucé. Ensemble, nous pourrons alors œuvrer afin que la paix et la fraternité retrouvent leurs droits.

Ayant cédé sa place à un autre pécheur, les yeux fermés, dans l'apparence du plus grand repentir, Caponi s'acquittait de sa contrition, cinq « Notre Père » qui lui rendaient son âme de première communion.

Joseph Albin était venu s'agenouiller à ses côtés, priant lui aussi de toute sa ferveur.

— Alléluia, chuchota celui-ci, la brebis égarée a retrouvé le troupeau du Bon Pasteur.

Caponi se leva. Le prenant alors dans ses bras, Joseph lui offrit l'accolade des grandes occasions. Et ce fut en frères devant Dieu que les deux hommes quittèrent l'église et se retrouvèrent à l'auberge.

Tous ces gestes d'affection valaient bien un verre.

— Qu'est-ce que je te sers ? demanda Caponi après avoir revêtu son tablier de limonadier.

— Un Casanis, mon grand !

— Eh bien, je vais faire comme toi.

— Blaise, pas d'alcool après une confession s'il te plaît !

— C'est vrai, où avais-je la tête ?

Il prit un sirop de cassis.

— Et maintenant, lui rappela Albin, il ne te reste plus qu'à t'occuper de notre participation au spectacle. Tu ne l'as pas oubliée, j'espère ?

Caponi leva les bras au ciel, scandalisé par une telle accusation.

— Mais pas du tout ! Figure-toi que je m'en suis déjà inquiété. J'en ai soufflé quelques mots à l'écrivain. Il t'attend d'ailleurs. Tu lui expliqueras dans le détail ce que vous désirez.

Joseph Albin eut un sourire. A peine sorti du confessionnal, et M. le Maire proférait son premier mensonge.

— C'est à toi qu'il appartient de lui présenter notre affaire, lui fit remarquer Albin. Nous, nous interviendrons quand il aura donné son accord.

Resté seul, Blaise se gratta la tête. Il se retrouvait de nouveau dans l'embarras. « Même si Lebel et Cie le voulaient, ils seraient bien incapables de l'intégrer leur foutue reconstitution. Dix semaines avant la fête, avec tous les problèmes techniques qui s'en suivraient. Il ne faut même pas y penser », se dit-il.

Six tableaux composaient le programme. Et le portique en voie d'être monté ne comportait que six rails ; chacun d'entre eux prévu pour accueillir l'un

des décors réalisés ou déjà bien avancés. L'exploit s'avérait impossible, même en y mettant la meilleure volonté du monde.

Caponi s'était engagé à ne pas intervenir s'agissant du contenu du spectacle. Et l'idée d'affronter l'écrivain, en pure perte d'ailleurs, n'éveillait pas chez lui une joie sans mesure. Alors le maire s'en prit au ciel, ternissant ainsi une auréole à la peinture encore fraîche.

Charles Lebel ne prêtait pas aux rêves plus d'importance qu'ils ne le méritent. Celui de la nuit ne représentait à ses yeux que le fruit du trouble qu'il avait connu en gardant trop longtemps la main de Mathilde dans la sienne.

Lucien lui était apparu, ici, dans cette maison. Un Lucien en grande forme, pareil à lui-même dans sa certitude que le reste de l'humanité n'a été créé que pour le plaisir de l'écouter parler.

« Grand couillon, lui avait dit son frère, combien de temps vas-tu la faire attendre, alors qu'elle t'espère chaque jour et que tu en meurs d'envie ? Tu penses peut-être porter atteinte à ma mémoire en cédant à tes désirs ? Tu n'as rien compris à l'histoire. Impardonnable pour un écrivain de ton talent. Je n'ai pas d'autres souhaits que celui-ci, frérot ! Tu as pris ma fille sous ton aile. Invite sa mère dans ton lit. Tu bâtiras ainsi une vraie famille autour de notre nom, celle que j'appelle de mes vœux. »

Les images appartenaient à son seul subconscient, Charles ne l'ignorait pas. Le spectacle de son aîné, souriant, en excellente santé, l'avait pourtant mis de bonne humeur.

Il paressa durant une demi-heure, se laissant aller à des souvenirs qui le rapprochèrent plus encore de Lucien. Puis, revenant à son rêve, il dit à haute voix :

— Ne crois surtout pas que c'est aussi facile que tu le penses. Voilà cinq ans que je me bats pour mériter qu'elle me regarde comme un parent, ou comme un grand frère protecteur si tu préfères. Et le ton de nos échanges est bien loin de celui qui convient à une déclaration.

Une question lui vint alors à l'esprit, plus importante que toute autre : comment Hélène vivrait-elle l'événement ? Ils avaient établi, dans des sentiments compliqués auxquels ils n'avaient jamais donné de nom, un équilibre où la petite s'épanouissait telle une plante vivace dans un terreau fertile. Il supputait qu'Hélène réserverait le meilleur accueil à une nouvelle de nature à voir se bâtir une véritable famille. Mais allez savoir ce qui se passe dans l'esprit d'une enfant de treize ans. Une gamine à l'imagination jamais en sommeil.

« Je lui en parlerai, après le théâtre », se dit-il.

*Le Bourgeois gentilhomme* était inscrit au programme de ce dimanche après-midi. L'écrivain et la future théâtreuse ne manquaient pas une pièce donnée dans l'une des salles de Nice, se rendant à Antibes ou à Cannes quand l'affiche en valait la peine.

Ainsi, Charles Lebel décida de demander la main de Mathilde à sa fille.

Il se prit les pieds dans son verbiage, cherchant des métaphores alambiquées pour ne rien exprimer de précis. Hélène l'écoutait en mangeant une glace. Voilà dix minutes qu'il parlait, tournant en vain autour du sujet.

— Vous êtes comme les personnages de Molière, lui fit-elle remarquer sans quitter son cornet. Ils tiennent de longues tirades pour dire des choses simples.

— Ah bon, tu trouves que Molière se perd en phrases inutiles ?

— Un peu ! Mais c'est quand même très beau. Et vous, vous auriez pu me dire tout simplement : voilà, j'ai décidé de me fiancer avec ta maman.

— Aussi simplement ! C'est tout ce que t'inspire cette nouvelle ?

Elle arrêta de sucer sa glace, le regarda.

— Vous savez que maman vous aime depuis longtemps. Et vous, je croyais que vous ne l'aimiez pas.

— Des affirmations qui ne reposent sur rien. Je t'accorde quatre phrases pour t'en expliquer. Pas une de plus.

Un petit jeu que Lebel avait imaginé, par lequel il la contraignait à se montrer précise dans ses propos. Hélène réfléchit un instant.

— Maman a tout abandonné pour rester avec vous. Elle fait tout ce qu'elle peut pour que vous soyez heureux. Et vous, vous ne la voyez même pas. On dirait qu'elle n'existe pas pour vous.

— Bravo pour l'exercice. Pour le reste...

Il hésita un instant.

— Vois-tu, on peut se tromper sur les sentiments d'autrui. Il y a certaines personnes qui sont incapables de cacher ce qu'elles éprouvent. Et d'autres qui ont bien du mal à quitter leur réserve.

— Parce qu'elles sont timides ?

Lebel se mit à rire.

— Admettons ! Mais tu ne m'as toujours pas dit ce que tu pensais de cette... affaire. Et comme toi tu n'es pas du tout timide, ce qui paraît normal pour une actrice, tu vas me livrer le fond de ta pensée sans aucune réticence.

— Je suis très contente. Et je le serais encore plus si un jour vous vous mariez avec maman, fit-elle dans un sérieux d'adulte.

Il n'aimait pas avoir à lui mentir, et ne pouvait lui révéler que sa mère et lui n'étaient pas des êtres mariables. Il s'en sortit en faisant de nouveau appel à son petit jeu.

— Je te donne deux phrases pour préciser ta pensée.

— Une seule suffira. Si vous vous mariez avec maman, elle et moi, nous serons sûres que vous ne repartirez jamais.

Lebel chercha sa pipe qu'il entreprit de bourrer avant de l'allumer. La pipe représentait un excellent paravent derrière lequel il cachait les troubles de son âme. L'occasion lui était donnée de laisser parler son affection. Il aurait pu dire à Hélène qu'elle représentait à présent le centre de son univers. Il aurait dû lui avouer que la tendresse qu'elle lui portait représentait à ses yeux le bien le plus précieux. Et que les « fiançailles » qui se préparaient allaient renforcer les liens qui les unissaient. « Les sentiments s'inspirent et ne se déclarent pas »,



telle était sa formule, un alibi lui permettant d'excuser sa pudeur. Le grand écrivain n'avait jamais appris à se livrer en employant des phrases simples.

— Rassure-toi, lui dit-il. Je n'ai pas encore pris mon billet de train pour Paris. Je ne manquerai sous aucun prétexte le spectacle de cette année. Je pressens qu'Hélène Trivério grimpera une nouvelle marche dans la possession de son futur métier. Et le jour où je le prendrai ce billet, ce sera pour aller la voir triompher sur les scènes parisiennes.

Le ciel s'était trompé d'adresse. Il leur avait envoyé un hiver destiné aux fils des neiges éternelles.

Le gel avait figé le Paillon dans un paysage évoquant les hauts sommets du Mercantour. Seul un filet d'eau, incertain, incongru, continuait à susurrer son hymne dans une nature étouffée par le silence, compagnon immuable du froid triomphant.

Mathilde se leva en mesurant chaque geste. Quittant la chaleur du lit, elle fut saisie par le froid et ne perdit pas de temps pour s'habiller. Elle frissonna en passant son pull-over. Les vêtements étaient aussi glacials que la chambre. « Demain, je ferai venir les ramoneurs et je rentrerai du bois, se dit-elle. Et, qu'il le veuille ou non, je ferai du feu dans la cheminée de cette pièce. Sinon, il va s'attraper la mort un jour ou l'autre. »

La jeune femme s'assit aux pieds du lit et le regarda dormir. Elle eut envie de le réveiller, de lui avouer combien elle était heureuse près de lui. L'instant d'après, Mathilde retrouva cette frayeur qui la tenait depuis quelques semaines. Elle ne comptait plus les hommes qui s'étaient attachés à elle depuis son adolescence. Elle n'avait jamais su garder ceux qu'elle avait aimés. Une espèce de malédiction la poursuivait. Et celle-ci pointait à nouveau son nez dans un drame qu'elle sentait venir, dont elle était la seule coupable.

Lebel la chercha de la main dans son sommeil. Il poussa un grognement de déception avant de s'éveiller. Il mit un instant à l'apercevoir dans la pénombre.

— J'ai peur, Charles, lui avoua-t-elle alors.

Il se leva à son tour, passa son pantalon et sa robe de chambre.

— Venez, nous serons mieux au salon pour bavarder. Vous avez raison, cette pièce est un vrai frigidaire.

Elle sortit devant lui. Charles voulut lui prendre la taille. Elle s'esquiva en pressant le pas. Hors de cette chambre il redevenait M. Charles, l'écrivain célèbre, son employeur de surcroît, avec lequel elle ne s'autorisait aucune familiarité. Son instinct lui soufflait que la survie de leur histoire passait par le respect de quelques règles. Elle voulut le prouver en annonçant :

— Je vous sers un café. Et après, je vous laisse travailler.

— Pas avant que nous ayons évoqué le sujet qui semble vous préoccuper.

— Comme vous voulez, monsieur Charles.

Il la suivit à la cuisine, lui tint un long discours de nature à dissoudre cette angoisse qu'il percevait en elle.

À l'écouter, il n'accorderait à personne le droit de troubler la sérénité qui régnait sur cette colline isolée. Il avait bâti ici un donjon imprenable, où n'étaient admis que les êtres qui participaient à leur bonheur. Un donjon dont il était le gardien. Et l'on pouvait compter sur lui pour le défendre bec et ongles. Trivério mère et fille vivaient désormais sous sa protection. Autant dire qu'elles pouvaient dormir tranquilles.

— Ce n'est pas pour moi que j'ai peur, c'est pour vous, reprit Mathilde.

— Pour moi ! Mais que pourrait-il m'arriver grand Dieu ? Ah oui, vous pensez sans doute à ce sous-officier de gendarmerie. J'ai entendu dire en effet qu'il se prenait quelquefois pour le shérif du village. Mais je ne vois pas comment il pourrait m'atteindre. Je ne suis qu'une victime dans cette affaire. Et je ne conseille pas à ce brave homme de l'oublier. Il me reste en effet quelques relations çà et là.

Mathilde ne craignait pas une attaque frontale. L'adjudant Ferry ne s'en prendrait pas à l'écrivain ouvertement. L'homme était clairvoyant, tenace et rancunier. Il aurait, au bout de son enquête, assez d'éléments pour ternir la réputation de M. Charles et le tourner ainsi en ridicule aux yeux des villageois. Et Mathilde connaissait tout le poids de la médisance.

— Je ne vous ai pas tout dit, ajouta-t-elle en rougissant un brin. Je vais vous raconter l'histoire d'un bout à l'autre. Et vous vous rendrez compte que l'adjudant ne manquera pas de moyens de vous faire du mal s'il le veut.

Lebel l'arrêta d'un geste de la main.

— Vous allez encore me parler du boucher de Touët-de-l'Escarène, ce cher Augustin Ferrier, je le sens.

— Vous le connaissez ?

Il sourit en répondant :

— Moins que vous, mais assez pour savoir qu'il avouera ses forfaits aux gendarmes en moins de cinq minutes.

Il arrêta son propos, reprit sur un autre ton :

— Que l'on puisse s'en prendre à ma réputation me laisse froid. Elle en a vu d'autres et survivra à l'aventure. Mais je me rends compte que l'acharnement du sous-officier à mon endroit risque de causer du tort à ce pauvre Augustin Ferrier. Sans doute est-il coupable. Mais qui ne pardonnerait pas un débordement guidé par un amour sans espoir. Et cette histoire, dont on aurait pu rire, pourrait bien se transformer en enfer pour ce brave type. Un peu par ma faute, il me faut l'avouer.

Lebel réfléchit durant un instant.

— Mathilde, avez-vous de la famille dans la région ?

— Oui, j'ai des oncles, des tantes, des cousins et des cousines. Ils habitent à Coaraze, à Bendejun, à Peille et certains à Nice. J'ai même une sœur qui vit à

Levens. Mais nous ne nous voyons plus. Nous nous sommes disputées ; des histoires de famille.

Ils passèrent une bonne demi-heure à étudier en détail l'arbre généalogique des Trivério. Charles prit quelques notes avant de conclure :

— Et maintenant, priez tous vos saints pour que notre Augustin Ferrier n'ait pas déjà tout raconté aux gendarmes. Je pense que je tiens la solution pour le mettre hors de cause et pour calmer notre cher adjudant par la même occasion.

— Pourquoi ne priez-vous pas vous-même ? Vous n'êtes pas croyant ?

— Je doute, Mathilde. Mais ce dont je suis certain, c'est que Dieu est un brave type, même s'il n'existe pas.

Alphonse B... connaissait les angoisses d'un metteur en scène poursuivi par la guigne. Les ennuis s'accumulaient depuis quelques semaines. Un décor avait ainsi échappé aux bénévoles qui le manipulaient. Trois jours de travail rien que pour reprendre les peintures endommagées. Il fut ensuite impossible de l'installer sur le rail pour une répétition dans les conditions du spectacle. Le contreplaqué s'était en effet voilé sous le choc. Il fallut le rapatrier à l'atelier, le barder de planches prises par des serre-joints en espérant pouvoir le récupérer.

Pour ne rien arranger, le temps paraissait bien décidé à ne leur épargner aucun de ses caprices de printemps.

Le même scénario se produisit une dizaine de fois. Un soleil généreux les laissait espérer une répétition sans encombre. Ils installaient l'un des décors et revêtaient leurs costumes. Arrivant alors au galop des rivages lointains, les nuages se donnaient rendez-vous au-dessus de leurs têtes. Le temps d'une giboulée, de les voir courir sous la pluie afin de rapatrier matériel et accessoires, le vent se levait, rendant à l'azur sa plus belle toile.

Le régisseur gesticulait sur sa chaise en répétant ses malheurs. Lebel l'écoutait en fumant sa pipe et en buvant son troisième café. Il savait aussi bien que son ami que le planning affichait une bonne quinzaine de jours de retard.

— Il n'y a qu'une solution pour nous en sortir, reprit Alphonse B... Il faudrait que l'ensemble des bénévoles acceptent de nous consacrer tous leurs week-ends jusqu'au mois de juillet.

Charles haussa les épaules.

— Tu ne trouves pas qu'ils en font assez comme ça. Passe pour les enfants et les adolescents. Mais n'oublie pas que les adultes offrent au spectacle la plupart de leurs soirées. Et les femmes qui travaillent n'ont que le samedi et le dimanche pour gérer leur ménage et veiller sur leur famille.

Ils en étaient là de leurs réflexions lorsque Caponi vint les retrouver à la terrasse du bar. Trahissant son instinct de vieux renard, ce dernier avait choisi le pire moment pour présenter sa requête.

— C'est ma tournée, dit-il en posant deux nouveaux cafés sur la table et en prenant place.

Il leur tint alors un long discours, leur rappelant que le spectacle avait comme objet d'unir le village et non pas de le diviser. Il n'oubliait pas qu'il avait promis de ne pas intervenir s'agissant du choix du programme. Son devoir le contraignait cependant à revenir sur son engagement afin de préserver l'harmonie de sa communauté. Une harmonie mise en péril par une carence dont il reconnaissait partager la responsabilité avec les organisateurs.

— Où voulez-vous en venir ? coupa le régisseur.

Ce dernier ne tenait pas Caponi en grande estime. Une antipathie partagée, que l'on percevait sans effort à chacune de leurs rencontres.

— Laisse M. le Maire aller au bout de son idée, intervint Lebel. Il va sans doute nous expliquer de quel crime nous nous sommes rendus coupables.

Caponi eut un sourire amical et bienveillant. Qu'on ne se méprenne pas sur le sens de ses propos. Il aurait été bien ingrat de sa part d'oublier les services que l'écrivain rendait à la commune. Et loin de lui l'idée de culpabiliser qui que ce soit. Puis il ajouta, changeant de ton et de discours :

— Vous n'imaginez pas les bénéfices que vous pourriez tirer de l'opération en donnant votre accord. Croyez-moi, ces messieurs sont prêts à s'investir corps et âmes à vos côtés.

— En donnant notre accord pour introduire une nouvelle scène. Et celle-ci pourrait s'intituler « Le triomphe du christianisme », c'est bien ça ? demanda Charles.

Le maire acquiesça d'un geste de la tête. Alphonse voulut intervenir. Il se préparait à renvoyer Caponi à son comptoir. Ils avaient besoin qu'on les aide à résoudre des problèmes concrets, et non pas que l'on évoque des idées utopiques. Lebel l'en empêcha d'un geste de la main avant d'ajouter :

— Pour en parler, il manque toutefois un personnage à cette table. Allez donc inviter M. le curé à se joindre à nous s'il le peut. Ensemble, nous évoquerons cette éventualité.

Caponi, ravi de la tournure prise par les événements, se leva sans demander son reste. Il appartenait désormais à l'abbé Bagnis de défendre son projet. Et lui se verrait dégagé de sa promesse, quelle que soit l'issue de la discussion.

— Mais tu es fou ? s'insurgea Alphonse tandis que le maire s'éloignait.

— Laisse-moi faire, j'ai mon idée.

L'abbé Bagnis arriva quelques secondes plus tard et prit place en acceptant le café que lui proposait Caponi. Une première. Elle prouvait que l'atmosphère avait changé au village.

Charles n'avait jamais vu le curé d'aussi près. Un visage taillé à coups de burin, des yeux charbonneux, animés d'un regard vif qui allait de l'un à l'autre sans un instant de repos. Un homme sans détours, d'une volonté inébranlable et digne de confiance. Un être comme Lebel les aimait.

Caponi lança le sujet, bien décidé à en rester là et à laisser la compagnie débattre à son gré.

— Merci d'envisager de bouleverser votre programme afin de rendre à l'Histoire ce qui lui revient, dit le prêtre d'une voix d'adolescent, mal assortie à un faciès en sculpture de musée d'art moderne.

Lebel le remercia à son tour d'avoir employé le verbe « envisager. » L'abbé devait bien se rendre compte qu'à trois mois de la représentation, alors qu'ils enregistraient une bonne quinzaine de jours de retard sur leur planning, il faudrait de solides arguments pour les convaincre d'introduire un nouveau tableau au spectacle. Ce n'est certes pas une participation sur le bout des lèvres,

une reconstitution à la va-vite, prenant place dans une représentation que l'on préparait depuis deux ans qui pourrait y parvenir.

Le prêtre acquiesça d'un geste de la tête. Il comprenait le souci de l'écrivain et y souscrivait.

— Voyez-vous, ajouta-t-il, l'évêché s'est montré très intéressé par ce projet. Je dis bien très intéressé.

Il eut un regard vers Caponi en reprenant :

— « Le triomphe du christianisme », un sujet inespéré dans ces vallées où l'athéisme et l'anticléricalisme s'accrochent comme du chiendent. Et ce n'est certes pas pour une procession mettant en scène une dizaine de figurants que ces messieurs de ma hiérarchie se dérangeront.

— Combien pourriez-vous rassembler de participants sur ce projet ? questionna Charles.

— Plusieurs centaines, j'en suis persuadé. Toutes les paroisses de notre diocèse viendront se joindre à nous. Et nous pourrons compter sur l'évêché pour nous déléguer des hommes de qualité afin d'encadrer nos escouades de bénévoles. Et vous aurez ainsi, grâce à la propagande que nous vous ferons, bien plus de spectateurs au jour de la représentation.

Ce n'était pas là un argument décisif. Deux mois avant l'ouverture des réservations, les organisateurs savaient déjà que la moitié des demandes ne serait pas satisfaite.

Lebel ne voulut pas froisser le prêtre. Il choisit ses mots pour lui apprendre que la rigueur était de mise et qu'ils n'admettaient aucun anachronisme ; une volonté qui les conduisait à se pencher sur le moindre accessoire, sans jamais s'accorder la plus infime concession. L'abbé Bagnis prouva alors qu'il savait aussi sourire.

— Il n'y aura pas un bouton de guêtre qui pourrait gêner votre regard, je peux vous l'assurer.

— Et vous pensez pouvoir concevoir et réaliser votre affaire en trois mois ?

Alphonse B... n'avait pas dit un mot jusque-là. Il se demandait toujours où cette nouveauté allait les mener. Il se permit d'intervenir, rappelant que la générale était prévue dans deux mois. Le prêtre le rassura. Ils seraient à pied d'œuvre à la date arrêtée.

Lebel évoqua ensuite le problème du décor, à la seule charge de l'évêché comme il s'entend. Une décision que le maire approuva en hochant la tête. Le portique d'origine étant complet, il faudrait donc créer un décor en calicot, que l'on déroulerait au moment de la reconstitution.

Le prêtre acquiesça de nouveau, croyant en cet instant avoir emporté la partie. Caponi s'était déjà levé, proposant le verre de l'amitié afin de sceller un accord inespéré. Charles gela les sourires de satisfaction en annonçant :

— Nous serons ravis d'introduire cette scène dans le programme de l'an prochain. Après réflexion, je me rends compte que nous avons pris trop de retard

cette année. Et il ne serait pas sérieux de nous créer de nouvelles préoccupations avec un emploi du temps aussi serré. Avant que vous arriviez, mon ami Alphonse me disait qu'il faudrait demander aux bénévoles de répéter le samedi et le dimanche. Et je vous confierai que d'autres bonnes volontés, venant nous aider à manipuler le matériel et à effectuer des dizaines de petits travaux annexes, ne seraient pas de refus. Et ces mesures nous permettraient de combler notre retard, seulement notre retard.

Toujours debout, Blaise Caponi crut bon de sortir de sa réserve. Il annonça, utilisant pour l'occasion ce ton théâtral qu'il réservait aux séances du conseil municipal :

— Avec l'accord de M. le curé, je proclame l'union sacrée autour du projet afin que nous puissions voir « Le triomphe du christianisme » dès cette année. À titre d'exemple, je viendrai vous aider tous les dimanches après-midi, et je peux vous assurer que l'ensemble des volontaires qui se disent mes amis seront à vos côtés le temps qu'il le faudra.

Il eut ensuite un geste en direction de l'abbé, lui offrant ainsi la parole.

— La cause est noble, dit celui-ci. Et la défense de la foi exige quelques exceptions à la règle. Je lèverai donc l'interdiction de travailler le dimanche jusqu'au mois de juillet et demanderai à mes ouailles de venir en nombre participer à la tâche. Je serai d'ailleurs à leurs côtés à chaque occasion où mes obligations m'en offriront la possibilité.

Augustin Ferrier ouvrait sa boutique lorsqu'il aperçut Lebel. Celui-ci avait rangé sa jeep de l'autre côté de la rue et semblait l'attendre. Le négociant eut une grimace. L'entretien qui s'annonçait n'éveillait pas chez lui une joie débordante. Le mauvais pressentiment né de la visite des gendarmes ne le quittait plus. Ces derniers avaient posé des questions prouvant qu'il était bien soupçonné des méfaits enregistrés sur la commune voisine. Ils n'avaient pourtant pas insisté, lui demandant de présenter les papiers de sa Quatre chevaux avant de repartir. Mais il avait appris depuis que la maréchaussée enquêtait dans le village. Et les portes auxquelles elle allait frapper n'étaient pas choisies au hasard. Il paraissait évident que les gendarmes n'ignoraient plus ce que tout le monde savait ici malgré sa discrétion. Il avait souvent rencontré Mathilde Trivério durant quelques mois. Et la fin de leur aventure offrait aux enquêteurs un mobile de choix. Nul besoin de sortir de l'école de police pour en déduire qu'il était coupable des actes de vandalisme en question et qu'il avait agi sous l'emprise de la jalousie.

Charles resta quelques instants dans son véhicule, dévisageant le boucher d'un œil nouveau à présent qu'il assumait sa succession dans les faveurs de Mathilde. Un héritage dont il appréciait la qualité. Lucien ne s'était pas trompé dans sa lettre d'adieu. Une sacrée monture, écrivait-il en évoquant sa voisine.

Lebel retrouva son concurrent malheureux qui n'avait pas bougé d'un pouce. Un visage bien dessiné, sans une ride, décidé semblait-il à porter les traits de l'adolescence au-delà de la quarantaine. « Une belle bête », admit-il en toute loyauté. Une gueule de magazine, ce type devait figurer dans bien des phantasmes chatouillant les paroissiennes de ce village. Il n'éprouva aucun dépit à la pensée que sa voisine comptait parmi les bonnes fortunes du boucher-charcutier, peintre à ses heures. « La sagesse exige de ne pas être jaloux si l'on veut faire un bout de chemin avec Mathilde Trivério », se dit-il dans un sourire. Il se rendit compte que sa remarque était injuste. La jeune femme semblait avoir oublié sa vie tumultueuse depuis quelques mois. Une question lui vint alors à l'esprit. Que ferait-il si sa voisine retrouvait son goût pour des amours à succursales multiples ? Il agirait alors à l'exemple de Lucien, en regardant ailleurs sans jamais poser de questions. Mais l'idée qu'elle pût lui rester fidèle ne lui était pas désagréable.

Lebel revint à Augustin Ferrier. Ce dernier, toujours sur le seuil de sa boutique, l'observait d'un œil où se lisait son désarroi. Ce regard éveilla chez Charles un sentiment où se mêlaient compassion et culpabilité. Il devait à tout prix sortir ce gros bêta du mauvais pas où il s'était engagé et mettre Mathilde à l'abri des soupçons par la même occasion. Il imaginait celle-ci impliquée dans cette mauvaise affaire. Hélène, autant que sa mère, auraient alors à subir les conséquences des ragots et des rires où se lirait à nouveau la cruauté des paroissiens bien-pensants. Que l'on s'en prenne à lui le laissait de marbre. Il



avait, dans l'exercice, quelques expériences acquises dans les milieux littéraires parisiens, où l'on s'embrassait à bouche que veux-tu avant de se critiquer comme des marchandes de poisson.

Charles quitta sa jeep, souhaitant que ce grand dadaï n'ait pas encore tout avoué à l'adjutant Ferry ou à l'un de ses sbires. Le boucher fut rassuré par le sourire que lui adressa l'écrivain.

— Allons faire un tour au bistrot avant que vous ne commenciez à nourrir le village, lui dit ce dernier en lui serrant la main. J'ai à vous parler. Et détendez-vous, c'est en ami que je viens vous voir.

Assis devant deux cafés, Charles put enfin poser la question cruciale. Le boucher le rassura, lui racontant la visite des gendarmes et leurs investigations dans le village. À l'évidence, ils rassemblaient leurs preuves avant de revenir le voir avec d'autres intentions.

Lebel retrouva son souffle et son entrain. Fouillant dans la poche de sa veste, il en sortit une feuille pliée en quatre, l'ouvrit et la posa sur la table près de son stylo.

— L'arbre généalogique d'Hélène Trivério, expliqua-t-il. À présent, vous allez passer en revue tous les membres de votre famille : parents, grands-parents, oncles et cousins, sans oublier personne.

Augustin avait saisi le but de la manœuvre. Il fit ainsi, s'arrêtant chez la tante Suzy, chez sa cousine Germaine, couturière à Bendejun, le tour de la plupart des villages du canton. Le nom des Ferrier n'était pas près de s'éteindre. Le clan ne semblait pas manquer de bons reproducteurs.

Lebel eut un sourire satisfait. Il avait découvert le trait d'union qu'il cherchait. Un nom souligné sur sa liste, il revint à son invité :

— À présent écoutez-moi bien, mon cher monsieur.

Il parla durant un quart d'heure. Face à lui, le bon élève Augustin Ferrier hochait souvent la tête. Quand il eut fini, afin de s'assurer que la leçon était bien comprise, il soumit le boucher à une interrogation orale.

— Pas d'improvisations, dit-il en concluant le sujet. Il faut que nous racontions tous la même histoire. N'oublions pas que nous avons face à nous un homme qui a oublié d'être bête. La moindre erreur mettrait en l'air tout le scénario. Et dans ce cas, nous aurions en plus à répondre du délit d'entrave à la justice.

Ferrier avait compris. Il n'était pas près de lâcher une planche de salut qui s'offrait à lui alors qu'il se voyait déjà en correctionnelle. Monsieur l'écrivain pouvait en être certain, il jouerait son rôle mot pour mot.

— Pourquoi faites-vous tout ça pour moi ? demanda-t-il avant de quitter Lebel.

— Je le fais pour vous, mais aussi pour Mme Trivério et pour sa fille. Je le fais en outre parce que j'ai toujours préféré les comédies aux tragédies. Votre affaire prête plus à rire qu'à pleurer. Et je n'ai aucune intention de laisser un

sous-officier, trop zélé à mon goût, la commuer en un drame dont deux familles subiraient les conséquences.

Le brigadier Aimable Bertaina se précipita dans le bureau de son supérieur. Un appel venait de l'informer qu'un témoin avait aperçu une quatre chevaux blanche grimpant le chemin vicinal desservant l'Albera.

L'adjudant Ferry quitta son dossier, leva la tête.

— Je vous ai déjà prié de ne pas crier comme un marchand de légumes. Je ne suis pas sourd. De qui, ce coup de téléphone ?

— Je n'ai pas demandé. Un habitant du quartier, c'est sûr ! Je pense qu'il devait travailler dans son jardin quand il a vu passer le véhicule suspect. Il n'a pas affirmé que son chauffeur se rendait chez l'écrivain. Il nous a prévenus, au cas-où.

Le chef de poste observa son auxiliaire durant un instant. Des cheveux noir corbeau, gants de brillantine et plaqués sur une tête qui n'était pas celle d'un gendarme. Il eut ce matin-là une nouvelle preuve qu'Aimable Bertaina s'était fourvoyé en choisissant ce métier. Trop détendu, pas assez réfléchi et d'une rigueur bien approximative à son goût.

— Bon, allez mettre la voiture en route. Je vous retrouve dans l'instant, commanda-t-il dans un soupir.

Passant son ceinturon, l'adjudant-chef se dit qu'une seconde agression du malfaiteur contre Lebel viendrait bafouer la logique. Aussi, n'y croyait-il pas le moins du monde. Ses déductions lui avaient permis d'entrevoir la vérité, il en était certain. Il paraissait d'autre part persuadé que l'écrivain s'employait à les empêcher de faire la lumière sur cette affaire. Une affaire à laquelle Augustin Ferrier ne semblait pas étranger. Et le trait d'union entre les deux hommes avait un nom : Mme Trivério. Cette dernière travaillait à Touët-de-l'Escarène au moment des faits. Un village où les habitants se montraient peu bavards. Ses auxiliaires avaient malgré tout glané, auprès de quelques commères, des témoignages attestant que Mathilde Trivério et Augustin Ferrier se connaissaient et s'étaient souvent rencontrés à l'époque litigieuse. S'étaient-ils offert du bon temps alors que cette dame occupait déjà la position de maîtresse officielle de l'écrivain ? Le boucher de Touët avait-il agi poussé par la jalousie ? Ce Lebel tentait-il d'étouffer une affaire dans laquelle il ne jouait pas le beau rôle ? Répondre oui à ces questions permettait de dégager une logique expliquant l'histoire de bout en bout. Et son instinct de vieux limier le renforçait dans la certitude qu'il détenait la vérité.

La quatre chevaux blanche était garée près de la jeep. L'écrivain recevait un gaillard que l'adjudant n'avait jamais croisé au village. Les deux hommes bavardaient, assis à la terrasse. Mme Trivério sortit alors de la maison, portant une bouteille et trois verres.

— C'est le fameux Augustin Ferrier, chuchota le brigadier à son supérieur. Je le reconnais. C'est moi qui l'ai interrogé.

Lebel s'était levé. Tout sourire, il vint à leur rencontre et leur offrit une main chaleureuse. Il se tourna ensuite vers Mathilde, lui demandant d'ajouter des verres pour ces messieurs. L'adjudant-chef eut un geste de refus.

— Je sais messieurs que le devoir vous impose la sobriété, reprit Charles. Mais vous m'obligerez fort en vous asseyant avec nous et en acceptant une gorgée de ce vin de Bellet. Vous me prouvez ainsi que vous ne m'en voulez pas d'avoir été si peu courtois lors de votre dernière visite. Sans que cela me serve d'excuse, sachez que j'étais excédé par un journaliste un peu trop collant.

L'adjudant hochait la tête. Il lui plaisait d'entendre M. l'écrivain exprimer des regrets en présence de son second. Perdant une part de son animosité à l'encontre de Lebel, il n'en oubliait pas son enquête pour autant.

Charles leur présenta Augustin Ferrier en les invitant à prendre place.

— Nous nous connaissons, remarqua ce dernier en serrant la main du brigadier. Vous êtes venu me demander les papiers de ma voiture. Vous ne m'avez pas dit pourquoi d'ailleurs.

— Enquête de routine menée auprès de tous les propriétaires de quatre chevaux blancs du canton, répondit l'adjudant en lieu et place de son adjoint.

Lebel s'empressa de reprendre la conversation à son compte. Augustin Ferrier, boucher-charcutier de son état, était venu livrer sa viande comme il le faisait toutes les semaines. Un privilège accordé à Mathilde Trivério depuis qu'elle ne travaillait plus à Touët-de-l'Escarène.

Il ajouta, souriant toujours :

— Figurez-vous qu'ils se sont trouvés un lien de parenté dont ils ignoraient l'existence. Remarquez, sur ce terroir tous les citoyens sont un peu cousins à les entendre parler. Et je pense qu'il en est de même dans chacun des villages de France.

— Comment êtes-vous parents ? demanda le gendarme en chef sur le ton du propos.

Ferrier entreprit alors de restituer à la virgule près le texte arrêté avec Lebel. Mathilde, assise à présent avec eux, hochait souvent la tête. Elle aussi avait appris la leçon. Voyageant d'un bourg à l'autre, l'arbre généalogique se perdait en branches secondaires et en tiges inutiles. Cinq bonnes minutes de parlotte, voulant prouver la réalité d'un cousinage aussi clair que l'eau du Paillon après de grosses pluies. Le généalogiste le plus adroit aurait pu passer des semaines à étudier les registres de l'État Civil sans s'y retrouver.

— Vous y comprenez quelque chose ? demanda Lebel aux gendarmes.

L'adjudant feignit d'ignorer la question. Il s'adressa à Ferrier :

— Vous chaussez du combien, monsieur ?

— Du quarante-trois !

— Curieux, vous ne trouvez pas. L'homme qui a saccagé les décors chasse lui aussi du quarante-trois. Et comme vous, il est propriétaire d'une quatre chevaux blanche.

Lebel perçut que la remarque avait désarçonné Ferrier. Il lui fallait intervenir avant que ce dernier ne perde son sang-froid.

— Je confirme ce que vous dites, mon adjudant. N'oubliez pas que j'ai aperçu l'homme en question et que j'ai vu son véhicule. En tant que seul témoin oculaire, je peux donc affirmer qu'il s'agit bien d'un grand gaillard, presque aussi mince que moi d'après mes souvenirs, mais beaucoup plus jeune ; pas plus d'une trentaine d'années. Ce que semble approuver la vélocité avec laquelle il a détalé à mon arrivée. Mais voyez-vous, ce qui me trouble dans cette histoire, c'est le manque de mobile du personnage. J'y ai beaucoup réfléchi, et n'en ai trouvé aucun. Ce qui m'a d'ailleurs conduit à en déduire que nous avons affaire à un déséquilibré. Et ceci expliquant que je n'ai pas cru bon de porter plainte.

La conviction de l'adjudant n'en fut pas ébréchée pour autant. Il reconnut toutefois que l'écrivain avait pensé à tout afin d'enliser l'enquête. Il avait à présent besoin de se retrouver dans le calme de son bureau afin d'apprécier la situation, compte tenu des éléments venant s'ajouter au dossier.

Le brigadier avait déjà mis le véhicule en route. Le sous-officier Ferry se préparait à y prendre place à son tour.

— Tiens, puisque l'occasion m'en est donnée, je voudrais vous entretenir d'un autre sujet. Simplement pour vous en informer. Comme je pense que vous aurez des mesures à prendre, vous disposerez ainsi du temps nécessaire pour vous organiser, lui dit Lebel venu l'accompagner.

Le gendarme apprit ce jour-là que le préfet et le président du conseil général avaient déjà confirmé qu'ils assisteraient au spectacle de cet été. Lebel espérait également y voir le ministre de la Culture, ou du moins l'un de ses représentants.

Une histoire que Charles n'avait pas concoctée pour la circonstance. Il s'était seulement attribué des mérites revenant à Masséna.

— Alors, qu'en pensez-vous ? demanda le brigadier à son chef de poste sur le chemin du retour.

— Et vous, quelle est votre opinion ?

— Je pense que nous faisons fausse route en cherchant dans cette direction. Augustin Ferrier n'avait aucune raison de commettre ces méfaits. Je crois que l'écrivain a raison. C'est un maboul qui a fait ça. Je dirais aussi que je n'ai aucune envie d'aller enquiquiner ce Lebel tous les quatre matins. Je suis bien dans cette caserne et j'aimerais y rester.

L'adjudant hocha la tête. Ce qu'il entendait confirmait son jugement. Son second aurait mieux fait de choisir une autre voie.

— Je vous l'accorde, dit-il malgré tout. Nous allons laisser ce dossier de côté, en espérant tomber sur de nouveaux indices.

Lebel, debout sur le seuil de la maison, buvait son second café accompagné par une nouvelle pipe. Il leva la tête une fois encore. Le ciel n'avait jamais eu droit à des égards aussi soutenus. Il se moquait bien jusque-là des signes annonçant la pluie ou le beau temps. Quelques mois plus tôt, il se serait diverti en apprenant qu'un jour il vivrait les affres du paysan à l'approche des moissons.

Un vent léger s'était levé. Il promenait, tels des cerfs-volants, une famille de nuages débonnaires. Charles perçut que cette sérénité laissait augurer la fin des caprices de Dame Nature. Les prières du père Bagnis et de ses ouailles n'étaient pas restées sans effet.

Les semaines à venir promettaient des journées sans fin et des nuits bien courtes. Lebel se rendait compte qu'il n'avait jamais connu une telle tension ; sentiment curieux, où se mêlaient la passion de conduire à son terme une aventure inédite, le plaisir de la voir vivre et grandir, et une inquiétude qui ne le quittait plus. Angoisse de ne pas offrir à Hélène des prestations dignes de ses qualités. Crainte de la voir passer à côté de son sujet malgré son talent. Un trac qui tranchait avec la sérénité de la fillette. L'approche de la fin de l'année scolaire accordait à cette dernière bien des loisirs. Elle les mettait à profit pour reprendre ses textes dans la quiétude d'un vieux routier de la profession, et souriait en se rendant compte que M. Charles prenait sur lui pour cacher ses appréhensions.

Sa voisine arriva à cet instant. Hélène n'irait pas au lycée aujourd'hui, lui apprit-elle. Elle avait passé une très mauvaise nuit, ne dormant que quelques heures par-ci par-là. Charles en oublia dans l'instant le spectacle et ses vicissitudes.

— C'est grave ? demanda-t-il.

— Non, pas du tout !

— Et vous ne croyez pas qu'il faudrait faire venir un médecin ?

Mme Trivério le rassura. Hélène ne souffrait point d'un mal qui exige les grands moyens. La tisane qu'elle lui avait administrée suffirait à calmer ses douleurs. Demain, il n'y paraîtra plus.

— On ne sait jamais, Mathilde. Parfois, des symptômes que l'on juge bénins peuvent se révéler perfides, ajouta Lebel que l'on sentait prêt, dans un affolement de père qui n'a jamais eu d'enfant, à rassembler toutes les sommités de la Faculté au chevet de la petite.

Mathilde ne put s'empêcher de sourire. Les ennuis d'Hélène n'appartenaient à aucune maladie. Sa fille était entrée cette nuit dans le monde des adultes en quelque sorte. Et il n'y avait pas lieu, face à un événement des plus naturels, de s'affoler comme le faisait M. Charles.

Il mit un instant à comprendre.

— Vous voulez dire que... ?

Sa voisine acquiesça d'un geste de la tête.

— Mais c'est encore une enfant, Mathilde !

— Qui va quand même sur ses quatorze ans. Le même âge que le mien quand ça m'est arrivé.

Charles ne parvenait pas à assimiler la nouvelle. Hélène, sa petite Hélène, était devenue une femme. Un fait qui le prenait de court, le privant de toutes les années d'enfance qu'il pensait avoir devant lui afin de parfaire un enseignement qui n'en était qu'à ses rudiments. Il venait, en un instant, de vieillir d'une bonne décennie.

Lebel demeura un long moment devant son café froid et sa pipe éteinte. Ce qu'il venait d'apprendre le conduisit à se rendre compte qu'il écrivait les derniers chapitres de sa propre histoire. L'image de la mort lui apparut alors, non plus tel un concept littéraire et lointain, mais comme une réalité peuplée de chairs corrompues et d'os blanchis.

Que lui restait-il à réaliser sur cette terre avant de la quitter avec le sentiment du devoir accompli ? Il espérait bien que son sablier personnel fût assez fourni pour lui permettre de guider les premiers pas d'Hélène dans le monde des adultes. C'était là son vœu le plus cher.

Aurait-il en outre le temps de pondre cet ouvrage dont il peaufinait le scénario depuis des années et par lequel il espérait laisser sa marque ici-bas ? Un travail de titan, dont il remettait l'écriture de la première ligne au lendemain dans une sorte de superstition née de la certitude que ce livre serait le dernier. « Il est temps de m'y plonger », se dit-il dans la conviction soudaine que le temps lui était compté.

Cette anxiété inattendue, à laisser croire qu'il avait déjà un pied dans la tombe, le conduisit à ne plus repousser une décision prise voilà quelques mois.

Il demanda à Mathilde de venir s'asseoir près de lui. Celle-ci connaissait à présent le code. Il annonçait une discussion échappant au quotidien. Suivant l'usage, elle servit deux tasses de café, retira son tablier et vint le rejoindre.

Lebel entra dans le vif du sujet sans préalables. Il ne craignait plus les réactions inattendues et virulentes de sa voisine. L'époque de la méfiance et des malentendus appartenait au passé. L'harmonie des corps et des esprits les réunissait à présent dans une complicité qui les conduisait à se livrer sans réserve. La plus tendre affection, l'amour peut-être – bien que ce mot fût absent de leurs discours – régnaient désormais sur le couple le plus curieux de la contrée. Employeur et femme de ménage dans les formes les plus strictes durant la majeure partie de la journée. Parents attentifs, se consultant en toute confiance dès qu'il s'agissait de gérer l'existence de la fillette. Amant et maîtresse jamais assouvis quand sonnait l'heure de la sieste. Un protocole où chacun retrouvait ses marques, appliqué sans bavures, qui leur offrait un bonheur représentant leur bien le plus précieux. Lebel et son opulente voisine en oublièrent ainsi que d'autres aventures pouvaient leur tendre les bras à quelques lieues de ces collines.

— Mathilde, j'ai pris une décision importante, annonça Lebel. Voilà plus d'un an que j'y pense. Il ne manque plus que votre accord pour la mettre en application. Je vous cite mot pour mot la déclaration officielle que je ferai alors devant notaire : Moi, Charles Chassepot, alias Charles Lebel, sain de corps et d'esprit, souhaite reconnaître Hélène Trivério comme ma fille. En lui donnant mon nom, je m'engage à assumer l'ensemble des responsabilités qui sont celles d'un père d'une enfant mineure.

— Je m'y attendais ! s'exclama sa voisine en hochant la tête. Je savais qu'un jour ça arriverait, monsieur Charles. Je me suis dit qu'à ce moment-là je laisserais Hélène décider toute seule. Mais elle n'a même pas quatorze ans, monsieur Charles. Accordez-lui encore quelques années, qu'elle ait un peu plus de maturité pour comprendre ce que tout cela signifie.

Lebel ne partageait pas cet avis. Hélène ne manquait ni de jugement ni de bon sens. Elle était capable de se définir sans attendre plus longtemps. Reprenant le sujet par un autre biais, il demanda :

— Et vous, quel conseil lui donnerez-vous quand la question lui sera posée ?

Elle répondit, sans avoir à réfléchir :

— Je lui conseillerai de dire oui.

Charles fut étonné par cette spontanéité. Il en tira un brin de fierté teintée d'amertume. Quelles raisons poussaient sa voisine à lui accorder, sans même un instant d'hésitation, un privilège qu'elle avait toujours refusé à Lucien ?

— Vous, vous êtes fait pour être père. Mais ce pauvre Lucien, que Dieu ait son âme, ne l'était pas.

Charles Lebel promu père idéal. Ses amis et les autres, ceux appartenant aux cercles parisiens qu'il avait fréquentés, n'auraient pas fini d'en rire. Edwige toutefois, du haut de sa perspicacité, avait entrevu sa nature profonde. Lui revint alors à l'esprit les propos qu'elle lui tenait quelques semaines avant de le quitter. « Toi, lui avait-elle annoncé, seul un enfant te ferait perdre ton ironie destructrice et te guérirait de cette neurasthénie contagieuse où tu t'enfermes un peu plus chaque jour. » La remarque l'avait amusé. « Je ne me trompe pas, avait ajouté la jeune femme. C'est à travers leurs livres que l'on découvre l'âme des écrivains, bien plus révélateurs que les poses adoptées par la plupart d'entre eux, dans la certitude de ce que la profession exige, les voir porter des masques de carnaval. Et les tiens sont peuplés de créatures brillantes et désespérées, à ton image et à celle des êtres que tu fréquentes. Derrière cette désolation se cache la nostalgie de l'enfance, période de toutes les puretés sous ta plume, que tu évoques tel le paradis perdu. Et les quelques héros, ayant trouvé grâce à tes yeux, sont toujours sortis de leur purgatoire le jour où un enfant les a pris par la main. Il est urgent pour toi de découvrir la femme à laquelle tu demanderas de te faire ce cadeau. Ne tarde pas. Demain il sera trop tard. Et sans elle et ce bout d'elle-même, je te prédis que tu finiras en vieux débris paranoïaque. Je te le répète, seul un gosse pourrait te sauver du triste destin qui te pend au nez. »

Lebel retrouva Mathilde et leur propos.

— À votre avis, quelle serait la réponse d'Hélène si nous lui posions la question aujourd'hui ?

— Vous la connaissez aussi bien que moi, M. Charles. Elle et vous, vous vous êtes choisis et vous avez décidé de vivre comme si vous étiez du même sang.

— Une communauté à laquelle vous appartenez, ma chère Mathilde.

Cette dernière eut un geste de la tête. Sans doute avait-elle quelques remarques à formuler sur le sujet. M. Charles la tenait en grande estime ; elle n'en doutait pas. Il lui prouvait, dans des siestes sans sommeil, qu'il la trouvait à son goût. Mais il semblait ignorer que l'affection s'exprime aussi par des mots. Hélène, curieusement, semblait ne pas souffrir de cette absence de phrases aussi essentielles à ses yeux que l'air que nous respirons. « Peut-être a-t-elle plus d'intuition que moi, se dit-elle. Elle a compris que ce grand bonhomme, solide comme un roc à le voir, cache une timidité d'adolescent. Et c'est par les gestes, et seulement par là qu'il exprime sa tendresse. » Une réflexion qui la conduisit à prendre conscience qu'elle aussi avait une mission à accomplir. « Il ne sait pas dire je t'aime ; eh bien, je vais le lui apprendre. Je lui dois bien ça pour tout ce qu'il fait pour nous. »

— Mathilde, reprit Charles toujours à son idée, je pense que vous saisissez les mobiles qui me poussent à prendre cette décision.

L'occasion pour la jeune femme de lui donner sa première leçon.

— Je sais que vous aimez Hélène comme votre propre fille et qu'elle vous le rend bien. En plus, vous n'oubliez jamais que Lucien se considérait lui aussi comme son père.

— Il est vrai que le souvenir de Lucien joue son rôle dans cette affaire. Mais si j'insiste pour ne pas surseoir à cette reconnaissance, c'est que cet acte comporte aussi un aspect juridique et financier.

Il eut un instant d'hésitation avant d'ajouter :

— La confiance que je vous livre à présent n'est jamais sortie du cadre familial. Une famille qui sera bientôt celle d'Hélène, du moins je l'espère, et la vôtre par voie de conséquence. Les Chassepot, dont je suis hélas le seul héritier, ont accumulé quelques biens au cours des générations passées. Des avoirs représentant le fruit de leur travail, je tiens à vous le préciser.

Il croyait la surprendre. Mathilde connaissait déjà l'histoire. Lucien la lui avait racontée, tout en se flattant d'avoir pu éparpiller la moitié de cette fortune en quelques décennies.

— Hé oui, un bel exploit, soupira Lebel. Enfin, il n'y a pas à le blâmer, cet argent lui appartenait. Bon, je reviens à mon sujet. Sachez que j'ai déjà fait mon testament, Mathilde. Et celui-ci désigne Hélène comme étant mon unique légataire.

— M. Charles, coupa sa voisine, il ne faudra pas le lui dire ; pas maintenant en tout cas.



Il n'avait aucune intention de troubler la quiétude de la petite en évoquant des problèmes d'argent. Mais l'affaire ne devait pas en rester là pour autant. Il pouvait mourir demain. Hélène, lui étant étrangère, se verrait alors privée des trois cinquièmes de son héritage par l'impôt sur les successions. Une péripétie que lui gâcherait son dernier sommeil pour toute une éternité.

— M. Charles, vous êtes aussi solide que cet arbre, dit-elle dans un geste de la main vers le figuier de son jardin.

— Lucien l'était aussi avant sa maladie. Et voyez-vous, Mathilde, j'ai à présent le même âge que lui à sa mort.

La jeune femme baissa la tête.

— M. Charles, faites comme vous le pensez. Vous savez que j'ai confiance en vous.

Une main touchant à terre, son immense carcasse dénudée en travers d'un lit commandé à sa taille, Lebel récupérait des fatigues accumulées.

Mathilde lui avait fait grâce de leur séance quotidienne. Elle le savait épuisé, craignant même qu'il mît sa santé en péril tant il s'économisait peu depuis quelques semaines. Entêté, mû par une volonté dont il donnait une nouvelle preuve, M. Charles ne s'accordait aucune faveur. La préparation du spectacle dévorait une grande partie de ses journées. Il prenait alors sur son sommeil les heures qu'en d'autres temps il consacrait à l'écriture. Elle lui reprochait bien souvent ses excès. « Je n'ai que cette vie pour exister, lui répondait-il en souriant. Mais je vous promets de penser à me reposer dès que j'en aurai fait le tour. »

La jeune femme resta un instant près du lit, le cœur en papillotes d'avoir à le réveiller.

— Charles, chuchota-t-elle en lui passant les doigts dans les cheveux.

Le « Monsieur » n'était pas de mise dans cette chambre. Chaque pièce avait trouvé son étiquette. Celle-ci permettait toutes les fantaisies.

Il ouvrit un œil, perdit un instant à remettre l'événement dans le sens de la marche. Il l'attira ensuite contre lui, lui caressa un genou avant que sa main ne se fit plus audacieuse en s'approchant du sanctuaire. Il n'en fallait pas plus à Mathilde pour perdre le Nord. Elle prit toutefois sur elle. Ce n'était pas un jour à laisser libre cours à leur gourmandise.

— Charles, il est quatre heures et demie. Je sais que votre ami Alphonse vous attend déjà.

Il se leva d'un bond.

— Je vous ai servi un café. Il est sucré comme vous l'aimez.

Habillé en trois mouvements, il voulut quitter la pièce. La jeune femme se plaça devant la porte.

— De l'autre côté, vous trouverez Mme Trivério, lui dit-elle. Mais ici je suis Mathilde, votre Mathilde, à qui vous avez promis de ne jamais sortir de cette chambre sans un mot gentil.

Le jeu qu'elle avait inventé lui valut un nouveau sourire. Sa voisine avait trouvé là un moyen d'entamer sa réserve. Et les résultats qu'elle obtenait prouvaient que la carapace se révélait perméable à son mélange de passion et de tendresse.

— Aujourd'hui, je m'en tirerai avec l'aide d'une citation empruntée à l'un de mes personnages. Voici donc mon droit de passage : « Je croyais être heureux avant de la rencontrer. Mais on peut se tromper sur tout, même sur le bonheur. »

Elle lui offrit un baiser furtif et le laissa sortir. Lebel but son café en vitesse et lui tendit la tasse. Il voulut à nouveau la prendre dans ses bras, elle fit un pas en arrière.

— Il faudra revoir notre protocole, dit-il en ouvrant la porte. Je pense que celui-ci n'est plus de saison.

— Un temps pour chaque chose, et chaque chose à sa place, monsieur Charles. Allez, sauvez-vous à présent. Je vous ai déposé un pull-over dans la jeep. Vous en aurez besoin. Vous verrez, à la tombée de la nuit, le long du Paillon, il vous vient une humidité qui vous glace les os.

— J'espère que vous avez choisi l'un de ceux que vous m'avez tricotés. Vous avez pensé à Hélène ?

— J'ai mis aussi son duffle-coat.

La dernière réunion de chantier les attendait. Moment symbolique, où les entrepreneurs devaient leur remettre les installations en état de marche. Les organisateurs pourraient ainsi, dès le lendemain, disposer des équipements leur permettant des répétitions dans les conditions du spectacle.

Alphonse B... était déjà au travail quand Lebel arriva. Les trois autres, l'ancien facteur, Antonio Conti et Gustave Rostagni l'accompagnaient. Une escouade de techniciens procédait aux derniers réglages. Une vingtaine de villageois admirait les ouvrages ou les critiquait suivant leur état d'esprit et leurs opinions politiques. Des gosses couraient et sautaient sur la tribune qu'une équipe d'ouvriers finissait d'installer. Il régnait, dans la douceur de cette fin d'après-midi, une ambiance de kermesse qui cachait mal l'anxiété de ces messieurs.

Le régisseur aperçut Lebel tandis qu'il tapait du pied sur le parquet de la scène.

— Très bien ! Ils ont choisi le matériau qu'il fallait. Tu verras comme les bruits intempestifs s'intensifient avec le son, commenta-t-il à l'intention de son ami.

Alphonse descendit de l'estrade, regarda sa montre.

— Hélène sera là dans une quarantaine de minutes. Cela me laisse juste le temps de contrôler le reste des installations avant son arrivée.

Il repartit d'un pas décidé, abandonnant Charles. Celui-ci, sans emploi, regrettant d'avoir quitté Mathilde dans une telle précipitation, entreprit de bourrer sa pipe avec conscience.

Alphonse B... courait d'un endroit à l'autre du chantier, l'architecte sur ses talons. « Vous me ferez graisser cette poulie. Elle grince un peu. Et ce que vous entendez à peine, ressemblera à un passage de chars avec la sono. » « On a oublié de donner un coup de peinture sur ce muret. » L'autre notait avec conscience avant de transmettre ses ordres aux entrepreneurs responsables des ouvrages incriminés.

Cette heure n'étant pas la sienne, Lebel était allé s'asseoir sur la première rangée de la tribune. Hélène le trouva là, fumant sa pipe en observant une agitation à laquelle il lui semblait inutile d'adjoindre sa grande carcasse.

— Les ingénieurs finissent de tout installer, lui apprit-il. Dans quelques minutes, tu pourras tester le matériel. Tu verras, tu auras une drôle de sensation en entendant ta propre voix dans un micro.

— Oui, ce doit être marrant, fit-elle la tête ailleurs.

Elle ajouta, changeant de ton :

— J'ai pensé à ce que vous m'avez dit l'autre jour.

— De quoi était-il question ? demanda-t-il, feignant d'avoir oublié le propos.

— Vous savez, cette histoire d'adoption.

— En effet, je m'en souviens ! Mais rien ne presse. Tu as tout le temps d'y réfléchir.

La fillette continua, ne semblant pas l'avoir entendu :

— Il faudra que je vous appelle papa si vous m'adoptez ?

— Rien ne t'y oblige ! Tu pourras peut-être m'appeler Charles, et oublier le monsieur.

— Ah bon !

— Ce n'est pas la réponse que tu espérais ?

— Même quand il n'y aura personne d'autre que nous deux ?

— Dois-je comprendre que tu aimerais m'appeler papa ?

— Oui, parce que c'est un mot que je n'ai jamais dit à personne. Et à vous, j'ai envie de le dire.

Le grand Lebel en eut alors la larme à l'œil. Et une carapace, vieille de plus de quarante ans, se fendit en un instant.

— Tu le diras, ma chérie. Tu le diras autant que tu le voudras. Rien ne pourrait me donner plus de plaisir. Et chaque fois que tu prononceras ce mot, tu auras aussi une pensée pour Lucien, mon pauvre frère, qui t'a aimée autant que je t'aime.

Le régisseur vint mettre vent aux effusions. Il s'assit près d'eux, reprenant à l'intention d'Hélène des conseils qu'elle avait entendus des dizaines de fois. Il lui montra du doigt une table sur laquelle étaient placés deux micros sur pied. C'est là qu'ils se tiendraient durant la représentation, en avant de la scène, derrière un rideau dont les tringles étaient déjà montées. Ainsi, les spectateurs les entendront sans jamais les voir.

— Et notre gros boulot, ajouta-t-il, sera de synchroniser le texte et le spectacle. Il y aura des moments où les comédiens traîneront la savate, et d'autres où ils donneront l'impression d'être pressés de rentrer chez eux. Ce sera à nous d'adapter notre cadence et de cadrer tout ça. À présent, nous allons régler la sono. Et tu seras la seule à parler.

Hélène vint s'asseoir à la table. L'ingénieur, un bonhomme tout en poils, coiffé d'une queue de cheval, arborant une barbe de prophète, lui adressa un sourire de connivence.

— À mon signal, dit-il en levant la main.

Une puissance difficile à imaginer. La voix d'Hélène, nasillarde et tremblotante, s'entendit de l'autre côté du village. Elle vit s'envoler une famille de hérons troublée dans son repas du soir, mit un terme au concert offert par les grenouilles peuplant les berges et fit sursauter les pêcheurs d'anguilles qui préparaient leurs lignes en attendant la tombée de la nuit. Les béotiens trouvèrent que ces messieurs de la technique avaient sans doute forcé la dose. Ils oublièrent, qu'au jour du spectacle, la voix devait couvrir le brouhaha produit par un bon millier de spectateurs.

L'ingénieur arrêta Hélène de la main et procéda à de nouveaux réglages. Elle fut ensuite invitée à reprendre son texte. Les habitants du bourg purent ainsi apprécier les premières phrases du spectacle. « Une brillante civilisation se développait sur les monts anatoliens. Entre le Tigre et l'Euphrate, les Sumériens découvraient l'écriture. Sur les rives du Nil, les Égyptiens élevaient les premières pyramides. L'Europe sortait alors de la préhistoire pour entrer dans l'antiquité... »

Alphonse B... leva son pouce vers le ciel. Ces messieurs méritaient bien ses félicitations.

Le chantier se vidait. Les bénévoles, appartenant à l'escouade des gros bras, pouvaient enfin installer les décors sur le portique.

Hélène avait retrouvé sa place près de Lebel.

— Tu veux que je te conduise à la maison ? lui demanda-t-il.

— Non, je veux rester avec vous.

— Très bien ! Mets ton duffle-coat dans ce cas.

Elle passa son vêtement et vint s'appuyer contre lui. Il la prit alors par l'épaule. Sans plus échanger un mot, ils restèrent là, continuant à observer le travail de ces messieurs.

— Où se trouve l'équipe chargée de l'éclairage ? s'enquit le régisseur en haussant la voix.

Un villageois, figurant parmi les derniers arrivés, lui répondit alors :

— Ils sont au bistrot. Ils se pètent la gueule à coups de pastis.

— Monsieur l'architecte, vous ne voulez pas aller me chercher ces loustics !

Caponi ne l'entendait pas de cette oreille. Six gaillards qui semblaient décidés à arroser tous les saints du calendrier. Une aubaine à vous assurer le chiffre d'affaires d'une journée.

— Il n'y a quand même pas le feu au Paillon. Je vous signale que la nuit ne tombera pas avant une bonne demi-heure.

— Vous croyez peut-être que c'est dans l'obscurité que ces messieurs pourraient régler le problème, si par hasard l'installation ne fonctionnait pas ? Vous pensez d'autre part qu'il est moral de laisser des ouvriers dépenser une partie de leur salaire dans votre bistrot ?

Alphonse B... avait dépassé les bornes en s'en prenant à la probité du maire devant tant de témoins. Humiliation pour humiliation, ce dernier lui envoya la sienne :

— N'oubliez pas tout ce que vous devez à ce village, monsieur l'acteur faisanté. Je vous rappelle que même sur les chars de carnaval, pour lancer des confettis, on ne voulait plus de vous.

Lebel eut un soupir. Ces deux-là ne s'aimaient pas et ne manquaient jamais une occasion de le rappeler. En plus d'une antipathie naturelle, ils se comportaient comme deux fauves se disputant le même territoire. La gloire née du spectacle était en jeu. Et c'était à qui s'en attribuerait la plus belle part.

Hélène s'était assoupie contre son épaule. Charles en voulut aux antagonistes d'avoir à l'éveiller. Ces derniers se mesuraient à présent du regard en continuant à s'arroser de phrases sans tendresse. Il était temps pour lui d'intervenir. Ces messieurs se préparaient en effet à leur offrir un tableau lamentable en avant-programme des réjouissances du mois de juillet.

Il quitta la tribune, s'approcha des belligérants dans l'intention de gérer ce problème sans avoir à y revenir.

— Il faut que vous vous parliez, en hommes raisonnables, et non pas comme des mômes voulant imposer leur loi dans une cour de récréation, leur dit-il. Je suis las de vos querelles sans queue ni tête, ajouta-t-il un ton plus haut. Je vous informe que la nature m'a donné le pouvoir de résister à bien des tracasseries, à l'exception de l'ennui. Et vos histoires m'agacent au plus haut point. Un autre affrontement, et je vous abandonne cette arène. Vous pourrez y organiser vos pugilats. Un maire et un metteur en scène s'étripant comme des malpropres ; je vous promets un beau succès populaire.

Charles fut surpris par sa propre autorité, due autant à son aura qu'à un faciès qui ne prêtait pas à rire. En outre, personne ici n'avait intérêt à s'attirer ses mauvaises grâces. Caponi craignait l'écrivain, ce qui ne l'empêchait pas de l'utiliser avec adresse, laissant croire à la ronde que celui-ci appartenait à son camp et soutenait son action. La caution d'une célébrité nationale n'a jamais porté tort à un homme politique. Alphonse B..., quant à lui, vivait dans la conviction que Lebel représentait sa dernière chance.

Le régisseur tendit la main au maire en regardant ailleurs. Ce dernier la serra sans conviction. Un armistice guidé par l'intérêt. Il valait mieux qu'une guerre ouverte.

L'architecte avait réussi à ramener les adeptes du Ricard sur un chantier où régnait de nouveau la quiétude. Ces derniers mirent sous tension les rampes l'une après l'autre. Ils allumèrent ensuite les projecteurs mobiles, promenant les faisceaux sur la scène, testant par la même occasion la palette des teintes, passant du rouge au vert, du jaune au violet.

Les habitants assistant à la manœuvre ne purent cacher leur déception. Toutes ces lampes offraient en effet une lumière fade et indécise, et les couleurs des faisceaux salissaient à peine la scène.

— À mon avis, ils ont mis trop de pognon dans le son. Et il ne restait plus que trois ronds pour l'éclairage, commenta l'un d'entre eux.

— Il y a intérêt à se ramener avec sa bougie si on veut y voir quelque chose le jour de la fête, ironisa un second.

Une région où le soleil ne s'attarde jamais en préalables superflus avant de tirer sa révérence. Passant derrière les collines, il laissa place aux ténèbres, pressées elles aussi d'accomplir leur ouvrage. Un quart d'heure plus tard, les témoins reconnurent leur erreur. Le site se présenta alors tel un stade prêt à recevoir les jeux olympiques.

Mission accomplie sans incidents notables, M. l'architecte tira sa révérence. Caponi les avait quittés le temps d'aller faire sa caisse et de fermer son commerce. Le site leur appartenait. Les cinq de l'organisation laissèrent alors libre cours à leur joie dans un enthousiasme de gosse. Sous la grande lumière qui débordait du décor, prenant en compte les bouleaux de la berge, laissant apparaître les premières maisons alignées le long du Paillon, les lieux offraient à eux seuls un spectacle qui méritait le détour.

Et le dernier mot de la soirée appartint à Jean-Baptiste Amadori, l'ancien facteur.

— Le Paillon nous regarde, messieurs. A nous de lui prouver que nous sommes dignes de son histoire.

Charles lut le télégramme une seconde fois. « Arriverai mercredi prochain par le train de nuit. Serai à la gare à neuf heures trente. Pourrais-tu venir me chercher ? Affaire urgente à évoquer. Je t’embrasse. Edwige. »

La nouvelle n’éveilla chez Lebel ni crainte ni nostalgie. L’idée de revoir la jeune femme, comme l’on retrouve un vieux compagnon de route, ne lui fut pas désagréable. L’instant d’après, l’idée de cette visite lui apparut telle une intrusion venant jeter le trouble dans une existence bâtie sur des valeurs qui n’appartenaient pas à l’univers d’Edwige. « Plus rien à partager, nous n’avons plus rien à nous dire », pensa-t-il.

Mathilde sortit de la maison. Elle portait ce matin-là une robe légère, garnie de fleurettes incertaines, rouges ou jaunes suivant leur humeur, hésitant entre narcisses et coquelicots. Une brise capricieuse et friponne, chargée des parfums des forêts alentours, s’était levée avec le jour. Valsant sur la terrasse, elle prit le vêtement de la jeune femme comme partenaire de bal.

Lebel se prit à rire en ne perdant rien du spectacle. Mathilde, dans un geste sans espoir, tentait de cacher ce qui pouvait l’être.

— Laissez-le faire ! Ce petit vent s’active pour mon plaisir.

— Monsieur Charles, vous ne croyez pas que vous feriez mieux d’écrire.

— Je travaillais ma chère, quand j’ai reçu ce télégramme. Tenez, lisez-le.

Elle en prit connaissance, le reposa sur la table sans commentaire.

— Qu’en pensez-vous ? lui demanda-t-il.

Elle répondit par une autre question :

— C’est votre ancienne ?

— Vous le savez bien Mathilde. Mais c’est aussi mon attachée de presse.

— Cette dame doit bien connaître son métier à écouter ceux qui lisent les journaux. On ne parle que de vous paraît-il.

Un avis que M. Charles était loin de partager. Sans doute avait-il droit aux honneurs des gazettes régionales depuis qu’il appartenait à ce terroir. Il se rendait bien compte toutefois que les articles de la grande presse nationale se faisaient rares et ne s’attachaient plus qu’à ses parutions. Il fut un temps où l’homme intéressait journalistes et lecteurs autant que ses ouvrages. Lebel n’en tirait aucun dépit. Paris l’oubliait, comme il oubliait Paris. Et c’était là son plus cher désir.

— Je me demande si je ne vais pas lui répondre, trouvant un prétexte pour qu’elle annule ce voyage. En outre, cette visite tombe mal ; juste au moment de la générale.

Mathilde le sentait indécis. Elle voulut l’aider à y voir clair. Elle posa, en préalable, une question qui lui parut essentielle : craignait-il que cette visite présente quelques risques de raviver une flamme mal éteinte, chez cette dame, ou peut-être même chez lui ? Il lui répondit sans avoir à hésiter. Edwige avait bien éteint tous les feux à son départ. Cette dernière n’appartenait pas à ces êtres



qui vivent un œil rivé sur le rétroviseur. Il était persuadé qu'elle avait archivé leur histoire depuis belle lurette, et qu'elle ne la sortirait plus de la boîte aux souvenirs.

— Quant à moi, ajouta-t-il, je sais à présent...

— Oui ! l'encouragea Mathilde.

— Que c'est dans ce village que se rassemblent les êtres avec lesquels je désire finir mon existence.

— Vous auriez pu dire que c'est ici que se trouvent tous ceux que vous aimez et qui vous aiment. Et vous auriez dû ajouter que c'est encore ici que vous sentez le plus la présence de ce frère, que vous n'oublierez jamais.

Charles eut un geste de la tête. Il aurait pu en effet affirmer tout cela sans mentir.

Mathilde lui conseilla de recevoir cette jeune femme. Les amours qui ont vécu hésitent entre des voies antagonistes. Elles choisissent le poison de la haine ou la plus tendre amitié suivant une logique qui leur appartient.

— C'est elle qui veut vous voir. On peut donc penser que vous lui avez laissé un bon souvenir. Dans ce cas, c'est comme si quelqu'un de votre famille venait vous rendre visite. Et je peux vous affirmer que cette dame ne vous gênera pas, ni pour les répétitions ni pour le reste, conclut-elle.

Charles hésitait encore. Un argument auquel il n'avait pas pensé finit par le décider. Un jour prochain, dans quatre ou cinq ans en toute logique, Hélène serait appelée à vivre à Paris. Alphonse B... lui ouvrirait alors les portes de l'une des meilleures écoles d'art dramatique. Et c'est encore là-bas qu'elle trouverait les théâtres qui accompagneraient ses premiers pas d'actrice. Lebel s'y voyait déjà. Quelques semaines à Paris, en compagnie de Mathilde, afin d'installer la petite et lui permettre de découvrir son univers. Il faudrait bien toutefois revenir au village. Qui mieux qu'Edwige pourrait alors servir de guide et de mentor à celle qui allait devenir sa fille dès que le dossier d'adoption serait bouclé ? Charles Lebel comprit ainsi que l'amitié de son attachée de presse représentait un bien précieux, qu'il fallait préserver à tout prix.

— Très bien Mathilde, nous la recevrons ! Nous la logerons ici. Et moi, j'irai dormir à l'auberge.

Un « nous » qui fut agréable à l'oreille de la jeune femme.

Le lycée, réquisitionné pour les examens, offrait à Hélène des vacances anticipées. Elle partageait son temps entre la révision de ses textes et les répétitions. Une époque où Charles l'avait à lui tout au long de la journée, à l'exception de furtives et discrètes récréations. Il écrivait. L'adolescente venait s'asseoir à sa table. Et chacun, sans un mot, se plongeait dans son travail. Ils s'accordaient de temps à autre une pose face à un café et à un chocolat. Le spectacle occupait alors leurs propos. Lebel conduisait Hélène au village en début d'après-midi. Il retrouvait ensuite ses collines, le temps de prouver à

Mathilde que sa passion ignorait les vacances et les jours de fermetures hebdomadaires. Puis, M. l'écrivain retrouvait l'équipe d'organisation avec laquelle il s'activait jusqu'à l'extinction des feux.

Lebel avait emprunté l'Aronde Montlhéry d'Alphonse pour l'occasion. Une voiture mise au nom de son ami, bien qu'il l'eût payée de ses propres deniers.

Edwige avait gardé un visage lisse et le même éclat dans des yeux aux couleurs d'un ciel tourmenté. Seules quelques rides nouvelles, qu'une nuit de train rendait plus scélérates encore, apparaissaient sous un maquillage qui avait gagné en consistance avec les années.

— Je vois que les Anglaises sont passées de mode, et que tu t'es mis au confort spartiate, remarqua-t-elle alors qu'il lui ouvrait la porte de la Simca.

— Je te signale que tu as droit à celle du dimanche. Je roule en effet en jeep quand je ne reçois pas la représentante de mon éditeur.

L'attachée de presse eut un sourire. Vêtu comme il l'était, d'un pantalon de velours à grosses côtes et d'un pull-over tricoté, il devait faire très gentleman-farmer dans sa jeep.

Ils quittèrent Nice par l'Ariane, suivaient à présent le Paillon vers la Trinité.

— Tu te souviens de Gérard Fons ? lui demanda-t-elle.

— Le prof d'histoire, qui enseigne à la fac ? Ce phénomène qui sort une biographie tous les quatre mois, et dont chacun sait qu'il fait écrire ses livres par ses élèves ?

— Tu exagères peut-être un peu.

— Je le reconnais ! Il doit quand même corriger quelques fautes d'orthographe et mettre son nom à la fin de l'ouvrage. Et alors, que lui arrive-t-il à ce brave Gérard ?

— L'histoire la plus banale du monde. Il m'épouse dans deux mois.

Lebel n'en revenait pas. Le couple le moins assorti que l'on puisse imaginer. Le mariage d'un torrent et d'une mare croupissante. Une main moite et absente, Gérard Fons promenait un regard terne sur un monde qu'il ne comprenait pas. Ses références s'arrêtaient à la Troisième République. Sa machine à remonter le temps s'était bloquée depuis.

Edwige dut percevoir son scepticisme.

— Sans doute n'est-il pas aussi brillant que toi. Mais c'est un homme solide, fiable et reposant, crut-elle bon d'ajouter.

« Reposant jusqu'à vous faire mourir d'ennui », se dit-il. Il fut un temps où sa dent acérée ne lâchait jamais sa proie. Le grand Lebel avait toutefois perdu une partie de ses crocs depuis que son existence s'était ouverte aux autres. Et l'avenir d'Hélène exigeait que ce gros balourd lui fût sympathique.

— J'approuve ton choix, assura-t-il sur un ton convaincu. Je suis persuadé que Gérard cache une âme pleine de ressources sous une réserve que l'on pourrait prendre pour de la timidité. Te connaissant, je suis certain que tu parviendras à le libérer de son humilité excessive, à lui donner confiance en lui.

Edwige lui accorda son plus beau sourire. Elle lui savait gré d'un jugement qui rejoignait le sien.

Ils étaient arrivés devant l'auberge. Lebel avait prévu qu'ils y prendraient leur petit-déjeuner. Alphonse, Gustave et Jean-Baptiste se trouvaient là. Le bar de Caponi abritait désormais le siège social de leur entreprise.

Le silence se fit à leur entrée. Une tradition qui saluait l'arrivée de tout étranger au village. Charles, comme il se devait, ouvrit la séance de présentations.

Edwige n'avait pas oublié Alphonse B... et sa brillante carrière. Elle put ainsi, sans même une hésitation, citer plusieurs de ses films. « Qui ne connaît-elle pas ? se demanda Lebel. Une encyclopédie des arts et des lettres à elle seule. »

Alphonse s'empara alors de la jeune femme comme d'un bien exclusif. Un quart d'heure plus tard, finissant ses tartines beurrées, cette dernière n'ignorait plus aucun détail du spectacle.

Charles l'écoutait d'une oreille distraite en buvant son café et en fumant sa pipe. Caponi vint desservir. Il saisit l'occasion, lui demanda :

— Pouvez-vous me réserver une chambre ?

— Pour combien de nuits, monsieur Lebel ?

Edwige, capable de suivre deux propos à la fois, répondit à sa place :

— Pour deux nuits, s'il vous plaît.

Alphonse leva alors les bras au ciel dans un geste qui devait appartenir à son répertoire classique. On y lisait la surprise et le désespoir. Quel être sensé pouvait en effet quitter le village le matin même de la générale ? Un véritable crime, à l'entendre déclamer sa tirade.

— Restez au moins jusqu'à vendredi soir, mademoiselle, ajouta-t-il en retrouvant le verbiage du commun des mortels.

— Pour quatre nuits, décida alors Lebel.

Il reprit, à l'intention de son attachée de presse :

— Tu repartiras dimanche par le train de nuit. Enfin, si tu n'as rien de mieux à faire.

— Mille choses à faire. Mais rien de mieux, dit-elle dans un sourire.

Charles but deux cafés, se plongea dans son journal en fumant sa pipe. Neuf heures avaient sonné quand il se décida à prendre le chemin menant à l'Albéra. Il eut été inconvenant de surprendre son invitée au saut du lit, avant qu'elle ne perde une dizaine d'années en passant une bonne demi-heure face à la glace de la salle de bains. Edwige, contrainte par son métier, portée par ses goûts, préférait en effet le sommeil du matin à celui du soir.

Lebel conduisait sa jeep en souriant. Il imaginait Gérard Fons en charentaises, coiffé d'un bonnet de nuit, buvant sa camomille à l'heure où Edwige sortait du bureau pour aller se changer avant de retrouver son cercle d'amis.

L'on peut toutefois se tromper dès que l'on s'avise d'enfermer autrui dans des clichés qui vous appartiennent. Et le tableau que Charles découvrit en retrouvant sa colline lui en apporta une nouvelle preuve.

Les deux femmes ne faisaient pas partie du même univers. Rien à se raconter, leurs propos ne pouvaient se nourrir que de banalités. Une cohabitation que Charles craignait, espérant que Mathilde n'en fût pas la victime. Edwige ne manquait pas de hargne quand elle se décidait à porter ses coups. Il imaginait qu'un reste de rancœur, échappant à toute logique, soit encore présent dans une tasse pleine de phrases acerbes, de celles qui fleurissent sur l'avis de décès d'une vie commune.

Elles étaient attablées toutes les trois sur la terrasse, devant croissants, pain frais, beurre et confiture. Levée aux aurores, Edwige avait retrouvé l'un de ses plaisirs d'enfance. Sur la bicyclette de Mathilde, parcourant les chemins vicinaux des alentours, elle avait ainsi perdu quelques grammes superflus en faisant le plein d'air pur et de senteurs offertes par les prairies ruisselantes de rosée et les sous-bois de chênes.

— Je me suis ensuite rendue à l'auberge pour y boire un café. Mais l'illustrissime écrivain dormait encore. J'ai en même temps acheté le pain et fait quelques courses pour midi. Nous allons, Mme Trivério et moi, préparer le repas et déjeuner ici, si tu le permets.

— Ah bon, tu sais cuisiner à présent ?

Edwige se tourna alors vers Mathilde. Dans un propos, où chacune ajouta son anecdote, ces messieurs en prirent de quoi remplir leur besace.

— Comme je constate que je n'ai face à moi que des suffragettes, je vais de ce pas me servir un café.

Lebel entra dans la maison, ravi par cette connivence entre les deux femmes. Une sympathie qui préparait au mieux l'avenir.

Ils avaient fini le repas et débarrassé la table. Revenue chez elle, Mathilde appela sa fille, l'invitant à réviser ses textes à l'intérieur. M. Charles et son invitée avaient à parler de leur travail.

Edwige étira les jambes et ferma les yeux. Un repas échappant à son régime, le vin des coteaux de Bellet qui vous pousse à l'exagération, elle se laissait aller à la paresse. Au diable la conscience professionnelle. Mme l'attachée de presse n'éprouvait aucune envie de retrouver la poussière des livres.

Assis près d'elle, Charles fumait sa pipe en admirant un paysage dont il ne pouvait se lasser. Il ne fallait pas compter sur lui pour rompre le silence. L'homme survolté, vivant dans l'angoisse d'avoir à combler chaque seconde comme étant la dernière, avait fait long feu.

Edwige ouvrit les yeux, l'observa durant quelques instants.

— Mon Dieu que tu as changé, Charles. Je n'en reviens pas !

Le spectacle qu'il lui donnait la surprenait bien plus qu'elle n'aurait pu le dire. Elle pensait découvrir un ermite protégeant sa solitude à coups de tromblon s'il le fallait. Un être que la haine d'autrui et son propre désespoir conduiraient à une misanthropie sans la moindre lucarne.

— C'était ma vocation en arrivant ici, avoua-t-il. Puis, le gros imbécile que je suis s'est laissé prendre au piège que lui tendait la Providence.

Edwige eut un regard sur la maison voisine.

— La Providence et l'amour. Remarque, je te comprends. Le piège est de qualité. Une femme superbe et une enfant délicieuse, qui toutes deux te regardent comme un demi-dieu. Je te l'avais prédit ; c'est la rencontre qu'il te fallait pour reconquérir ta propre estime.

— Tu me l'avais prédit, je le reconnais et te félicite pour ta clairvoyance.

— Tu vas adopter Hélène, paraît-il.

Lebel tomba des nues. Mathilde l'avait habitué à plus de discrétion. Edwige ajouta, ayant deviné sa surprise :

— Mme Trivério et moi sommes devenues de bonnes amies en peu de temps. Et les confidences appartiennent aux femmes, tu le sais bien. Et puis il n'y a rien de surprenant dans le fait de vouloir adopter la fille d'un frère décédé. Sans autres héritiers directs, ta démarche s'inscrit dans une logique évidente.

Edwige lui dévoila ensuite les raisons qui l'avaient conduite à lui rendre visite. À l'écouter, elle avait fait le voyage pour évoquer son dernier manuscrit, reçu par l'éditeur voilà quelques semaines. Une œuvre aboutie, bien meilleure encore que celles qui l'avaient précédées, méritant à ses yeux de figurer parmi les best-sellers de l'année.

— Un avis que nous partageons tous à la boîte. Et Max n'est pas le moins enthousiaste. As-tu gardé ton appartement à Paris ? lui demanda-t-elle en changeant de ton.

Sans Lucien, il lui aurait répondu que les Chassepot n'avaient jamais rien vendu, et surtout pas un bien de famille.

— En effet, je l'ai gardé.

Celui-ci servait à présent de pied-à-terre à l'un des cousins de sa mère et à ses enfants qui vivaient à l'étranger et revenaient souvent en France pour leurs affaires. Un jour prochain, Hélène en prendrait possession.

— Ce qui signifie que tu pourrais passer quelque temps à Paris en toute liberté.

Edwige s'expliqua. L'éditeur était prêt à mettre son prochain roman en compétition. C'était le diable si celui-ci ne décrochait pas un prix. Et pourquoi pas le Goncourt en rêvant un peu.

Une sortie en septembre, et une belle campagne ayant pour thème le retour du grand Charles Lebel pour l'accompagner.

— Je peux te garantir que les journalistes vont aimer, assura-t-elle.

La jeune femme lui promettait de s'employer sans compter durant les quatre mois qu'ils auraient devant eux avant la décision des différents jurys. Max avait décidé de la libérer de toute autre tâche le temps qu'il le faudrait.

— C'est la bonne année, insista-t-elle. J'ai appris par des indiscretions que Gallimard, Grasset et le Seuil n'avaient rien de transcendant à présenter.

Lebel connaissait aussi bien qu'elle le mode d'emploi. Elle le lui rappela malgré tout : journaux, radios, télé, mais aussi séances de dédicaces, invitations et cocktails. On ne devait voir que lui pendant ces quelques semaines.

— En prime, ajouta-t-elle, je te promets une spéciale dans *Lecture pour tous*. Tes amis Desgraupes et Maillet me l'ont promis. Ils n'ont pas oublié ton dernier passage dans leur émission. Il est vrai que tu sais être brillant quand tu veux t'en donner la peine. En conclusion, voici le marché que te propose Max : tu viens à Paris pour y passer quatre mois. Je mets en route le programme prévu. Et lui travaillera sous roche, comme il sait si bien le faire. Tu refuses, et ...

Charles l'arrêta d'un geste de la main. La proposition de Max lui paraissait claire et loyale. Il admettait que c'était là la seule stratégie permettant de glaner quelques lauriers. Paris n'était pas encore disposée à distribuer ses prix aux auteurs de province enfermés dans leurs terroirs.

Lebel hésita durant un instant. Quel écrivain ne rêve-t-il pas d'ajouter le Goncourt à sa biographie ? Alors apparurent devant ses yeux tous les visages qu'il avait fuis et qu'il devrait retrouver. Une idée qui fut loin d'éveiller chez lui un enthousiasme sans limite. « Quatre mois sans Mathilde et la petite », se dit-il ensuite. Un immense sacrifice pour quels résultats ? La gloire des prix littéraires lui parut bien éphémère. L'histoire de la littérature, armée du filtre que lui offre le temps, ne semble pas leur accorder grand crédit. Quant à l'argent, il remerciait ses ancêtres de pouvoir continuer à s'en moquer si un jour ses ouvrages ne se vendaient plus que chez le marchand de journaux du village. Non, rien ne valait les sacrifices qui lui étaient demandés.

— Tu diras à Max que son attention me touche. Mais je ne suis plus le Lebel qu'il a connu. Celui qui est né ici ne pourrait que le décevoir. Par manque de passion et d'énergie, il ne retrouverait qu'une pâle copie de l'homme

énergique et volontaire dont il garde le souvenir. Je dirais oui par orgueil, la nostalgie de ces vallées et des êtres qui m'entourent me priverait de tous mes moyens. Je ne pourrais vous offrir que mon ombre, tandis que mon âme et mon esprit resteraient ici.

Il ajouta, changea de ton :

— J'espère malgré tout que Max continuera à accorder sa confiance à l'écrivain de province que je suis devenu. Et que notre vieille amitié ne souffrira pas de ce refus.

Edwige haussa les épaules. Ses livres s'inscrivaient encore parmi les meilleures ventes de la boîte. Et le roman à venir, avec ou sans prix, promettait des tirages excellents. Le gotha parisien l'oubliait sans doute un brin, pas ses lecteurs. Et Max représentait sans doute le premier de ses fans.

La jeune femme eut un regard sur les collines qui l'entouraient. Ils sortaient d'un mois de mai généreux qui, d'orages en giboulées, avait perturbé les répétitions du spectacle. Une bénédiction malgré tout. Elle donnait au panorama de conserver sa parure de printemps. Une famille de chardonnerets, des parents veillant sur la nichée de l'année, vint sans vergogne becqueter à leurs pieds.

— Ta réponse ne m'a pas surprise, Charles. Dès que j'ai mis les pieds dans ce village, j'ai su que tu n'en sortirais plus. Et je te comprends. J'avoue que j'y passerais bien quelques semaines sans avoir à le regretter.

Lebel eut un geste d'invitation de la main.

— Qu'à cela ne tienne, ma grande. Il ne dépend que de toi de mettre à profit mon hospitalité. Gérard et toi serez les bienvenus quand vous le voudrez, et pour le temps qui vous conviendra.

— Attention Charles, ne t'engage pas à la légère. Je serais bien capable de te prendre au mot.

— T'ai-je laissé le souvenir d'un homme qui parle pour ne rien dire ? N'y revenons pas s'il te plaît ! Mathilde et moi vous attendons pour vos prochaines vacances.

L'espace destiné à recevoir le spectacle avait été clôturé, permettant à présent de tenir les curieux à l'écart.

Quelques centaines de personnes assistaient à la générale. Ingénieurs techniciens, ouvriers, ayant participé à la réalisation du projet, figuraient parmi les invités. Ils se retrouvèrent en compagnie des membres de la municipalité, des délégués du conseil général, des représentants de l'évêché et d'une bonne dizaine de journalistes.

Hélène s'était assise face à son micro. Alphonse B... et l'homme en charge de présenter « Le triomphe du christianisme » avaient pris place à ses côtés.

Lebel envoya à la fillette un geste d'encouragement de la main. Elle lui répondit en hochant la tête. « Tout ira bien », voulut-elle lui dire.

Charles retrouva ces dames dans les tribunes. L'une et l'autre resplendissaient sous les lumières artificielles. Edwige avait fait appel aux soins d'un grand couturier et aux talents du coiffeur du village, qui « faisait » hommes et femmes avec la même dextérité. Mathilde s'était inspirée d'un patron dégoté dans un périodique féminin, tirant le meilleur parti d'un coupon de tissu acheté sur le marché.

L'écrivain sortit un cahier de son cartable, l'installa sur ses genoux, prêt à prendre des notes et à jouer ainsi son rôle de régisseur général.

Deux heures durant lesquelles Charles noircit une dizaine de pages. Une cascade d'observations ; contretemps, gestes inutiles et cafouillages se succédèrent. Hélène et Alphonse connurent eux aussi quelques hésitations et des pertes de rythme qui ajoutèrent à la médiocrité. On était bien loin de la perfection que l'équipe s'était assignée.

Lebel se laissa aller au doute et au découragement. « Jamais nous ne pourrions remédier à tant de carences en si peu de temps », pensa-t-il dans son pessimisme.

La scène donnée par l'évêché fut la seule à trouver grâce à ses yeux. Ajoutant à sa confusion, il dut admettre que celle-ci avait atteint la qualité qui devait prévaloir tout au long du programme.

Hélène remercia l'assistance au nom des organisateurs et du conseil municipal. Les spectateurs se levèrent alors et applaudirent à tout rompre. Certains, plus enthousiastes encore, exprimèrent leur satisfaction par des bravos qui n'en finissaient plus. On vint à Lebel, on lui serra la main, on le félicita. Les journalistes, désireux d'étoffer leurs articles par des interviews, couraient de l'un à l'autre. Edwige attendit la fin de la bousculade avant de s'approcher.

— Je t'avoue mon étonnement, Charles. Ce que je viens de voir me laisse sans mot. Je vais d'ailleurs de surprise en surprise depuis mon arrivée ici.

Elle lui confessa ensuite qu'elle avait prolongé son séjour par amitié, certaine de s'ennuyer en silence en assistant à un spectacle de fête paroissiale.



Elle reconnut qu'elle s'était fourvoyée comme jamais. La prestation méritait à elle seule le voyage.

— C'est vrai, tu as aimé ?

— Oui, beaucoup ! Et tu viens de me donner un argument de choix à servir à la presse. On pensait que le grand Lebel avait fui le monde pour un exil sans espoir. Il travaillait en fait à la réalisation d'un spectacle culturel dont on entendra parler. Et je peux t'assurer que tu ne manqueras pas d'articles. Une campagne qui arrivera au meilleur moment, celle de la sortie de ton prochain roman.

— Tu n'oublieras pas de mettre Alphonse en avant, il en a grand besoin. Et je te serais reconnaissant si tu pouvais citer Hélène. Tu lui permettrais ainsi d'épater un peu ses amies de lycée.

— Je te le promets, l'un et l'autre le méritent.

Ils s'étaient retrouvés chez Lebel, autour d'un repas préparé par Mathilde et Edwige. Les deux femmes semblaient bien décidées à écarter toute idée de guerre de succession.

Alphonse prit alors le cahier de Charles et y jeta un coup d'œil tout en finissant la bouteille de rosé de Bandol. Tournant les pages, il eut un sourire ironique.

— On sent bien le novice, ironisa-t-il. Si je me fie à tous les défauts que tu as relevés, j'en déduis que la représentation t'a déçu au plus haut point.

Lebel confessa qu'il s'attendait à mieux.

— Ce qui signifie que quelques arbres rabougris t'ont empêché de voir la beauté de la forêt. Avec le temps, tu apprendras que le public est seul juge de la qualité de nos prestations. La mayonnaise prend ou ne prend pas. Et quand elle prend, les imperfections n'ont alors aucune importance.

— Et l'intervention de l'évêché, qu'en penses-tu ?

— Du beau travail, rien à dire. Je reconnais que tu as eu une bonne inspiration en l'occurrence. Il faut admettre que cette reconstitution enrichit le spectacle.

Alphonse reprit, changeant de ton :

— J'ai bavardé avec le délégué de l'évêché après la représentation. Il était dans le même état d'esprit que toi. Lui aussi n'était pas satisfait de la performance réalisée par son équipe. Il se serait presque excusé d'avoir gâché la fête. Il m'a promis qu'ils allaient travailler d'arrache-pied durant les semaines à venir.

— Tu as pris le temps de rassurer ce brave homme, j'espère ?

Alphonse se prit à rire en avouant :

— Pas autant qu'il l'aurait mérité. Je me suis dit que plus ils s'activeront, et mieux nous nous porterons.

Ils se quittèrent le dimanche soir sur le quai de la gare. Les deux femmes s'étreignirent en toute affection, se donnant rendez-vous dans quelques mois. Il était à présent convenu qu'Edwige et Gérard Fons viendraient passer quelques jours au village après leur mariage.

— Si vous changiez d'avis, vous seriez les bienvenus, répéta l'attachée de presse sans grand espoir de les voir assister à ses noces.

— Je vous promets que nous penserons à vous ce jour-là, lui répondit Mathilde. Et tous nos vœux vous accompagnent.

Le Train bleu démarra dans un coup de sifflet. Il rapatriait chez eux son lot de Parisiens, citoyens de la Côte d'Azur durant les week-ends et les mois d'été.

Lebel, une pointe de nostalgie au coin du cœur, reconnut que sa voisine avait eu raison. Les amours passées débouchent en effet sur les haines les plus tenaces ou sur les plus tendres amitiés. La fin de son histoire avec Edwige avait choisi la bonne porte.

La conduite sportive ne figurait pas parmi les traditions de Charles Lebel. Ce jour-là cependant, il ne disposait que d'une récréation de deux heures avant de redescendre au village pour récupérer Hélène. Cette dernière passait son dimanche chez une amie de l'école primaire. Et quatre jours sans les douceurs de Mathilde s'affichaient au compteur de son désir.

Cette dernière souffrait de tous les maux dès que Charles allait un poil plus vite que son vélo. Elle oublia pourtant un estomac rébarbatif, acceptant sans une remarque les coups d'accélérateur et les dépassements hasardeux.

Ils reprenaient leur souffle dans la sérénité du plaisir partagé. Charles regarda sa montre. Le menu, par manque de temps, n'affichait en effet qu'un plat unique.

— Pourquoi avez-vous dit à Edwige qu'Hélène était la fille de Lucien ? demanda-t-il à Mathilde tout en s'habillant.

— Devinez ?

— Pour moraliser mon geste en quelque sorte ; n'est-ce pas ?

— Faux !

— Alors je ne vois pas.

— Je vais vous aider en vous fournissant un indice.

Elle se leva à son tour, passa sa robe et se rendit chez elle. Elle en revint, portant une photo qu'elle lui tendit.

— C'est un souvenir que m'a laissé Lucien. Vous le reconnaissez ?

— C'est la première fois que je croise cette photo. Mais j'en ai vu d'autres prises à la même époque. C'est bien mon frère, il n'y a pas de doute !

Mathilde l'invita à la retourner. Il le fit et lut à haute voix : « Hélène Trivério. Décembre 1949. »

— Vous voyez, ce n'est pas lui. Vous avez compris à présent ? lui demanda-t-elle.

Lebel n'en revenait pas.

— Vous voulez me dire que...

— Qu'il s'agit de la photo d'Hélène. Le portrait vivant de votre frère à son âge. La preuve incontestable qu'Hélène est bien la fille de Lucien.

Il s'était assis sur le bord du lit.

— Mais que signifient alors cette mise en scène et tous ces mensonges ? Dans quel but ? Pourquoi, Mathilde ?

— Pourquoi ? Je vais vous expliquer pourquoi.

Les Trivério, à écouter la jeune femme, ne voulaient pas qu'on les aime par devoir. En arrivant ici, Lebel avait tout l'air d'un homme subissant son destin. Un être contraint d'assumer la tâche que lui avait assignée son frère avant de décider de mettre fin à ses jours. Mathilde se refusait à cette affection forcée. L'histoire lui avait donné raison. Charles leur avait accordé un amour sans contrainte et sans alibi. Et la morale y retrouvait son compte en fin de course. Lebel allait adopter la fille de son frère. Et celle-ci hériterait des biens de sa famille.

Elle ajouta dans un sourire :

— Dès le jour de votre installation ici j'avais compris que vous étiez le frère de Lucien.

Charles se gratta la tête. Les retournements de situation représentaient du pain béni dans les romans. Hors de ses fictions, il préférait les chemins sans virage.

— J'avoue que cette nouvelle, qui n'en est pas une d'ailleurs, me remplit de joie. Mais reconnaissez Mathilde que vous me mettez à rude épreuve. Et j'ai au moins dix questions à vous poser afin d'éclairer ma lanterne.

Elle eut un geste d'invitation de la main.

Charles commença par relever une incohérence dans les propos tenus par sa voisine. Celle-ci lui avait affirmé qu'elle refusait que Lucien adopte Hélène, prétextant qu'il n'était pas son père. Il lui demanda de s'expliquer sur ce point.

— Je vous ai menti à ce sujet pour que mon histoire vous paraisse vraie, et que vous ne vous sentiez pas obligé. Je n'ai jamais refusé que votre frère adopte la petite. Il était d'ailleurs décidé à le faire. Mais vous connaissiez Lucien. Les jours passaient, il remettait toujours au lendemain sa visite chez le notaire. Et puis un jour il ne m'en a plus parlé. Je pense qu'il avait appris qu'il était malade, et je crois qu'à ce moment-là une autre idée s'est imposée à lui. Quelques jours avant... le drame, il m'a tenu un propos que j'ai compris au moment où vous m'avez lu sa lettre. À mon avis, il venait de l'écrire et de vous l'envoyer.

Lucien lui avait alors annoncé : « Je laisse à mon frère le soin de vous prendre en charge, toi et la petite. Je sais que je peux compter sur lui. Et il vaut mieux qu'Hélène soit son héritière plutôt que la mienne. »

Lebel hocha la tête. Le discours lui semblait cohérent.

— Et pourquoi m'avoir caché la vérité si longtemps, alors que vous l'avez révélée à Edwige ?

— Avec Edwige, c'est venu comme ça. Je ne pensais pas qu'elle allait vous le répéter. J'attendais le jour de l'adoption pour vous le dire. Je voulais préparer un bon repas, comme pour une fête. Et vous annoncer la nouvelle, à vous et à Hélène en même temps. Je crois que ça lui fera plaisir à elle aussi d'apprendre que vous êtes du même sang.

— Elle n'a jamais cherché à savoir qui était son père ?

— Elle n'a jamais posé une seule question à ce sujet. Vous êtes là, et je pense que cela lui suffit.

L'esprit de Charles s'évada durant un instant. Lucien occupa alors le centre de ses pensées.

— Vous êtes certaine, dit-il en retrouvant sa voisine, que vous m'avez tout raconté ? Je ne risque pas une nouvelle douche froide dans huit jours ?

Mathilde eut un sourire. Chacun avait à présent trouvé sa place. Ne leur restait plus désormais qu'à respecter le souhait de Lucien : être heureux en famille.

Lebel quitta les lieux dès la fin de la représentation. Il partit pour une promenade à travers le village désert, se promettant de revenir après l'affolement et les félicitations.

Il abandonnait la gloire à Caponi et à son ami Alphonse. « La mayonnaise avait pris », comme disait celui-ci. L'assistance en donnait la preuve, rappelant les acteurs pour la quatrième fois.

Charles s'était contenté de suivre le spectacle comme le dernier des villageois, oubliant ce jour-là son cahier et les remarques. L'avenir de l'entreprise était désormais entre les mains d'Alphonse B... Demain, il retrouverait pour sa part sa machine à écrire et la sérénité des collines dominant l'Albéra.

Mathilde bavardait avec ses amies ; elle en découvrait de nouvelles à chacune de ses sorties. La petite devait savourer les bravos et les applaudissements en compagnie du reste de la troupe et de tous les bénévoles qui s'étaient investis dans l'aventure. Un instant de gloire bien mérité ; leur seule récompense pour les efforts qu'ils avaient fournis depuis plus de trois ans.

Il traversa la place Camous, suivit la rue du Château. Parvenu devant le cimetière, il s'arrêta et s'assit sur un banc public. « C'est ici que finira mon chemin », se dit-il sans aucune amertume. Il eut un sourire en pensant à Lucien. « La boucle est bouclée, mon cher. L'histoire se terminera comme tu l'as voulu, dans ce bourg dont je n'avais jamais entendu le nom avant de recevoir ta lettre. Et c'est ici, ensemble, que nous dormirons à jamais. Chacun ses goûts toutefois, tu me permettras de passer mon éternité à l'ombre d'une croix. Je n'éprouve en effet aucun plaisir à l'idée de finir en fumée, et de subir le même sort que mon tabac de pipe. Je pense en outre à notre chère Mathilde. Elle aura ainsi son défunt des familles. Un ci-gît à honorer au jour des chrysanthèmes. Et le noir lui va si bien. »

Une autre question lui traversa l'esprit. Que resterait-il de ses écrits après sa mort ? Qui pourrait le dire ? Une rue de ce village porterait son nom. La seule certitude, et peut-être l'unique marque qu'il laisserait dans l'Histoire.

Lebel reprit sa marche et retrouva les berges de la rivière. Il alluma sa pipe et demeura un long moment à observer le filet d'eau que l'été n'avait pas encore asséché.

Quelles ambitions et quels rêves allaient-ils le pousser en avant dans les années à venir ? Il ne trouva que des mots sans épines en réponse à sa question : tendresse, sérénité et pages d'écriture à l'ombre d'un figuier centenaire. Le grand Lebel se rendit alors compte qu'il n'aspirait plus qu'à la succession des jours dans le bonheur confiture qui lui avait donné rendez-vous parmi les broussailles d'une colline du bout du monde.

Il eut soudain la vision d'un roman ayant pour cadre ce village. Toute inspiration chez lui trouvant naissance dans des flashes qu'il devait saisir au vol.

Il y réfléchit tout en tétant sa pipe. L'histoire d'un homme qui se vautre et se complaît dans un rôle de prédateur durant une partie de son existence, avant de se rendre compte qu'il appartient à la race des caniches, programmée pour l'affection et le coin du feu.

Lebel chercha le titre. Et celui-ci s'imposa sans qu'il eut à réfléchir plus longtemps : *Le long du Paillon*.

**Mon dernier roman – À commander chez votre libraire ou sur les sites en ligne.**

*Prix : 18€50*

Claude Rizzo  
**Quatre pas  
sur un chemin sans issue**

roman



 le chant des pays

LUCIEN SOUNY

***On lui a raconté que ses parents se sont tués dans un accident de voiture. Trente ans plus tard, Hélène apprend qu'elle hérite de sa mère récemment décédée...***

Hélène Zammit est seule au monde. Ses parents se sont tués dans un accident de voiture alors qu'elle avait trois ans. Ses grands-parents, qui l'avaient recueillie, se sont éteints l'un après l'autre. Ce vide, s'ajoutant à une rupture douloureuse, la conduira à s'exiler sur l'île de Malte qui s'ouvre au tourisme. Hélène reprend son métier de guide dans ce pays qui fut celui de ses ancêtres. Bientôt, une histoire d'amour lui promet ce bonheur paisible et durable auquel elle aspire. La lettre d'un cabinet de généalogie vient rompre ce bel équilibre : Hélène apprend qu'elle hérite de sa mère décédée voilà quelques mois ! Cette nouvelle prend l'allure d'un séisme. Elle pousse Hélène à revenir en France afin de découvrir ce que cache cette invraisemblance. Les vérités, toutefois, se refuseront à elle et la promèneront d'une impasse à l'autre. L'enquête qu'elle entreprend alors mettra-t-elle en morceaux les certitudes sur lesquelles s'est bâtie son existence ?